

Domfront
070
V.2
SMRS

ÉLIZA

DE RHODES.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND.
1, rue d'Erfurth.

ÉLIZA
DE RHODES

PAR

AMÉDÉE DUQUESNEL,

Auteur du Travail intellectuel en France, ou Résumé de la Littérature française, depuis 1815 jusqu'en 1837.

TOME SECOND.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1841.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lizaderhodes02duqu

ÉLIZA DE RHODES.

Seconde Époque.

TROISIÈME PARTIE.



I

L'ombre commençait à descendre sur les mers et la campagne. Le soleil disparaissait à l'horizon des dunes en embrasant le ciel et les flots, et projetait ses teintes de feu sur l'écorce des sapins, qui prend à cette heure du jour un ardent coloris,

quand les promeneurs arrivèrent dans un bois sauvage, dont les arbres se mirent dans l'Océan. La grandeur du paysage imposa quelque temps silence à tous. D'immenses rochers se dressaient au loin tout illuminés des rayons du couchant ; la mer brillante développait sa nappe immobile, et sa frange d'argent venait murmurer sur la grève. Le sombre dôme des sapins dérobait la vue du ciel au-dessus de la tête des promeneurs, les hirondelles rasaient l'onde en se jouant, et le courlis criait tristement le long de la vague, et mêlait sa voix aux gémissements de la brise dans les arbres.

— Oh ! quel poëte que la nature ! dit Ernest, et comme toutes ces harmonies pénètrent l'âme ! On ne peut parler devant ces grandes choses.

— Dieu parle assez haut ici pour que l'homme se taise, dit Maria.

Et ces paroles qui, dans la bouche d'une

autre femme, sentiraient l'affectation, étaient simples dans la sienne, parce que tout s'harmonisait en elle avec de telles idées, son organe, ses regards, ses gestes.

Involontairement le silence régna de nouveau : on marcha lentement; et après avoir traversé quelques champs de blé et de colza, nos rêveurs gravirent une colline, et se trouvèrent sur la pente d'un vallon délicieux. Il fallut descendre avec précaution. Ernest donna successivement la main aux trois femmes. Il sentit celle de la douce Louise frémir dans la sienne. Maria se mit à rire en montrant ses dents de perles, et rejetant derrière elle avec abandon le grand voile brun qui flottait sur son chapeau, elle lui dit : « Songez donc que j'ai voyagé dans les Alpes; » et, comme une gazelle, elle descendit en courant, et entraînant Ernest, qui trembla un peu pour elle et pour lui, et fit semblant de rire lorsqu'il fut en bas.

L'herbe du vallon, entourée de vieux chênes, était d'une éblouissante fraîcheur; quelques vaches broutaient le gazon; les merles et les grives jetaient dans les feuillages leurs notes éclatantes. — Ecoutez! dit Louise. On venait d'entendre un son limpide et pur... Mais on écouta en vain, il ne se répéta pas. C'était le dernier rossignol de la saison peut-être. Le chantre divin se tut devant le bruit des autres oiseaux.

De retour au salon, la comtesse pria Ernest de tenir enfin la promesse qu'il leur avait faite tant de fois, de lui révéler ces pages de vie intime qu'il ne voulait pas livrer à l'impression. Le jeune homme lut ce qui suit :

« Quoique le récit de ma vie offre de grandes leçons, je ne le publierai jamais; car, en révélant des particularités cachées du foyer domestique, et blâmant avec une

franchise qui a débordé de mon cœur les actions de l'homme dont je ne devrais prononcer le nom qu'avec respect, je me semblerais impie en rendant le public témoin de mes souffrances.

« Mon père était né de parents pauvres ; il vint à dix-huit ans dans la petite ville où j'ai reçu le jour ; il colportait des parapluies, parcourant les campagnes environnantes dans un rayon de dix lieues à peu près, s'arrêtant de hameau en hameau, de bourg en bourg, couchant dans une grange lorsqu'il ne trouvait pas une chétive auberge sur sa route, comptant sou par sou sa dépense, augmentant chaque mois son capital avec une patience imperturbable. Après plusieurs années de cette vie errante et rude, il se vit à la tête de quelques mille francs et s'intéressa dans la maison d'un marchand en vogue de l'endroit. A la guerre il put armer des corsaires dans le port voisin ; bref, quand je vins au monde,

mon berceau était chargé des dentelles de l'opulence, et mon père figurait parmi cette aristocratie de l'argent qui domine aujourd'hui la société, et à laquelle il ne manque que plus d'intelligence et d'instruction pour la dominer longtemps.

« Mon père n'était pas avare; il aimait le luxe et l'éclat depuis que sa fortune était devenue considérable. Détestant la noblesse de naissance, dont les dédaigneux préjugés crispaient ses nerfs, il voulait éclipser tous ces hobereaux, comme il les appelait; mais plus ridicule que ses rivaux, il avait, sur la hiérarchie sociale, des préjugés plus stupides encore. Il ne voyait pas tout le monde : l'ancien colporteur ne pouvait décemment faire sa société des petits marchands de la place; il mesurait sa considération à la fortune de chacun, et je n'ai pas oublié l'air supérieur avec lequel il disait habituellement : C'est un pauvre diable qui n'a pas le sou!.....

Quand il était gai, il poursuivait de son rire sardonique tous ceux qui n'avaient pas eu le génie de s'enrichir. « Je ne sais pas, disait-il, comment ont fait ces gens-là, avec tous les moyens qu'ils avaient en commençant. Les sots n'ont pas vu que du premier capital acquis dépendait la fortune à venir. Lorsque j'ai commencé, moi, je payais cinquante centimes de pension par jour quand j'étais en ville, et pendant mes tournées, j'avais dans mon sac un morceau de viande que je mangeais le plus souvent aux bords de quelque ruisseau. Ces gens-là mourront gueux. »

PAPETIER RELIEUR NOIRE DOMFRONT

« J'avais douze ou treize ans lorsqu'arriva un fait qui a eu peut-être sur moi une puissante influence. Un ancien ami de mon père, commerçant comme lui, honnête homme malheureux, qui avait vu fondre en ses mains un avoir assez beau, fut embarrassé et sur le point de faire faillite ; il vint trouver mon père, et le pria de lui

prêter dix mille francs. Mon père refusa. Il entra dans la chambre, où j'étais à lire près de ma mère; il se mit à marcher à grands pas pendant quelque temps, donnant des signes d'une humeur violente; il semblait en colère, et c'était peut-être bien ce dernier sentiment qui l'animait, car il sentait qu'il venait de commettre une mauvaise action, et se courrouçait contre celui qui en était la cause innocente.

« — Comment trouves-tu cet homme? dit-il à ma mère. Il vient me prier de lui prêter dix mille francs. Je ne sais comment on ose faire des propositions semblables. Ma parole d'honneur, ils sont étonnants! Donnez-vous donc un mal de forçat, passez toute votre jeunesse sans plaisirs, soyez vieux à trente ans pour compromettre ainsi votre aisance! Voilà ce que c'est que de donner des bals et d'aller en voiture, quand on n'a pas le sou. Ils disaient sans doute, il y a quelques années, que j'étais un

avare! Eh bien! ajouta-t-il d'un air dur, chacun pour soi!

« Ma mère n'osa pas répondre un mot. Quant à moi, j'eus peur de mon père. Le soir, au souper, je ne jetai pas les yeux une fois sur lui. Dans mon lit, le souvenir de ces paroles terribles se glissa dans mon âme et éloigna le sommeil de mes yeux. Ma jeune intelligence se mit à comparer les deux êtres avec qui je vivais, et de là date peut-être l'éloignement qui existe encore aujourd'hui entre mon père et moi. Ma mère est une femme toute d'amour et de dévouement. Mariée à seize ans, sans savoir ce qu'on lui faisait faire, elle a dû souffrir cruellement quand se sont révélés à elle les tendres besoins de son cœur. Grâce à Dieu, une piété angélique, pleine de résignation et d'amour, adoucissait l'amertume de ses larmes. Puis elle m'aimait avec tant d'ivresse, que l'idée des regrets que je lui ai causés me poursuit

toujours et partout, au sein des plaisirs bruyants et désordonnés comme dans la solitude des campagnes. Elle avait de bonne heure cherché à déposer dans mon cœur les sentiments divins qui étaient dans le sien. Aussi, dès cette époque, avais-je des devoirs des hommes envers leurs semblables une idée assez claire. La plus grande occupation de ma mère était de défendre son mari, de le réhabiliter dans mon imagination. Avec quelle adresse elle palliait ses torts, me disant que je ne devais pas le juger sur des dehors un peu rudes ; que les négociants avaient d'ailleurs des devoirs sévères que je ne pouvais comprendre encore, et qui expliquaient bien des caprices du caractère de mon père. Elle me répétait que je devais l'aimer plus qu'elle, que lui m'aimait avec une tendresse dont elle ne l'aurait pas cru capable. Je sens encore les baisers de ma mère qui accom-

pagnaient ces paroles : N'est-ce pas? tu aimes ton père autant que moi?

« Les années de collége se passèrent sans orages ; à dix-sept ans, j'avais fait ma philosophie à Rennes, et je rentrai sous le toit paternel. Il s'agissait de choisir un état ; c'étaient, pendant tous les repas, de longs monologues de mon père sur les avantages du commerce, avec bon nombre de plaisanteries assez lourdes contre la science, la littérature, contre tout ce qu'il y a de plus noble dans ce monde. Je ne répondais pas ; mais il y avait en moi une profonde aversion pour le commerce. Dans mon injustice passionnée, je ne pouvais même me défendre d'un sentiment de mépris pour ces hommes qui croyaient que le but de l'existence était de gagner de l'argent. Lorsque plusieurs négociants étaient réunis dans le salon de mon père, j'écoutais avec dégoût tout ce cliquetis de mots mercantiles qui n'aboutissaient ja-

mais à une idée, mais toujours à une pièce de cinq francs. Je regardais ma pauvre mère qui, malgré tous ses efforts, dissimulait mal le profond ennui qui l'accablait. Il n'y avait d'amusant parmi tous ces hommes qu'un original, moitié français, moitié allemand, nommé Schurtz. Celui-là était doué de qualités éminentes, d'une grande chaleur d'âme, du sentiment de l'honneur poussé jusqu'au scrupule. A cinquante ans, il avait encore dans les traits la naïveté et la passion de la jeunesse. Il poussait l'amour de la musique jusqu'au délire, passait dans sa chambre des nuits presque entières à s'accompagner quelque triste romance sur une guitare à moitié d'accord, et fumait comme un Turc. Il était parvenu, je ne sais comment, à acquérir quelque fortune; il faut qu'il ait gagné un quaterne à la loterie, car il n'était pas plus négociant que moi, et je suis demeuré convaincu qu'il ne lui a manqué qu'une édu-

cation supérieure pour devenir un artiste d'un rare mérite. Sans cet homme, qui, Dieu merci, venait souvent, je serais mort au bout de mon ennui dans le salon de mon père ; mais l'esprit original et bondissant de mon vieil ami Schurtz jetait des éclairs au milieu de tous ces brouillards. Une de ses plus agréables dispositions était son habitude de contrarier toujours. A cette époque la politique était chez nous le seul délassement des conversations commerciales. Schurtz ne manquait jamais d'être légitimiste avec les libéraux, et libéral avec les légitimistes. Aussi certains Béotiens à idées fixes le méprisaient souverainement. Schurtz méprisait assez difficilement ; mais il riait volontiers.

Le lieu de ma naissance est perché sur une montagne comme un nid d'aigles. J'allais souvent avec le bon Schurtz sur les vieux remparts tapissés de lierre, d'où l'on domine un magnifique paysage : une rivière

qui serpente à travers des prairies éblouissantes, des voiles blanches qui glissent doucement sur ses ondes, des bois de chênes, de longs rideaux de peupliers, des fermes qui ressemblent à des maisons de plaisance, un horizon vaste, tout ce qui peut former un site délicieux. Schurtz s'asseyait ordinairement sur une pierre, allumait sa longue pipe courbe, et restait là des heures, promenant ses regards sur la nature, pensant et jouissant à l'aise. Un jour il me dit :

— Mon cher Ernest, j'ai causé de vous hier soir avec votre père. Nous ne nous sommes pas trop compris, mais j'y reviendrai, et, Dieu aidant, nous finirons peut-être par nous entendre... Dites-moi, quel état choisirez-vous ?

— Mais, je n'en sais rien, lui répondis-je ; je n'ai de répugnance bien prononcée que pour le commerce.

— Le papa n'a d'amour bien prononcé que pour cette profession.

— J'aimerais autant me faire soldat. Connaissez-vous rien de plus stupide que de passer sa vie en songeant aux moyens d'attirer à soi ces médailles blanches et jaunes qu'on nomme argent?

— Le commerce, reprit Schurtz en laissant monter vers le ciel une longue colonne de fumée noire, est éminemment utile à la société. C'est lui qui organise tout le matériel de l'existence humaine, et le matériel, mon cher, est beaucoup plus de la moitié de la vie de l'immense majorité des hommes.

— Mais, monsieur Schurtz, vous pensez comme moi que certains hommes sont très-impropres à ces soins matériels, et qu'il y a une autre mission à remplir dans ce monde.

— Oui, dit Schurtz, il faut quelques individus qui s'occupent de l'âme, pour

le petit nombre des êtres qui sentent la leur ici-bas.

— Et vous avouerez, lui dis-je, que c'est la partie la plus noble de l'espèce.

— Ma foi, mon ami, cela devrait être ; mais je ne répondrais pas que cela fût toujours. Est-ce que vous ne concevez pas l'alliance de ces deux choses comme elle existe de fait dans l'homme ? Qui vous empêcherait de faire du commerce avec votre père, et de vous livrer, dans vos loisirs, à vos goûts pour l'étude ?

— Monsieur Schurtz, je suis d'avis qu'il ne faut jamais se mêler d'affaires que l'on n'est pas capable de gérer. J'ai un tel dégoût pour tout ce tripotage, que je finirais par compromettre les intérêts de mon père. Il n'y a rien de si absurde que de perdre de l'argent dans le commerce, car, s'il est bon à quelque chose, ce n'est qu'à en gagner.

Le lendemain, au dîner, mon père était

d'un sérieux glacial. Je vis que Schurtz avait parlé, et, malgré tous les ménagements qu'il avait gardés sans doute, ma résistance aux vœux paternels produisait son effet. Ma mère faisait mille efforts pour amener la conversation sur des sujets indifférents. Son adresse de femme y échoua. Mon père prit occasion d'un volume qu'il aperçut pour lancer une diatribe contre la littérature. « Que signifient toutes ces rêvasseries? dit-il en terminant. Ces hommes ne sont bons à rien, et le monde irait bien mieux sans leurs misérables livres. J'estime plus le dernier de mes commis que tous ces songe-creux qui ne savent que ruiner leurs familles. Il y a déjà beaucoup trop de livres comme cela. »

La colère m'étouffait ; mais l'effroi qui se peignit sur le visage de ma mère refoula mes paroles. Je quittai la table avec un sentiment bien affreux dans l'âme.

II

Nous avions, Schurtz et moi, l'habitude de nous promener le soir sur la rivière pendant l'été; je n'oublierai jamais ces nuits étoilées et transparentes, ce fleuve tout étincelant des feux du ciel, notre barque verte et blanche, le chant du rossignol

dans les arbres de la rive, le cri lointain des bateliers qui se répondaient le long des baies romantiques. Oh! les belles nuits pour rêver d'amour, pour baiser les cheveux de la bien-aimée qui s'oublie sur votre cœur, pour regarder les nuages et se perdre dans l'immensité des cieux, pour causer avec les âmes qui nous ont précédés dans la vie à venir, nuits de poésie et de suave ivresse, souvenirs d'innocence et de bonheur!

Un soir, la brise ne soufflait plus, notre esquif était presque immobile. Depuis longtemps Schurtz ne parlait pas.

— Savez-vous, Ernest, me dit-il tout à coup, que le commerce est une belle chose quand on le considère d'un certain point de vue. J'ai rêvé un négociant disposant de vastes capitaux, pensant peu à lui et beaucoup aux pauvres, créant autour de son industrie mille bonheurs pour mille honnêtes familles, secourant les commer-

çants embarrassés, recueillant les bénédictions de tous. En vérité, peu de places seraient plus à envier sur la terre ; et pourquoi n'essaierait-on pas de régénérer cette classe? Il ne faudrait que quelques philanthropes de génie. On ne peut nier qu'aujourd'hui les grands possesseurs de la fortune ne soient dévorés d'inquiétudes. Les doctrines saint-simoniennes, qui ont conquis tant d'esprits puissants, s'infiltrent de plus en plus dans les intelligences, malgré la déroute de la secte. Vous trouvez partout, chez les penseurs sévères de l'Allemagne, chez les Anglais, chez nous, cette idée que la première grande révolution qui éclatera dans le monde sera dirigée contre l'argent. De là les terreurs risibles des hauts barons financiers, terreurs qui ne feraient que hâter beaucoup la crise prévue en les forçant à enfouir leurs richesses. Les classes souffrantes verront augmenter leur détresse, et croiront

s'en délivrer par de nouveaux désordres. Qu'auraient donc à faire les princes de la finance pour ne pas se voir arracher violemment leurs trésors, et toute leur position dans le monde? Devenir les bienfaiteurs de la société, dépouiller cette hideuse avidité, cette soif honteuse de richesses qui les déshonore trop souvent; organiser le travail sur un plan qui donne à chaque homme laborieux l'espoir d'un avenir convenable; mais ne pas attendre qu'on les force à penser aux masses, car il sera trop tard; et il est impossible de prévoir l'affreux cataclysme de malheurs qui submergerait la terre avant d'arriver à une réorganisation de toutes choses. On peut espérer que l'égoïsme, bien entendu, amènera les capitalistes à s'occuper de ces questions. Ne pensez-vous pas, Ernest, qu'il y aurait un beau rôle à jouer dans ce drame?

J'admirai ce bon Schurtz qui, dans l'es-

poir de m'amener aux vues de mon père, me faisait tout un poëme sur le trafic, sachant bien que des raisons moins élevées ne pouvaient rien sur l'exaltation de ma tête. Et comme il vit que je souriais, il ajouta :

— Il ne faut pas y mettre d'entêtement, Ernest; ce que je dis là n'est pas une chimère; je veux vous prouver au moins que votre dédain pour une profession d'une énorme importance dans la société n'est pas basé sur la raison.

— Ah! mon cher monsieur Schurtz, lui dis-je, la magnifique nuit! Voyez donc comme cette eau brille et gazouille le long de notre barque! comme ces peupliers et ces chênes se mirent en tremblant dans la rivière! Entendez ce courlis qui soupire en fuyant. Est-ce que tout ce qu'il y a dans votre vie de tendres et rêveurs souvenirs ne se réveille pas à l'aspect de tant de beautés? Oh! que ma vie n'est-elle har-

monieuse et poétique comme ce paysage qui nous entoure?

— Le souvenir, me répondit Schurtz, n'a une grande douceur qu'avec l'espérance. Quand tout est dans le passé, l'âme est pleine d'une sombre tristesse, et il faut de continuels efforts pour ressaisir l'ombre des réalités qui ne sont plus.

Après quelque temps de silence : — Il est d'autres professions que le commerce qui souriraient peut-être à votre père, parce qu'elles sont moins éloignées des habitudes de son esprit : le barreau, par exemple.

— Monsieur Schurtz, lui dis-je, vous allez me peindre encore l'idéal du barreau ; mais vous avez sans doute pénétré souvent dans l'audience. Dites-moi franchement ce que c'est que cette carrière.

Schurtz murmura d'un ton embarrassé, et cependant avec un sourire : — Oh ! c'est fort drôle, en vérité ! — Puis, tout

à coup la vigueur lui revint, comme à un orateur qui découvre à l'improviste un moyen de terrasser son adversaire.—Vous êtes étonnant avec votre dédain analytique, me dit-il presque courroucé; et, à tout prendre, qu'est-ce aussi que la carrière des lettres, telle que nous la voyons aujourd'hui en France? Je ne peux pas fumer toute la journée, et certes, si je le pouvais, je n'ouvrirais jamais un livre; mais enfin, dans l'impossibilité où je suis d'employer mes douze heures, je lis à peu près toutes les nouveautés que Paris nous envoie. En bonne conscience, qu'est-ce que tout ce fatras? Un certain luxe de paroles, un habit assez bien fait; mais qu'y a-t-il dessous? Des futilités qui font rougir les hommes sérieux, souvent une débauche éhontée, une démoralisation pénétrante. Et la démoralisation de l'écrivain est la pire de toutes, parce qu'il l'enseigne et la répand; il se couvre de fange et se

frotte contre les autres pour les salir. Il devrait y avoir à l'égard de ces hommes des lois sévères. Pourquoi les carcans de nos places publiques n'enchaînent-ils jamais que le voleur poussé souvent au crime par la faim, et n'y vois-je jamais ces corrupteurs en gants jaunes qui dorment sous l'édredon, et sèment dans la société la désolation et tous les désordres ?

—Vous ferez quelques nobles exceptions, monsieur Schurtz, lui dis-je ; et d'ailleurs, plus la littérature est encombrée de honteux écrits, plus elle a besoin de ceux qui se sentent au cœur l'amour de la justice et de l'humanité.

Schurtz s'était remis de sa colère ; il regardait les étoiles d'un air calme. —Hélas ! mon pauvre ami, dit-il, faut-il conclure qu'il n'y a de beau que l'idéal de tout?

Les mois se passaient ainsi ; mon père était froid et dur ; ma mère cachait ses

larmes, mais les changements que la douleur opérait sur son visage m'affligeaient profondément. Schurtz continuait ses attaques qui n'étaient jamais directes de la part de mon père, soit qu'il craignît de s'emporter, soit qu'il dédaignât la discussion avec un rêveur qui vivait toujours dans les espaces imaginaires. Cependant cet état de choses ne pouvait durer, et mon père entra un matin dans ma chambre pendant que je m'habillais, et me demanda sans préambule si j'avais enfin pris un parti, et si je m'étais décidé à travailler dans ses bureaux. Je lui répondis avec le même laisser-aller que jamais je n'y travaillerais, que ce n'était pas ma vocation, et je lui demandai à aller faire mon droit à Paris. — Vous n'avez pas plus de goût pour le barreau que pour le commerce, me répondit-il avec aigreur. Vous ne voulez qu'une chose, fréquenter des paresseux comme vous, et dépenser l'argent

que votre père a amassé par son économie et son travail. Vous n'êtes qu'un ingrat qui désolera ma vieillesse.

Il sortit. Ces grands mots m'agitèrent d'abord ; je m'examinai le plus consciencieusement qu'il me fut possible sur mes devoirs envers mon père. Après une lutte fatigante, ma passion me persuada bientôt que mon père n'était qu'un homme aveugle et borné ; j'allai jusqu'à trouver qu'il était lui-même bien ingrat envers son fils ; que je ne lui avais pas demandé l'existence, et que, puisqu'il me l'avait donnée, c'était pour lui un devoir rigoureux de ne pas la rendre infortunée par sa faute. Je pensai que j'étais fils unique, que mon père était riche, et que je devais jouir de la fortune qu'il avait acquise. Peut-être ne me rendis-je pas bien compte de toutes ces idées, mais elles étaient au fond de mon âme, et d'elles naquit mon inébranlable résolution de persister dans mon

horreur pour le commerce et de me rendre à Paris à tout prix, pour remplir ce que j'appelais ma mission d'écrivain.

J'allai le soir chez Schurtz, qui me dit qu'il avait vu mon père. Il lui avait paru très-exaspéré, maudissant plus que jamais l'éducation qu'il m'avait donnée, et accablant de ses sarcasmes grossiers tout ce qui a quelque élévation dans l'esprit. Schurtz était trop adroit pour se servir de ces termes; mais il était impossible de traduire autrement ses expressions indécises et fardées.

J'arrive à un souvenir gravé bien profondément dans mon âme, à une de ces impressions qui marquent les phases de notre vie, et qui sont telles qu'on n'en compte que trois ou quatre dans le cours d'une longue existence. Un soir, j'étais couché depuis longtemps, et le sommeil n'approchait pas de mes paupières. Plus la nuit avançait, plus la sombre fermentation de

mes idées embrasait mon sang. Mille projets incohérents se pressaient dans ma tête; je souffrais horriblement, lorsqu'une ligne lumineuse, passant par la fente de ma porte entr'ouverte, rayonna sur les rideaux de mon lit. Une femme blanche et se traînant à peine entra. C'était ma mère. Je fus frappé de l'altération de son visage. Que de souffrances d'âme dans ces regards, sur ce front pâle et cependant mouillé de sueur! Elle s'assit sur mon lit, et m'embrassa avec tendresse.

—Mon pauvre enfant, me dit-elle d'une voix pénétrante et à peine articulée, je viens d'avoir une horrible scène avec ton père. Oh! aie pitié de moi, car je crois que Dieu m'abandonne.—Et comme je voulais parler: Écoute, me dit-elle avec passion, il m'a accablée, il m'a maudite. C'est moi qui t'ai perdu, qui t'ai entretenu dans mes rêves romanesques, qui t'ai éloigné des choses sérieuses. Il est bien malheureux

par son fils et par sa femme ! Voilà comme il me traite. Qu'il aille, a-t-il ajouté, qu'il aille courir le pavé de Paris avec les fainéants de son espèce. Le nourrira qui voudra. Quant à moi, je ne m'occuperai jamais de lui, et vous pouvez le suivre, si vous voulez.

J'entrai dans une colère sacrilége.

—Ernest ! dit ma mère effrayée, Ernest, es-tu fou ? ne songes-tu plus que c'est ton père ? Et sa nature si exquise se réveillant : Oh ! va, je suis bien imprudente et bien folle moi-même ! Nous avons tort de vouloir que ton père sente et pense comme nous, puisqu'il n'a pas reçu de Dieu les mêmes facultés que nous. Ernest, calme-toi, et comprends que nous l'affligeons réellement. Il est à plaindre de n'être pas entouré d'êtres qui aient ses goûts et ses passions. Oh ! reste avec moi, je t'en prie, mon enfant bien-aimé, tu verseras ton cœur dans le mien. Aie l'air de céder à la

volonté de ton père, va à son bureau, pas longtemps, une ou deux heures par jour; je t'en prie, aie pitié de ta mère. Tu liras, tu écriras, tu es bien jeune, laisse ainsi passer quelques années. Sais-tu ce que c'est, Ernest, que quelques années de doux souvenirs laissées dans la vie d'une femme (les pleurs tombaient de mes yeux)? Écoute-moi, mon bien-aimé, crois-tu jamais rencontrer un autre amour qui vaille celui de ta mère?... Ici il y eut un silence, et ma mère sembla faire des efforts inouïs pour arrêter les mots qui se pressaient sur ses lèvres. C'étaient de lentes et patientes tortures comprimées depuis longtemps, qui la tuaient et allaient déborder enfin. C'était toute une vie de silence et d'angoisses, un secret terrible qu'elle allait révéler malgré elle.

« Oh! reste, Ernest, mon fils chéri, reste près de moi. J'ai été si malheureuse, je ne puis plus me taire, ce moment devait

venir sans doute, où je te révélerais tout ce que j'ai senti dans ma vie si calme en apparence, si affreuse en réalité! Mon fils, j'ai pleuré bien des années de suite, pleuré dans l'ombre et sans témoin, pleuré dans les jours où j'accueillais les étrangers avec le plus tranquille sourire. Que veux-tu? ce n'est pas la faute de ton père, si ce qui fait le charme de sa vie pèse à la mienne, si aucun sentiment n'est commun entre nous. Il m'a aimée à sa manière, il m'a accablée de luxe et de cadeaux de tous genres, moi qui aurais donné toutes ses richesses pour un mot caressant, pour un geste sympathique. Que veux-tu? il ne savait pas cela : dans les premières années de notre mariage j'ai failli en mourir. Mariée à quinze ans, quand je devins plus femme, la lecture et l'imagination me créèrent des besoins inconnus. C'est dans mon sang, Ernest, que tu as puisé les facultés poétiques qui feront peut-être le tourment de

ta vie. Mon pauvre enfant, dis, est-ce que tu ne verrais pas quelque charme à consacrer deux ou trois années à l'étude près de ta mère ? Sais-tu que cela fut toujours mon rêve ? Quand je souffrais trop, je franchissais l'espace, je me transportais à l'époque où tu serais un jeune homme, où ton âme sentirait comme la mienne la poésie et la nature. Je vivais de cette vie délicieuse que tu veux m'arracher aujourd'hui. Mais vois donc ce que je deviendrai si tu pars, mon fils bien-aimé. J'aurai perdu la seule espérance qui me soutenait, ma vie n'aura été qu'une illusion trompée, ma vie sera effroyable, sans souvenir et sans espoir ! Ton père, irrité contre toi, contre moi, qu'il accuse à ton sujet, sera plus dur et plus cruel que jamais, et comment veux-tu qu'il en soit autrement ? tu l'auras, toi aussi, trompé dans ses espérances. Il sera malheureux, Ernest, et ce malheur tombera de tout son poids sur ta pauvre mère.

Je ne pus que lui prodiguer des baisers et des larmes, tant j'étais profondément remué par ces paroles, mais elle me quitta cependant un peu rassurée.

Toute la nuit se passa dans une tempête de sentiments et de pensées; au jour je me levai et courus vers la campagne. J'avais besoin, pour mettre de l'ordre dans mon âme, de me trouver en face de la nature. Le calme solennel des œuvres de Dieu finit toujours par descendre dans le cœur de l'homme; l'immensité de l'Océan amoindrit pour un temps la douleur qui nous agite, son aspect nous pénètre du sentiment de la petitesse de notre vie actuelle. Notre âme seule est plus grande que lui, mais quand elle s'élève au-dessus de la terre et qu'elle s'élance vers les espaces infinis de la vie à venir. La nature nous parle de cette immortelle destinée, et nous donne la force de supporter les sueurs du voyage. Je m'assis bientôt sur une éminence

d'où l'horizon est vaste et ceint de forêts. Ma tête se débarrassa peu à peu de ce chaos d'impressions, au sein duquel n'avait percé jusqu'alors aucune lumière. Ma mère avait eu beau dire, il me semblait que je ne devais rien à celui qui m'avait donné la vie, et qui s'était renfermé dans son égoïsme, voulant me forcer à sentir et à penser comme lui. C'est-à-dire qu'il m'avait élevé pour lui et non pour moi, que je devais abdiquer les facultés que je tenais de Dieu et de ma mère pour prendre celles qui étaient le plus antipathiques à mon âme. Je ne sais si je m'abuse, mais ce genre de tyrannie me semble plus horrible que tous les autres. On parle beaucoup des devoirs des enfants ; on devrait s'occuper davantage des devoirs des pères. Ceci a bien une autre importance pour le bonheur de l'humanité, car les parents ont une énorme influence sur leurs enfants. D'ailleurs c'est la cause de l'avenir, c'est peut-être la plus haute

question de morale qui soit livrée à l'examen de l'homme. J'avais beau chercher à me rappeler tout ce que je pouvais devoir à mon père, en vérité je ne trouvais rien. Autant il aurait eu de droits à mon amour, si, étudiant les penchants que Dieu avait mis dans mon cœur, il s'était appliqué à développer mes facultés dans ce sens, et à diriger mes idées vers le beau et le vrai, me laissant ensuite agir dans ma liberté et dans ma force, autant il devait m'être indifférent puisqu'il avait voulu écraser sous sa main de fer mon cœur plein de tendresse et d'élans, et éteindre la flamme de mon esprit, puisqu'il avait dit à Dieu : Vous vous êtes trompé en créant mon fils ainsi, il ne sera pas lui, il sera moi ! Que ce sentiment paraisse d'abord immoral, je ne le nie pas, quand on se place au point de vue ordinaire des préjugés du monde. Mais j'en appelle à tous les enfants froissés

par le despotisme paternel. Qu'ils disent si cette résignation écrite dans les livres a été dans leurs cœurs, qu'ils disent s'ils n'ont pas senti comme moi.

Tout ce qui est faux est dangereux; or il est faux de dire à l'homme qu'il sera aimé de ceux qu'il entrave et désole. L'amour ne se règle pas au gré de la volonté, l'amour est surtout l'harmonie d'idées et de sentiments entre deux êtres. Il est temps de proclamer haut ces vérités, de forcer l'oreille des pères à s'ouvrir pour les entendre. S'ils veulent être aimés, qu'ils soient la providence de leurs enfants, et non les bourreaux de leurs âmes; qu'ils ne croient plus avoir rempli leurs obligations, quand ils les auront mis à l'abri des besoins matériels; qu'ils regardent plus haut et comprennent la sublime mission de la paternité. Alors ils seront bénis et vénérés, alors ils n'essuieront plus les sar-

casmes de la jeunesse, ils reprendront la place glorieuse occupée par les vieillards dans la société antique.

Je restai convaincu que je ne devais à mon père que des égards extérieurs; tout ce qu'il y avait d'amour en moi reflua vers celle que j'avais vue pleurer dans mes bras, et qui ne pouvait, hélas! me donner que ses larmes. Courbée sous le despotisme inflexible de son époux, ma mère n'avait pas la faculté de m'aider à faire un pas dans le monde. Mais son amour était pour moi une consolation immense; sans elle je serais devenu fou. — Oh! que de douleurs muettes et sombres renferment ainsi les murs gris et ternes de nos villes! Les aveux de ma mère jetèrent de vives clartés dans ma jeune intelligence. Sa vie, qui paraissait si calme au sein du luxe et de la prospérité commerciale; sa vie, enviée de tant de femmes placées dans une position plus médiocre, cachait de si longues et de

si terribles douleurs! Pauvre femme! depuis vingt ans son imagination se torturait des mêmes regrets et des mêmes rêves, depuis vingt ans elle recommençait chaque jour son aride chemin, tourmentée par la soif de connaître cette vie de l'âme qui était dans sa nature. Ces yeux rougis que je remarquais souvent, et dont elle attribuait la teinte à des maux de tête, étaient fatigués par les larmes qu'elle versait la nuit. Cette pâleur qui m'inquiétait souvent était produite par le chagrin qui la conduirait au tombeau vingt années avant le temps. Et j'aurais aimé celui qui, chargé d'embellir cette existence, la détruisait ainsi! Mais moi-même allais-je porter les derniers coups à ma pauvre mère? Je me trouvais dans une position violente dont je n'entrevoyais pas l'issue. Je cherchais à organiser ma vie dans l'étroite localité où le ciel m'a fait naître, je ne sais pourquoi, et rien ne répondait à mes désirs et à mes

facultés. Tous ces hommes à existence arrangée et monotone, répétant chaque jour les scènes fastidieuses de la veille, se révoltant contre tout ce qui les dépassait de la tête, méprisant ou au moins négligeant ce que j'aimais, se nourrissant de petites médisances et de mesquines nouvelles qu'ils se passent les uns aux autres avec un sourire de commères ; la passion et la poésie mises à l'index et essuyant le sarcasme imbécile des notabilités de l'endroit, tout cet ensemble me révoltait et combattait avec énergie mon amour pour ma mère.

Cependant je fis semblant de céder, j'allai aux bureaux de mon père deux ou trois heures par jour. Bien entendu que je n'y faisais absolument rien ; si ce n'est copier quelques lettres que mes doigts copiaient seuls, mon imagination s'échappant à travers l'espace, et se nourrissant comme de coutume de rêves et de poésie. Les mois

se succédèrent ainsi ; nous étions tous dans une situation fausse. On évitait de parler de commerce et de destination de jeune homme. Les beaux plaidoyers de mon père en faveur de sa profession chérie avaient cessé. Je causais avec ma mère de mes lectures et de mes véritables travaux. Le grand cri de révolte jeté contre la société, par lord Byron avait ébranlé mon âme. Je méditais ce poëte nuit et jour. Il nourrissait mes propres passions qui étaient aussi la révolte contre presque tout ce qui m'entourait. Que de nuits j'ai passées dans ma petite chambre, bien isolé de tout ce monde frivole, m'entretenant avec l'âme tourmentée d'Harold ! Prométhée dont la société fut le vautour, qui chercha en vain le bonheur rêvé dans un amour pur, et mourut comme une autre victime de ce temps, privé du sourire de son enfant bien-aimé !

Que de fois j'ai redit ces vers : « J'ai

pensé trop longtemps et trop lugubrement jusqu'à ce que ma tête se soit perdue dans le chaos qu'elle avait créé, abîme dévorant de délire et de flamme....

« Il est sur la terre une race de mortels qui deviennent vieux dès leur jeunesse, et qui, sans aller chercher dans les combats une mort violente, meurent avant leur maturité. Quelques-uns sont tués par les plaisirs, d'autres par l'étude; les uns usés par le travail, les autres seulement d'ennui et de fatigue, quelquefois de folie, et le plus grand nombre périt le cœur flétri et brisé....

. . . .

« Comme les Chaldéens, il veillait pour observer les étoiles jusqu'à ce qu'il les eût peuplées d'êtres aussi brillants que leur propre lumière. Alors la terre, les petitesses qui y naissent, les faiblesses humaines, étaient toutes oubliées. Si son âme eût pu soutenir cet essor, il eût été heu-

reux ; mais notre limon obscurcit son immortelle étincelle, lui enviant les clartés vers lesquelles elle aspire, dans son impatience de rompre les liens qui nous retiennent loin du ciel. »

J'ai mêlé ces lignes au récit de ma vie, parce qu'il me semble qu'elles en font partie réellement ; que de fois je les ai murmurées en regardant le ciel de la vieille Bretagne, quand toute la petite ville dormait, et que la rivière faisait entendre ses voix mélancoliques ! Ces vers produisent sur moi l'effet des airs nationaux sur l'exilé. Mille souvenirs se groupent autour d'eux, souvenirs de mon temps d'illusions brûlantes et nobles, que les réalités brisent l'une après l'autre, desséchant ainsi toute la primitive poésie de notre âme. Heureux quand une dernière lueur reste au milieu du chaos moral, comme le phare qui guide le naufragé vers la côte hospitalière. Il s'était établi entre Byron et moi,

à cette époque, un commerce de tous les jours et de toutes les heures. On a dit que Byron était le poëte du scepticisme. Il est venu dans un temps où le scepticisme était usé et banal. Ce n'est point par là qu'il a dominé les intelligences, qu'il a pénétré dans les cœurs. C'est surtout par sa révolte contre la société, par la peinture de ces hommes géants, suant sous le fardeau de l'ordre institué, et demandant à grands cris du bonheur et de l'amour. C'est aussi par des aspirations passionnées vers l'infini, par ce sentiment profond des beautés de l'univers et de leurs sympathies avec l'âme humaine. Que de religion dans les vers du poëte *impie*, maudit par tous les aristocratiques salons de l'Europe! Byron a été pendant plusieurs années le consolateur de mes douleurs mystérieuses. J'allais dans le monde, j'avais parfois l'air de vivre de la vie de ceux qui m'entouraient; mais c'était un mensonge. Ma vie,

durant ces premières années de la jeunesse, était toute dans le commerce avec la pensée des grands hommes, et parmi eux Byron occupait une place à part. Il produisait sur moi l'effet que la musique, s'il faut en croire certains voyageurs, produit sur les sauvages. Que de fois, lorsque je sentais la mort se glisser dans mon âme, lorsque venaient la langueur, le désespoir de l'avenir, je me suis réveillé à cette puissante parole! Je ne me dissimule pas les torts de ce grand poëte; je sais tout ce qu'il y a en lui de légèreté philosophique, de vues hasardées sur les plus hautes questions métaphysiques; mais je dois le dire, il a été bienfaisant pour mon âme, il lui a donné de l'énergie, il l'a colorée, agrandie, il a été mon appui et mon consolateur.

Ces nuits solitaires pendant la dernière saison que j'ai passée dans ma petite ville, sont peut-être ce qu'il y de plus poétique

et de plus passionné dans ma vie. J'étais alors tourmenté du besoin de la gloire. Ces idées fixes, qui se logent dans le front de l'homme et le tordent à toutes minutes, sont un enfer dont n'a pas l'idée celui qu'une imagination froide ou une vie de fatigues physiques a préservé de ces souffrances. Il y avait d'abord en moi ce sentiment affreux de mon obscurité, ces mille liens qui me garrottaient au milieu de mon petit monde, cette prévision que je mourrais ainsi inconnu, entre un compte courant et une partie de boston avec les habitués du salon de mon père. Puis venaient les révoltes contre cette destinée, les élans impétueux vers une société sympathique, vers la gloire. C'était un délire qui me brûlait la tête, qui faisait de mes pensées un chaos, où toutes se choquaient avec une énergie effrayante. A cet état succédait une crainte plus pénible encore : n'était-ce pas un rêve de mon orgueil?

N'étais-je pas un être vulgaire? Tous les jeunes gens qui ont fait quelques études ne se croyaient-ils pas comme moi prédestinés à la renommée? Je suis ridicule avec mes rêves ambitieux, me disais-je. Alors j'éprouvais un amer tourment, j'avais pitié de moi-même. Dans un autre moment toute cette foule de grands hommes qui sont l'honneur de l'humanité se dressait devant mes regards. Et dans ma rage de gloire individuelle, je me désespérais, en songeant qu'il était impossible d'occuper une place isolée et supérieure au milieu de ces immortelles phalanges. Je ne pourrais peindre les flots de rêves incohérents qui se pressaient alors dans mon cerveau : quand je n'atteignais pas aux sommets du génie et de la vertu, ma tête insensée m'entraînait jusqu'à rêver la hideuse célébrité du crime. O misère! toutes ces fureurs se terminaient par des souffrances physiques longues et terribles.

Telles étaient les phases de sentiments et d'idées par lesquelles je passais à peu près chaque nuit, recommençant sans cesse ma laborieuse route à mesure qu'elle était achevée, et ne pouvant que bien rarement réussir à me distraire de ces funestes égarements.

Combien ils paraissent petits et vains lorsque de nouvelles idées ont remplacé celles-là, ou que l'on est enfin arrivé à une appréciation plus vraie de la gloire, et de la place que chaque individu tient dans l'humanité !

On se fera difficilement une idée de ce qu'était ma vie au milieu de toutes ces passions, que contrariait si violemment le genre d'occupations qui m'étaient imposées par la volonté de mon père. Cet état se prolongea néanmoins longtemps; nous vivions comme deux ennemis qui se sont accordé une trêve, mais nous ne nous abusions ni l'un ni l'autre. Enfin, un jour, ma mère m'avoua

que mon père était très-courroucé de ma négligence et du mépris que je semblais faire de sa profession. Elle ajouta, en pleurant, qu'elle prévoyait de nouveaux orages, et qu'elle redoutait une explication entre lui et moi. Elle avait persuadé à mon père que le barreau me serait moins antipathique que le commerce, et l'avait décidé à me laisser, pour essayer, passer une année à Paris. Je me jetai dans les bras de mon sauveur.

— Écoute, me dit-elle avec un accent que je n'oublierai de ma vie, songe que c'est moi qui réponds de mon fils, que, si tu négliges de faire ton droit et de subir tes examens, c'est moi qui serai malheureuse et tourmentée à cause de toi. Tu m'entends, Ernest.

Mon départ fut différé d'un mois ; j'étais loin de jouir de cette détermination comme je l'aurais cru. Je voyais bien cependant que peu d'heures par jour suffiraient à mes

études de jurisprudence, et que je pourrais me livrer largement à mes goûts. Mais à mesure que l'époque du départ approchait, je me prenais à regretter ma mère, dont j'appréciais le dévouement et le sacrifice. Oh! si j'avais pu l'emmener avec moi, lui consacrer ma vie, lire et penser avec elle. Dans ces rêves, une idée sombre, que je repoussais convulsivement, se présentait malgré moi à mon imagination: c'était que, si mon père venait à mourir, je pourrais satisfaire mes goûts et dédommager ma mère de sa vie passée. Quoique je n'aimasse plus mon père, ceci m'épouvantait, et, comme je n'avais pas assez de force d'esprit pour distinguer que ma volonté n'entrait pour rien dans cette perception de mon cerveau, je me torturais pour me prouver que je ne désirais pas cette mort. J'aurais voulu que mon père courût un danger dont je pusse le délivrer en m'exposant à mourir, parce que ce sacrifice

eût tranquillisé ma conscience. Les deux ou trois derniers jours qui précédèrent mon départ, je fus saisi d'une tristesse profonde, je regardais lentement tous les lieux de mes promenades ordinaires. Ma sensibilité s'exaltant, je sentais mes yeux humides à l'aspect d'un arbre ou d'une touffe de fleurs que j'avais l'habitude de voir chaque jour. Les artistes vivifient tout ce qui est en contact avec eux; ils causent plus avec la nature qu'avec les hommes. Aussi s'attachent-ils fortement aux lieux où ils ont longtemps souffert. L'océan et les montagnes ont un langage plus sublime que les plus sublimes voix humaines; mais ce n'est pas seulement à ces grandes choses que s'unit l'âme du rêveur, c'est au plus mince détail local, au paysage le plus borné, à une ferme au toit de chaume, avec sa mare noire, ses poules et ses canes bavardes, son fumier odorant, ses habitants grossiers; à un bouquet de giroflées, pana-

che de la cheminée voisine, que vous avez regardé longtemps sans le voir durant une méditation involontaire; aux vagues dessins de la tapisserie de votre chambre, à chaque meuble du logis paternel. Quitter tout cela est une souffrance qui vous fait défaillir, vous jette en langueur, et ferme vos yeux sur tous les avantages et les plaisirs que le voyage vous offre.

Lorsqu'il fallut partir, je voulais me dérober aux adieux de ma mère; mais elle entendit ma porte s'ouvrir, se précipita sur l'escalier, et, me serrant sur son sein, elle me baigna de larmes, sans proférer une parole. Mon cœur se brisait; je descendis l'escalier comme un fou. Lorsque je fus dans l'allée, j'entendis la voix ferme et haute de mon père. Il venait me conduire à la diligence.

Voici à peu près ce qu'il me dit dans la rue :

— Tu sais, Erne st, que l'état d'avocat me

plaît moins, beaucoup moins que le commerce; c'est donc un grand sacrifice que je t'ai fait. Tu le reconnaîtras, j'espère, par ton application au travail, et par une vie d'ordre et d'économie. Il faut que tu sois bien persuadé que la carrière que tu embrasses ne conduit pas à la fortune. Après trois ans d'études, tu reviendras te fixer parmi nous, tu passeras quelques années encore à suivre les audiences sans rien gagner, puis, avec des talents, du zèle et du labeur, tu arriveras à faire deux ou trois mille francs par an. Ce n'est pas brillant, comme tu vois; et si je n'avais pas gagné quelque chose dans une profession que tu dédaignes, tu ne pourrais prendre ce parti. Allons, va, le conducteur appelle.

Il m'embrassa froidement, comme un maître de pension un jeune élève qu'on lui amène, et disparut.

III

Paris m'éblouit pendant huit jours; tout ce bruit et cet emportement qui contrastaient d'une manière si vive avec la tranquillité de ma petite ville, m'arrachèrent violemment à mes réflexions. Toutefois, je m'habituai bientôt à cette vie nouvelle,

et je n'eus jamais contre Paris cette colère de Jean-Jacques et de quelques autres philosophes célèbres. Seulement, comme depuis longtemps j'errais dans les campagnes ou sur les côtes, en face d'horizons vastes, aspirant l'air vivifiant du désert, je me trouvai un peu étouffé dans ma petite chambre de la rue des Saints-Pères, d'où je ne voyais que quelques croisées d'une maison grise et triste, à l'une desquelles un grand homme en noir fumait presque toute la journée. Je me décidai au bout d'un mois à changer de domicile, et j'allai m'établir rue de l'Ouest. Là, au moins, ma vue se reposait sur les arbres du Luxembourg. Comme cette maison était élevée, je découvrais un assez beau panorama dominé par le dôme de Sainte-Geneviève. Puis, il n'y avait rien entre le ciel et moi; point d'habitation vis-à-vis de la mienne. Le rideau de maisons qui s'étendaient au delà du Luxembourg était assez loin pour

que je pusse respirer à l'aise. Je repris bientôt mes habitudes contemplatives. Souvent le soir je passais de longues heures les yeux fixés sur les lumières qui étincelaient au loin dans la grande ville. C'est un spectacle que j'ai toujours aimé, mon imagination créant des romans pour chaque fenêtre que je vois ainsi éclairée, plaçant autour de chaque lumière des êtres animés de passions et tourmentés par la vie humaine. Dans ces commencements, j'étais souvent saisi de longues et profondes tristesses. Le souvenir du pays remplissait mes yeux de larmes ; ma mère surtout absorbait tout l'amour qui était en moi, et je la pleurais souvent comme morte, tant l'éloignement m'était pénible ! Je n'avais pas dans toute cette multitude un seul regard qui connût le mien, et le pire de tous les isolements est celui que l'on trouve au milieu de la foule. Que de fois j'ai été près de monter en voiture, et d'aller dire lâche-

ment à mon père : Je renonce à Paris et j'embrasse le commerce. — J'avais reçu quelques politesses chez des correspondants de la maison, mais il n'y avait rien là pour le cœur. C'était plutôt une gêne, comme tous les rapports sans intimité.

Enfin, je me liai avec un étudiant en droit, parce qu'il y avait souvent de remarquables sympathies entre nous. Au bout de quelques jours, nous nous convînmes si bien, qu'il fut décidé que nous vivrions ensemble.

Mon ami, Adolphe L...., était de Lyon ; il appartenait à une famille de petits rentiers dont la fortune était à peine suffisante. On s'était bien gêné pour l'envoyer à Paris, où il vivait avec cent francs par mois. J'ai lu beaucoup de peintures de la vie des étudiants à Paris, mais je trouve que l'on a surtout saisi la partie désordonnée de leur existence. Si quelques êtres faibles finissent par le suicide, et donnent

ainsi le droit de faire de très-beaux discours sur la dépravation humaine et sur l'extinction des idées morales et religieuses, combien de luttes patientes et sublimes cachées à tous les yeux! que de résignation, que de travaux, que de forces dépensées en face de ces milliers d'existences inutiles, de ces grands seigneurs de la naissance ou de l'argent, qui ne parviennent qu'à l'ennui et au dédain des hommes sérieux par leur oisiveté luxueuse et le désordre de leurs actions! On les caresse, on les salue, la foule les flatte, parce qu'elle a besoin d'eux. Les gens à courte vue s'y laissent prendre et se disent : L'argent est tout. Mais examinez le salon le plus matériel de l'époque, voyez au milieu des nullités brillantes un homme connu par des travaux glorieux. Voyez si les nullités elles-mêmes ne sont pas plus occupées de l'homme d'intelligence que de leurs semblables. Adolphe L..., lié avec toute l'école,

me fit connaître plusieurs étudiants placés à divers degrés de la dignité actuelle, de la fortune. Parmi eux se trouvait un jeune homme de Rouen, qui jouissait d'un revenu de dix mille francs environ. C'était le grand capitaliste de la société. Adolphe était le plus pauvre du Cénacle, et, par je ne sais quelle cause, c'était le consolateur, le médecin moral de tous. Il m'attaquait souvent relativement à ma passion pour la gloire, qu'il traitait de folie et d'enfantillage.—Aime, me disait-il, le travail et la poésie pour eux-mêmes, je conçois cette noble fantaisie; mais que je te voie le front soucieux, le regard abattu, les joues creuses, parce que tu as besoin de voir ton nom briller parmi les millions de noms *immortels* qui encombrent les pages de l'histoire, c'est ce qui me confond. Si tu ne te guéris pas de cette monomanie, tu passeras toute ta vie dans les désirs inassouvis qui usent si vite. Songe donc

que la gloire n'a de valeur que celle que tu lui prêtes, et qu'il est infiniment plus grand de la mépriser que de courir après. Au reste, il vaut peut-être mieux ne pas dormir toutes les nuits, agité par ce besoin d'illustration, qu'être sombre sans savoir pourquoi, comme notre Rouennais qui vient chaque jour se jeter sur cette mauvaise chaise, parce qu'il meurt d'ennui sur son divan de velours et ses tapis de pieds.

Adolphe avait été longtemps avant d'en venir à plaindre ce jeune homme.—Tu me révoltes, lui disait-il un jour devant moi, avec tes langueurs et tes soupirs. Sais-tu devant qui tu parles? sais-tu bien que Dieu t'a donné en naissant l'indépendance, et que je travaillerai toute ma vie sans l'atteindre peut-être? Infortuné, qui es un objet d'envie pour l'immense majorité de tes camarades, arrêtés à chaque pas dans leurs rêves et leurs affections par ce mur d'airain que l'impitoyable société jette con-

tinuellement entre le pauvre et ses désirs ! Et quand, en bonne conscience, nous aurions, nous hommes de labeur et de misère, besoin de consolations et d'appui, nous nous voyons appelés à pleurer sur tes malheurs imaginaires ! Cela passe les bornes.

Je n'ai pas oublié la réponse lente et à voix basse que reçut Adolphe.

— C'est précisément parce que cette chose, que tu appelles l'indépendance, est devant toi comme un mirage, que ta vie est occupée et pleine. Si tu savais combien est vain ce bonheur que tu désires, tu serais aussi à plaindre que moi. Oh ! que les saint-simoniens ont raison de vouloir abolir l'héritage, et de livrer ainsi chaque homme à l'énergie de ses facultés ! Il n'y a de bon dans la vie que la lutte et le travail. La jouissance calme et longue n'est pas de ce monde, c'est le Ciel, mon pauvre ami.

— Qui t'empêche, dit un autre étourdiment, d'exécuter le saint-simonisme, de

verser tes capitaux aux plus dignes et de travailler pour en acquérir?

— Enfant, qui ne songes pas que c'est impossible. Rends-moi donc l'illusion que je n'ai plus. Je sais ce que vaut la richesse aujourd'hui; je ne ferais pas un pas pour m'empêcher de mourir de faim, si je perdais ma fortune. J'ai été tué par cette loi immorale, par cet indigne privilége de naissance qui m'a donné de l'or que je n'ai aucun droit de posséder, puisque je n'avais rien fait pour l'acquérir.

Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de l'étrangeté de ces paroles; notre camarade prit de l'humeur et sortit. Nous avons fini par le plaindre sincèrement, parce que nous avons reconnu, après des relations très-longues, que son âme était réellement fermée à toute jouissance, que nulle espérance ne pouvait plus sourire à ce moribond. Adolphe répétait souvent que, dans toutes les positions de la vie hu-

maine, l'homme devait s'astreindre à un travail de plusieurs heures chaque jour; que c'était une question de bonheur, et la plus rigoureuse des obligations peut-être.

Personne n'avait plus puisé de science de la vie, dans les épreuves de chaque jour, que mon ami Adolphe L....

Excepté les malheurs auxquels nous expose tous la mort des personnes aimées, je ne vois rien qui puisse briser cette âme si ferme et si noble. Que de fois j'ai envié cette faculté de travail qui ne lui manquait jamais, tant il avait dompté notre penchant à tous à la rêverie et à la paresse! Il assurait cependant qu'il lui avait fallu livrer de longs et violents combats pour arriver à cette victoire; que lui aussi avait soutenu longtemps que chacun était entraîné à suivre sa nature, et que la volonté n'était qu'un mot; mais que cette force lui était tombée dans l'âme, et que, durant une an-

née, il avait horriblement souffert pour arrêter son imagination vagabonde qui l'emportait à toute autre chose qu'au travail sérieux et souvent aride qui absorbait sa vie.

Ces discours n'étaient pas sans effet sur moi ; je prenais souvent des résolutions de me régler, de m'imposer chaque jour un travail fixe, de caser mes journées ; mais ma pente ordinaire à la rêverie, aux désirs réalisés dans mes songes, me faisait perdre mes jours en fatiguant ma pensée et en diminuant mes forces. Je le dis ici d'après mes observations sur moi-même et sur d'autres, je ne connais rien qui use plus que cette malheureuse passion. Les fatigues du corps, les travaux excessifs, la débauche même minent moins l'intelligence que cette éternelle torture d'une âme qui se roule ainsi sur elle-même, dévorant lentement une idée fixe qui renaît toujours, recommençant mille fois le même

rêve, et ne s'assouvissant jamais. C'est le supplice que la fable a peint avec son tonneau des Danaïdes. Je ne dis pas qu'il faille proscrire entièrement ce vagabondage de la pensée, car cette exclusion n'aurait lieu qu'au détriment de la faculté poétique; mais l'imagination et le jugement, exercés chaque jour plusieurs heures, empêchent la première de conserver cet excès de force qui la fait dominer le second. Le génie est l'imagination et la raison portées à leur apogée et se balançant l'une l'autre. Quand la première de ces facultés règne seule, il y a folie; lorsque c'est la seconde, il y a sécheresse et lourdeur.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas réussi à enchaîner mon imagination; ma volonté n'a pas été assez forte, et j'ai dû à cette disposition funeste à la rêverie une longue suite de tourments et de revers. Malgré les exhortations d'Adolphe, l'étude du droit m'était tellement antipathique que je ne

pouvais m'y livrer que bien rarement. Je passais de longues heures assis sous les arbres du Luxembourg, ou errant dans ses parties les plus solitaires, traînant partout avec moi ma pensée maladive, commençant vingt ouvrages et n'en achevant pas un seul, regrettant souvent ma mère qui entendait si bien mes confidences mélancoliques.

Peut-être si j'avais rencontré alors une femme intelligente et noble, elle m'eût relevé de mon abaissement par l'amour qu'elle m'aurait inspiré; mais, au lieu de cela, je fus entraîné par l'exemple de plusieurs élèves, je vécus de cette vie de désordres qui, surtout dans la première jeunesse, ruine tout ce qu'il y a de pur et de vrai dans l'âme. Une fois en rapport avec des femmes sans pudeur, je ne tardai pas à regarder l'amour, tel que je l'avais rêvé jadis dans mes extases de bonheur pur, dans mes songes idéalisés, comme une niai-

serie bonne pour des enfants. Je me crus très-au-dessus de toutes ces illusions, tandis que j'étais un être dégradé qui perdait de plus en plus la notion de la beauté réelle et profonde. Les sarcasmes de mes compagnons de débauches et les vapeurs grossières de cette vie sans pensée, ne tardèrent pas à éteindre tout ce qui pouvait rester de mes premières impressions. J'arrivai, pendant quelque temps, au néant de l'âme ; je n'avais plus que des sensations matérielles, je ne méprisais pas la loi morale, je n'y songeais pas. C'est le dernier degré d'abaissement où puisse descendre une créature douée de raison.

Tandis que je vivais ainsi, essuyant les reproches d'Adolphe, qui m'accusait de faiblesse et d'une coupable tendance à passer ma vie dans l'oisiveté, plusieurs jeunes gens, qui se réunissaient souvent dans notre chambre, étaient à cette époque ardemment occupés de questions sociales.

Le paupérisme, cette plaie qui tourmente le monde, et qui l'embrasera encore une fois, si les détenteurs de la fortune continuent à entasser leur or sans utilité pour les classes souffrantes, était l'objet de leurs méditations habituelles. Ils ne se bornaient pas aux théories, plusieurs d'entre eux étaient admirables de dévouement. Ce n'était pas cette facile libéralité du riche, qui laisse tomber dédaigneusement une pièce d'or et se rendort dans ses jouissances; c'était une suite d'actes de courage et de charité vraiment sainte. Un d'eux venait de passer vingt nuits à veiller un malade dévoré par une fièvre contagieuse. Il ne connaissait pas l'infortuné jeune homme. Ces nobles exemples me réveillèrent; mais, comme d'ordinaire, je passai d'un extrême à l'autre, ne pouvant jamais atteindre à l'ordre, à l'*harmonie*.

Lorsque je comparais ma vie tout occupée de passions égoïstes, à ce sacrifice de tous

les plaisirs ordinaires, à ces dangers bravement combattus, je ne pouvais m'empêcher de rougir de honte. Comme je me trouvais petit, comme je foudroyais cette insouciance qui n'est bonne qu'à jeter l'âme dans un abîme de désordres et de douleurs! Alors je mettais sous mes pieds toutes mes misères, je m'élevais, je devenais un de ces grands hommes dont l'âme victorieuse habite les hauteurs célestes, un de ces lutteurs invincibles qui ont dompté la vie humaine, et mis des chaînes aux désirs de la terre. L'amour des femmes lui-même me paraissait puérile et indigne de moi. Dans mes rêves insensés, dans mes projets de vie à part et de grandeur surhumaine, je me disais (ô orgueil risible!) que, pour dominer les siècles, il fallait être exempt de ces faiblesses, et qu'il n'y avait pas de vie réellement forte possible au milieu des langueurs et des préoccupations de l'amour terrestre. L'amour de l'huma-

nité en Dieu, c'est-à-dire une vie entière consacrée au soulagement des misères physiques et à l'amélioration de l'âme, que je devais de plus en plus rapprocher de la Divinité par mes écrits et par mes exemples, tel était le but sublime vers lequel je tendais ; mais il fallait devenir une merveille de science et de vertu.

Je m'exaltais ainsi durant plusieurs semaines. Je ne parlais plus à personne ; je me renfermais avec saint Augustin et Bossuet, ces admirables interprètes du Christ. Hélas ! ce n'était là qu'une fièvre comme une autre. Mes amis disaient : — Ernest est en retraite. Ils comptaient alors sur mon absence pour huit jours, et je ne manquais jamais de donner raison à leurs prophéties, retombant dans mes erreurs et mes incohérences. Je reprenais ma vie dissipée et rêveuse, au hasard et sans suite. Ce qui me manquait, ce qui manque à tant d'hommes dévoyés dans ce siècle, c'est

une règle. Tant que la vie se dépense ainsi capricieusement et sans but, obéissant à toutes les fantaisies d'une imagination vagabonde, on ne peut rien attendre, je ne dirai pas de grand, mais d'honorable. Le vaisseau qui naviguerait sans boussole irait se briser sur les côtes de quelque contrée orageuse. Il en est ainsi de l'homme. Ces études sérieuses, que je faisais de temps en temps, glissaient sur mon âme, parce que je ne lisais pas les grands hommes du christianisme avec l'esprit de foi. Les choses extérieures m'entraînaient, la vue d'une femme ou d'un camarade frivole et rieur chassait loin de mon souvenir les magnifiques inspirations des philosophes et des pères. Puis je me mettais à dire que ces efforts et ces mœurs n'étaient plus de notre temps, qu'utiles alors, ils étaient aujourd'hui une impossibilité, que le monde avait d'autres besoins. Je devenais éloquent à la manière des réformateurs de nos jours, aux-

quels du reste je ne croyais pas une heure de suite. C'était une vie bien profondément misérable, une vie qui usait tout ce que Dieu avait mis en moi de noblesse et de force. Mon ami Adolphe était sincèrement affligé de mes souffrances et de mes fautes. Ses conseils, pleins d'affection et de sagesse, ne me manquaient pas; mais que pouvaient-ils sur une tête où se cachait autant d'orgueil que de folie? Le fait est que je me croyais très-supérieur à Adolphe, que je flétrissais de la froide appellation d'homme de bon sens.

Un jour que j'étais livré dans ma chambre à toutes mes rêveries accablantes, j'entendis monter précipitamment l'escalier et je vis entrer Schurtz. A son aspect, toute ma petite ville se dessina à ma vue. Il m'embrassa avec effusion : — Mon pauvre Ernest, me dit-il, comme vous voilà pâle et maigre! Quelle diable de vie menez-vous donc ici?.... A propos, il ne faut pas que

j'oublie que je suis ambassadeur des puissances. Mauvais sujet, savez-vous que votre conduite fait un bruit d'enfer dans notre endroit. On dit que vous passez le jour en parties folles, vous faisant traîner par des lions, et la nuit avec des courtisanes. On dit que vous jouez, que vous êtes devenu un effréné Don Juan. Tout le pays est en rumeur ; on plaint vos parents d'avoir un fils si indigne, on plaint surtout votre père, si économe et si laborieux, et qui verra sa fortune s'évaporer en débauches. Votre père est furieux, votre mère rougit et pleure, et moi, je viens voir si vous avez absolument renoncé à la raison.

— Mais, monsieur Schurtz, lui dis-je, ils sont donc devenus encore plus bêtes, chez nous? Où veulent-ils que je prenne de l'argent pour mener ce beau train de vie? Mon père sait ce qu'il me donne, et je vous jure sur l'honneur que je n'ai pas

exposé cinquante francs au jeu depuis que je suis ici.

— Je vous crois; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit y avoir quelques petites irrégularités dans votre conduite, puisque l'on a fait de vous un personnage presque fantastique. Allons, soyons franc, vous vivez dans le désordre.

— Mais ce n'est pas vrai.

— Ecoutez, mon pauvre ami, nous savons tout. Il n'y a plus que les provinciaux encroûtés qui croient Paris une grande ville. Tout se sait, mon cher, ici comme ailleurs. Mais avant de continuer notre entretien, il est bon que je vous fasse lire les lettres dont je suis porteur.

Mon père m'écrivait : Mes prévisions se réalisent, monsieur. Toutes ces niaiseries littéraires, dont vous avez couvert votre paresse, ne m'ont jamais trompé. Je vous savais fainéant, mais non livré à de

honteuses débauches. Vous êtes méprisable comme presque tous les phraseurs de votre espèce. C'était bien assez de n'être bon à rien, sans vous vautrer ainsi. Voici mon immuable résolution : revenez ici, travaillez assidûment au bureau, je puis vous pardonner encore; dans le cas contraire, vous ne recevrez pas désormais un sou de moi.

— Homme sans entrailles! dis-je violemment en froissant cette lettre. — J'ouvris celle de ma mère, — j'y lus :

Tu veux donc me faire mourir, mon Ernest. Hélas! je suis de plus en plus malheureuse. Il est donc vrai, mon fils, que je n'ose plus te défendre et que je suis réduite à rougir de toi. — Oh! je t'en prie! dis-moi que tu as été calomnié, dis-moi que tu es encore digne de ta mère! Reviens, ton père te pardonnera. Aie pitié de moi!

Je tombai dans un état de stupeur et de

défaillance. La colère de mon père me révoltait et me laissait fort, mais j'étais sans défense contre les larmes de ma mère. Je sentis les miennes couler. Schurtz m'embrassa à m'étouffer. — Je savais bien, disait-il d'un air triomphant, que je ramènerais le prodigue. Eh! parbleu, ce sont des farces de jeunesse, je connais cela, moi, mais le fond est bon.

Après quelques moments de silence et de violentes luttes intérieures : — Croyez-vous vraiment, monsieur Schurtz, que j'irai demander pardon à mon père, que mon intelligence s'agenouillera devant la force brutale, et que j'irai tendre la tête au joug?

— Ecoutez, mon cher Ernest, vous employez très-éloquemment vos grands mots, mais examinons froidement tout ceci. Vous savez que j'aime avec passion l'Arioste et Rabelais. Je ne suis pas un barbare, un Visigoth, un homme d'argent, comme vous

dites, car il paraît que cette espèce va être désormais votre bête fauve. Aussi vous m'écouterez patiemment; j'ai le droit d'être entendu, moi qui ai passé tant de nuits à lancer la fumée de ma pipe au nez des étoiles silencieuses. Il ne m'a manqué que le talent pour être un grand poëte. Si vous saviez toutes les belles choses qui ont passé devant les yeux de mon âme durant ces veillées nocturnes! Si les étoiles parlaient... Mais revenons. Avez-vous subi un seul examen de droit?

— Belle poésie! dis-je en l'interrompant.

— Eh bien, laissons Thémis. Avez-vous au moins suivi les cours publics avec soin, produit quelques remarquables pages insérées dans un des mille organes de la presse quotidienne? Mon pauvre ami! rien de tout cela n'est venu à ma connaissance. J'ai seulement appris que vous viviez dans le désordre, et que vous ne faisiez rien du

tout que perdre votre temps et votre âme ; car, quoique je ne sois pas bien austère, je pense que dans une telle vie, ce qu'il y a de noblesse en nous s'altère toujours plus ou moins. De bonne foi, croyez-vous qu'un père, fût-il poëte, verrait une telle conduite d'un air tranquille? Songez à ce que ce doit être quand il s'agit d'un homme dont toute la vie a été régulière comme un papier de musique, qui s'est enrichi en économisant chaque mois quelques pièces de cinq francs, et croit toujours, lorsqu'on prononce devant lui le nom de Byron, qu'il s'agit du maréchal? Mais, mon ami, une pareille détermination ne se prend pas dans cinq minutes. Je vous laisse y réfléchir. A demain!

Quand je fus seul, je relus la lettre de ma mère, et me mis de nouveau à fondre en larmes.

O funeste résultat de la vie sans prin-

cipes et sans travail forcé! Faute d'une règle sévère et d'une volonté habituée à la vigueur depuis l'enfance, j'étais tombé dans un tel excès de misère, que je faisais rougir les miens, et quand, portant un œil austère dans ma conscience, j'apercevais clairement ma nonchalance et mes folies, je me prenais à rougir moi-même. Avec quelle facilité cependant je m'étais laissé aller à cet excès de misère morale! M'était-il arrivé une fois de me demander si j'avais tort de ne pas repousser ce plaisir salissant qui venait à moi? Non; corrompu par mes lectures, par l'air que je respirais à Paris, cette déplorable facilité de mœurs était devenue ma nature. Je trouvais tout simple de suivre mes penchants comme l'animal à l'instinct de brute. J'étais arrivé à cette indifférence systématique pour le bien et le mal, qui est la plaie de beaucoup d'âmes de ce temps. Je relisais la lettre de ma mère ordinairement si indul-

gente et si tendre. Elle aussi rougissait de son fils. Je m'étais donc avili ! Oh ! qu'il est facile de tomber ainsi jusqu'au fond du précipice ! Mais y rester si longtemps sans un effort pour en sortir, s'y asseoir tranquillement comme dans une vie réglée et pure, n'est-ce pas là le comble de la corruption et le renversement de toutes les idées morales ? n'est-ce pas l'extinction de la lumière sainte qui guide les êtres qu'a épargnés le scepticisme dégoûtant du monde actuel ? Il fallut la lettre de ma mère pour me faire apercevoir la souillure de ma vie.

Il y avait en moi un sentiment bien amer, je sentais que mon père avait le droit de me mépriser. Cet homme, que dans mon esprit j'avais cru toujours si inférieur à moi, me dominait ici entièrement. Moi le représentant des hommes de poésie, humilié devant l'orgueil fanfaron d'un riche ignorant ! Je lui avais donné le droit

de dire que toute cette poésie n'était qu'un manteau pour couvrir mes désordres et ma paresse. Je souffrais comme un damné à cette idée. Que devais-je faire cependant? Jamais je n'aurais la lâcheté ou la force d'abandonner mes projets et d'aller tendre la main à mon oppresseur. Mais d'un autre côté je ne pouvais continuer à vivre dans cet abandon déplorable ; ma conduite était épiée, ma mère saurait que je ne m'étais pas ému de ses souffrances, je déchirerais son cœur.

En proie à ces amères réflexions, je sortis et courus à travers les rues, agité et changeant de projets à chaque minute. En entrant chez moi, je reculai devant un homme qui sortait précipitamment; c'était Schurtz. Il remonta dans ma chambre, et me tint une heure dans les réseaux de son éloquence germanique pour me prouver que je devais le suivre, abandonner ma vie d'artiste, comme je l'appelais, et aller demander

à mon père un asile dans ses bureaux. Je lui répondis que je préférerais beaucoup me brûler la cervelle.

— Mais, mon pauvre ami, ajouta-t-il, toutes ces phrases ne vous nourriront pas, et je vous avoue que votre père m'a paru irrévocablement décidé à cesser de vous payer votre pension. Vous imaginez-vous, Ernest, ce que vous allez devenir dans cette grande ville, élevé dans l'aisance comme vous l'avez été, et exposé maintenant à toutes les horreurs de la misère?

— Je travaillerai, monsieur Schurtz, lui répondis-je avec fermeté.

Il me quitta en faisant un geste d'incrédulité. Je lui promis d'aller le lendemain lui remettre une lettre pour ma mère. Je disais à cette pauvre et noble femme que j'étais désespéré d'avoir affligé son cœur, que mes aventures avaient été dénaturées et amplifiées, que ma vie était des plus simples, que du reste je me sentais très-disposé

à rompre toutes les liaisons qui étaient un chagrin pour elle. Je la suppliais de ne pas se tourmenter de mon sort, et l'assurais que je gagnerais facilement au delà de mes besoins.

Cependant lorsque, rentré en moi-même et me plaçant en face de ma situation, je vis qu'il me restait cinquante francs pour toute fortune, je commençai à me préoccuper sérieusement. Mes relations se bornaient alors à quelques élèves des écoles de droit et de médecine. Quant aux entrepreneurs littéraires, ils n'avaient jamais entendu parler de moi, et cela n'était pas étonnant, car vous pensez bien que personne n'en parlait.

Je m'en allais, l'âme défaillante, le long des quais de la Seine, écrasé par toute cette cohue étincelante, par toutes ces richesses extérieures qui navrent le cœur du pauvre. Que d'amertumes je sentais en moi lorsque l'équipage rapide du riche me jetait sa

boue à la figure! Hélas! me disais-je, si j'avais par an ce que cet homme dépense pour nourrir ces deux bêtes, je pourrais respirer l'air en repos, étudier à loisir. Il faut avouer qu'il est des destinées bien lugubres. Pourquoi moi plutôt que ce fat qui se pavane dans ce tilbury?

Mais avais-je bien le droit de me plaindre? Étais-je un des parias de la société nouvelle? Étais-je né dans la pauvreté? Qui m'avait empêché de mener à Paris une vie indépendante et douce, en consacrant seulement trois ou quatre heures par jour à mes études de droit? J'ai entendu dire souvent dans le monde : je ne plains pas cette personne; si elle est malheureuse, c'est sa faute. Il me semble qu'il faut peu connaître la nature humaine pour tenir un tel langage. Le sentiment d'avoir été la cause de ses souffrances est le plus aigre de tous. Il y a une volupté dans la révolte contre l'ordre social; on s'y sent grandir,

et la fierté s'en accroît; mais lorsque nous nous sommes dit : Je pouvais m'asseoir auprès de cet heureux du siècle, la société avait été bienveillante à mon égard, et je ne l'ai pas voulu; oh! alors c'est un remords poignant et sombre, une humiliation dont l'âme ne peut se relever. Il fallait que mon aversion pour mon père fût bien forte pour que dans cette situation affreuse je n'allasse pas me jeter dans les bras de ma mère. Eh bien, je n'en eus pas même l'idée. C'est que l'homme, ainsi que l'a dit le Christ, ne vit pas seulement de pain. J'aurais trouvé chez mon père de la nourriture pour mon corps, mais mon âme eût été chaque jour froissée par les brutales paroles de l'homme d'argent.

J'arrivais à mon dernier écu : j'avais frappé à toutes les portes littéraires. Plusieurs de mes articles avaient été reçus dans les cartons des revues; mais comme tous les travaux des débutants, ils devaient

être soumis aux comités. D'ailleurs les rédacteurs habituels encombraient ces recueils. La dette vint avec ses mille tourments, ses angoisses de toutes les heures. Je n'étais pas homme à supporter longtemps les humiliations de toutes sortes qui pèsent sur le pauvre, particulièrement sur celui qui a été élevé comme le riche. Des projets de suicide roulaient dans ma tête échauffée. Une nuit que je sortais du Théâtre-Français, où l'on avait joué *Chatterton* (un de mes amis m'ayant procuré un billet,) je m'arrêtai sur le pont Louis XVI. Le ciel s'étendait calme et serein sur ma tête. Paris dormait; quelques rares fanaux couraient encore çà et là le long des quais et sur les ponts, la Seine bruissait à mes pieds, et je m'étais penché sur le parapet, regardant couler l'eau et dévorant cet abîme, qui pouvait dans un instant me délivrer de toutes mes douleurs. Le suicide m'apparaissait comme une ardente vo-

lupté au milieu de cette nature grande et reposée, et, dans une sorte de rêve panthéistique, je m'unissais, je me fondais dans l'âme immense de l'univers, et cette illusion m'aurait infailliblement conduit à la mort, si je ne m'étais senti saisir et ne m'étais trouvé tout à coup en présence d'Adolphe L.....

— C'est le ciel qui m'envoie, me dit-il. Je prévoyais que tu aurais recours à cette folie.

— Folie... qu'en sais-tu?

— Ne crois pas que j'aille discuter sur le suicide après Rousseau et tant d'autres. Tu sais aussi bien que moi ce que l'on peut dire pour et contre. Je sens que c'est un crime, et comme dans tout le reste j'écoute cette voix intérieure qui ne m'a jamais trompé. Sous les clartés voilées de ce ciel, il me semble d'ailleurs qu'il y a quelque douceur dans la vie.

— C'est très-beau; mais comment sa-

vourer toutes ces harmonies quand on vit dans une société sourde et barbare, qui ne comprend aucun des besoins de notre âme?

— On n'a jamais plus raisonné et déraisonné sur les souffrances du riche et du pauvre, et surtout sur celles des hommes d'imagination appelés artistes ou poëtes. Les uns ont jeté un cri terrible contre les directeurs de la société; ils ont dit qu'ils devaient deviner et secourir les hommes qui la consolent et l'éclairent. Ils leur ont crié anathème, parce qu'ils les voient mourir froidement, disent-ils. — D'autres, qui savourent tranquillement les suavités du luxe, s'indignent contre ces philanthropes et se mettent à soutenir dans leur éloquence paradoxale que la société ne doit rien aux poëtes. Ils les repoussent avec brutalité, leur disant : Mourez en silence, ou cherchez une place de commis pour vivre, et n'importunez plus le monde de vos plaintes bruyantes. — Injustice de tous

côtés, mon pauvre Ernest; sans doute la société ne peut pas deviner l'homme d'imagination, le génie ne porte pas toujours d'enseigne; mais dès qu'un jeune homme a donné des preuves de talent, dès qu'il a été recommandé à un ministre par un de nos écrivains de mérite incontesté, le devoir rigoureux de l'homme d'état est de tendre la main à l'homme d'art.

Et comme je ne répondais rien:

— Tu veux te tuer, ajouta-t-il, tu seras comme tant d'autres insensés de notre époque; mais ne me parle plus de génie et de gloire. Le génie est patient et fort; le génie, au milieu des labeurs de cette vie, se crée un monde intérieur qui le soutient et le console. De peur de tomber dans le lieu commun, je ne rappellerai pas la noble histoire des hommes qui ont mouillé la route de leurs sueurs avant d'arriver à la gloire que leur décerne l'humanité.

Tout en me parlant ainsi, Adolphe m'en-

traîna jusqu'à notre mansarde. Il m'entoura de tant de soins et d'amitié, qu'il fit rayonner à mes yeux quelques lueurs consolatrices.

Un mois après, un éditeur, alléché par deux ou trois fragments que j'avais enfin publiés dans les revues, m'acheta un roman qui me valut des articles de journaux très-flatteurs, et quelques cents francs. Je me liai alors avec plusieurs écrivains, grands faiseurs de vaudevilles et viveurs déterminés. Avec la malheureuse faiblesse de mon caractère, je me laissai facilement entraîner à tout ce désordre. Je vécus plusieurs mois plongé dans ces jouissances grossières qui éteignent l'amour de l'âme. Les vapeurs de l'orgie et de la débauche obscurcirent ce qu'il y avait en moi de lumière spiritualiste. J'en vins à vivre comme la brute, sans pensée et sans remords. Je recevais à cette époque des lettres de ma mère, toutes remplies de ses pleurs, et je

la trouvais bien étrange de me pleurer si longtemps. Souvent j'étais un mois sans lui répondre. Je crois, enfin, que la reconnaissance, l'amour, que tout ce qu'il y a de noble en nous, a été rarement plus effacé dans une âme. Je fis à cette époque un drame forcené, qui fut très-applaudi d'un public qui prend les fureurs du désir pour l'amour, et les pompes du décorateur pour le génie de Shakspeare.

Grâce à Dieu, le dégoût vint bientôt. Un matin que je m'étais assis sous les marronniers des Tuileries, tout écrasé encore des fatigues de la nuit précédente, il me tomba dans l'âme des sentiments étranges. L'air était doux et calme, le ciel d'un bleu foncé et pur, de suaves figures d'enfants couraient devant mes regards, innocentes et enjouées, le bruit de la rue Rivoli gémissait comme l'Océan, la rêverie d'autrefois, la rêverie triste et charmante m'entraîna près de ma mère. Je me rappelai la limpi-

dité de mes jours d'enfance, les caresses de cette tendre femme, et je pleurai... Je n'oublierai jamais ce retour inattendu de mon âme vers les impressions saintes, ni la paix qui s'insinua dans tout mon être. Comment expliquer ce travail caché de l'intelligence et du cœur? Par quels mystérieux chemins suis-je revenu ainsi à la vie contemplative, tout à coup, en sortant d'une nuit d'orgie et de délire?... Je passai plus de trois heures immobile sur cette chaise, faisant mille projets de réforme et rougissant de mes souvenirs.

En rentrant, j'écrivis à ma mère. Que sa joie dut être profonde en lisant ces lignes! Jamais mon cœur n'avait laissé tomber de tels torrents d'amour et de repentir. C'est l'instant de ma vie où j'ai le plus vécu.

Je sentis bientôt que le séjour de Paris me devenait insupportable, et je pris la résolution d'aller en Bretagne pour voir souvent la comtesse de Rhodes, qui m'était

un peu parente, et dont la conversation m'avait paru délicieuse à Paris. Je passai à dix lieues de ma mère sans oser aller la serrer sur mon cœur, tant je redoutais le contact de l'homme qui avait toujours été pour moi d'une sévérité si dure !

Hélas! que ne peut-on oublier entièrement le passé! Pourquoi la souillure de l'âme laisse-t-elle si longtemps après elle un levain corrupteur, un amer désenchantement ?

FIN DU MANUSCRIT D'ERNEST.

IV

Des mystères de l'âme humaine, aucun n'est moins explicable que l'amour. Maria avait rêvé un homme fort, dominant l'humanité, conduisant au progrès les générations nouvelles, guidé lui-même par un enthousiasme divin, sans vues d'ambition

personnelle. Elle l'avait rêvé régnant sur les populations étonnées, et elle s'anéantissant dans cette immense gloire, mais portant son nom et sa croix, le soutenant de ses caresses et de son sourire, au milieu des défaillances de la route. Oh ! c'était une éblouissante espérance, qui devait la protéger contre toutes les séductions où succombent les âmes de femmes. Eh bien, depuis quelques semaines, depuis le jour qu'elle a assisté à cette lecture qui précède, sa pensée s'attache à Ernest. Elle le suit dans ses épreuves. Elle n'y a vu cependant qu'un être tantôt faible, tantôt fort, ballotté au gré des événements, broyé sous la vie, se relevant à demi pour retomber encore ; elle n'y a pas trouvé son rêve, et cependant elle ne pense plus qu'à cet homme. Les longues souffrances qui ont laissé en lui, dans son regard, dans sa voix, des teintes mélancoliques si puissantes, cette pitié de la femme pour la

douleur, ont peut-être décidé l'amour de Maria, car c'est de l'amour. C'est son idée unique; le soir avant le sommeil, à l'aurore, dans le milieu du jour, dans la solitude comme dans le monde, cette image est là, gracieuse et sublime. Dans le secret de sa chambre, comme en face de la nature, elle se dessine sans cesse à ses yeux. Quand ses doigts errent sur le piano et que les mélodies capricieuses s'envolent dans les airs, Maria n'entend que la voix d'Ernest; mais elle l'entend plus sonore et plus belle qu'elle n'est en réalité, elle l'entend avec son oreille de poëte, elle l'entend revêtue de tous les charmes fantastiques d'une chose rêvée. Que d'heures elle passa ainsi dans une involontaire contemplation, berçant son âme aux harmonies de la nature, qui se mêlent à celles de l'art! Souvent elle jouait un chant délicieux, qui semble un adieu à la vie de la terre et une entrée dans la vie du ciel, la dernière pen-

sée de Wéber, élégie supérieure peut-être à toutes les élégies formulées par des paroles. Elle redisait ce chant jusqu'à vingt fois, l'exprimant de mille manières, selon que l'emportait sa pensée, mais toujours avec une tristesse profonde, qui cependant se perdait dans l'espérance des cieux. Il y a une mesure où l'idée devient tellement vague que l'âme se croit à ce moment suprême où elle se dégage de son enveloppe mortelle et entrevoit le monde nouveau. Plusieurs fois, au milieu de cette mélodie, et durant l'extase enivrante qu'elle lui procurait, Maria crut apercevoir une ombre se glisser parmi les arbres.

Quand le jour elle se promenait dans le bois de La Morlière, si elle voyait une branche de saule se balancer avec grâce, elle pensait à la noire chevelure du poëte. Partout il était présent pour son âme. Oh! c'était un amour comme celui que devait

éprouver cette femme, dominateur, exclusif, absorbant toutes les minutes de sa vie, l'arrachant à toutes ses autres pensées.

Prenait-elle ses poëtes aimés, tant que leur poésie peignait ce qu'il y avait en elle, elle lisait avec avidité ; mais dès que cette peinture cessait, le livre tombait sur ses genoux, et ses beaux yeux, plus beaux encore depuis qu'elle aimait, restaient fixes et parfois humides.

Maria combattit longtemps avant de s'avouer qu'elle aimait ; mais lorsqu'une fois elle eut bien reconnu l'état de son âme, elle se dit : Si Ernest m'aime un jour, pourquoi ne serions-nous pas unis? Mon père n'est pas un être brutal et imbécile, ne comprenant que la partie matérielle de l'existence ; il n'est pas non plus tel que je le voudrais. Son âge, sa vie, qui se passe dans le tourbillon des affaires, ont enlevé à son âme bien des qualités que Dieu y avait mises, mais mon père cédera

dès qu'il verra ma volonté inébranlable.

Une idée la tourmentait souvent : elle avait cru voir dans les manières de la comtesse, de Louise et d'Ernest lui-même, quelque chose de contraint et de gêné. Quand les regards des deux jeunes gens se rencontraient, ils s'abaissaient rapidement. Louise lui semblait plus mélancolique aujourd'hui que lors de son dernier voyage ; il s'était opéré une grande rénovation dans cette âme de jeune fille ; elle avait une plus profonde intelligence de la vie, un sentiment plus exquis de la nature et des arts, elle était devenue plus digne encore de l'amitié de Maria. Il n'avait fallu que quelques heures à l'œil de son génie pour voir toutes ces choses. Mais ces vagues inquiétudes disparaissaient dans l'abîme de sa passion, et elle retrouvait bientôt ses espérances infinies.

Louise avait l'habitude d'entrer le matin de bonne heure dans la chambre de

Maria. Un jour, la blonde jeune fille se jeta au cou de son amie avec plus de tendresse encore que de coutume. Ses joues se couvrirent d'une teinte rose ardente ; elle resta longtemps dans les bras de Maria, et lui dit, en baissant les yeux, qu'elle avait une grâce à lui demander, c'était de lui pardonner de lui avoir caché un secret jusqu'à ce jour.

— Et quel secret, ma pauvre enfant? Te maries-tu? dit Maria avec un tremblement étrange dans la voix.

—Oh ! non.....

—Aimes-tu ? reprit Maria avec un trouble toujours croissant.

—Oh ! oui, répondit la jeune fille, honteuse comme si elle eût avoué un crime.

— Eh bien, ma Louise, où est le mal? Nous ne pouvons toujours échapper à ces chagrins. Mais j'attache trop d'importance à ton aveu. C'est quelque rêve d'une imagination de dix-huit ans, n'est-ce pas, ma

chérie?... Quelque beau jeune homme avec qui tu auras dansé. Ton mal passera.

— Jamais!

— Jamais! Nous disons toutes ainsi, ma petite sœur, à ton âge surtout... D'ailleurs, tout ceci est dans les espaces imaginaires, n'est-ce pas, ma Louise? Celui que tu aimes n'en sait rien?

—Écoute-moi, répondit Louise, qui reprenait de l'assurance et ne paraissait pas fâchée de prouver à Maria que son amour était quelque chose de bien autrement grave que ce qu'elle supposait. Il y avait longtemps que j'aimais monsieur Ernest (Maria devint blanche comme une morte), quand il me parla pour la première fois de son amour; mais, cependant, j'étais loin de l'aimer comme aujourd'hui. Lorsque je sus que j'étais aimée et qu'il avait demandé ma main à ma tante, je m'attachai profondément à lui, et tu me connais assez, Ma-

ria, pour croire que je n'aurai jamais d'autre époux.

— Tu me trouves peut-être bien froide, bien singulière, dit la belle Anglaise, qui n'était plus maîtresse de ses émotions. Je reçois ta confidence avec un intérêt dont tu ne doutes pas, j'espère. Mais j'ai ce matin une horrible migraine : je ne puis parler.

— O mon amie! j'aurai besoin de tes conseils, lui répondit Louise ; aujourd'hui, ne songeons qu'à te guérir.

Elle aida Maria à se coucher, et se retira sur l'invitation de son amie, qui désirait être seule pour dormir, disait-elle. Ce fut d'abord une fièvre terrible, un chaos intellectuel indéchiffrable. Puis, au bout de deux heures environ, elle commença à distinguer les diverses nuances de ses tourments. D'abord elle voulut fuir, retourner en Angleterre. La fierté lui criait qu'elle ne devait pas rester plus longtemps expo-

sée à l'humiliation d'aimer sans être aimée. Puis involontairement venaient dans son esprit des comparaisons entre Louise et elle, entre une jeune fille timide, d'une beauté assez équivoque, et une femme de génie, artiste de premier ordre, d'une beauté célèbre même à Londres, où la beauté est si peu rare. N'est-ce pas pitoyable? pensait-elle.

Dans un autre instant, elle se rappelait le cœur si excellent de Louise, l'amitié si tendre que lui avait vouée depuis l'enfance la jeune Française. Je vais rester ici, pourquoi? Pour chercher à lui enlever le cœur d'Ernest, à elle que j'aime plus qu'une sœur, à elle dont je n'ai jamais reçu que des preuves d'un dévouement sans bornes! Mais c'est infâme! Pour prix de son attachement et de sa confiance, je lui donnerai la trahison et les larmes! je désenchanterai sa jeunesse : mais, mon Dieu, à ne pas juger les choses avec les yeux de tous, mais

avec ceux de la raison, n'y a-t-il pas aux bagnes des êtres qui ont fait moins de mal?

Mais ne plus le voir!... Oh! quand son imagination si vive saisissait bien ce malheur, quand elle pensait à la longueur et à la multitude des jours qui l'attendaient sans doute encore, alors ses forces s'anéantissaient, elle se sentait mourir... et, après de longs combats, elle élevait ses grands yeux mouillés de pleurs, et disait : Mon Dieu, ayez pitié de moi!

Quel orgueil! pensait-elle un moment après. Je vais m'imaginer que je n'ai qu'à me montrer pour enlever à Louise son amant. Que je suis folle! Restons, restons encore quelques jours. Jouissons du triste bonheur de contempler ces traits que l'amour d'une autre anime. C'est là tout ce que je dois espérer. Eh bien, je serai la seule à souffrir. Louise ne soupçonnera pas mes angoisses, et quand je ne pourrai

plus dérober mes tortures, je partirai. D'ici là, je préparerai mon départ; je n'aurai pas l'air de m'échapper comme une coupable. Cela vaut mieux.

Le soir du jour où cet entretien avait eu lieu, Ernest était au salon avec Louise et la comtesse. On pensait que Maria ne descendrait pas, puisqu'elle n'avait même pas paru au dîner, lorsqu'elle entra tout à coup. Elle semblait plus blanche encore et plus belle que de coutume. Cependant l'expression de son visage était calme et forte. Quand elle eut répondu aux questions de l'amitié sur sa migraine, elle s'empressa d'ajouter : Vous lisiez, monsieur Ernest.

— Oui, mademoiselle, c'était une élégie anglaise qui m'a été envoyée par un jeune poëte, votre compatriote.

— Recommencez, dit la comtesse; elle m'a semblé d'un sentiment profond.

— Je vous demande pardon de vous lire ma mauvaise prose. Demain je vous apporterai le texte.

I.

« Au pied de la croix du cimetière où tu reposes, quand la vague gémit, et que les rayons de la lune glissent sur l'herbe des tombes, de douces larmes tombent de mes yeux.

II.

« Je me rappelle mon enfance et ta voix mélancolique, et ton regard rêveur et ta bouche légèrement dédaigneuse, car tu t'étais abreuvé de l'amertume de cette vie... Dis-moi pourquoi, à ce triste souvenir, de douces larmes tombent de mes yeux?

III.

« C'est que je ne vois plus avec les yeux du corps; j'ai des visions comme cette fille d'Espagne, Thérèse à l'âme extatique, et je t'aperçois dans

le sein de Dieu, qui m'aimes et me souris. Voilà pourquoi de douces larmes tombent de mes yeux.

IV.

« Oh! va, la terre n'est pas plus heureuse qu'aux jours où tu pleurais sur son sein, qu'au printemps si triste qui précéda ta mort, lorsque tu t'appuyais sur moi en nous égarant sur la digue de granit où vient se briser la mer écumante. Nous n'avons pour consolation que les douces larmes qui tombent de nos yeux. »

— C'est plein d'une suave tristesse, reprit la comtesse. Ernest croit que c'est le soupir d'un fils vers son père.

— J'aime beaucoup ces petites pièces, dit Maria. Dans ses poésies peu connues, Shakspeare a dit de magnifiques choses sur l'amour. Lisez sa scène la plus célèbre dans ce genre, celle de Roméo, vous verrez combien l'humble sonnet l'emporte. La poésie de cette scène est sans doute pleine

de tendresse et de fraîcheur ; mais je défie d'y trouver une idée profonde comme dans ce que je vais vous lire.

Maria prit sur la table un album noir et doré, et lut ce qui suit :

« Oh ! ne gémis plus sur moi, quand je ne serai plus, dès que le son lugubre de l'airain aura cessé de se faire entendre, après avoir donné le signal de mon départ de ce monde pour aller partager avec les vers la demeure d'un tombeau. Si tu lis ces vers, ne te souviens pas de la main qui les a tracés, car je t'aime avec tant de sincérité, que je veux être oublié de tes douces pensées, plutôt que de t'inspirer la tristesse. Ah ! si tes yeux s'arrêtent sur ces vers, quand peut-être déjà je ne serai plus que poussière, ne prononce pas même mon nom ; que ton amour finisse avec ma vie, de peur que les prétendus sages du monde, témoins de ta mélancolie, ne te reprochent avec un air moqueur et mon amour et ton soupir. »

—La poésie moderne n'a rien exprimé

de nouveau sur l'amour depuis le siècle de Shakspeare, reprit Ernest. Tout le monde parle de Pétrarque en France, et bien peu de personnes le lisent. C'est cependant un homme profondément admirable, si l'on en excepte parfois quelques jeux de mots assez puérils. Connaissez-vous dans Byron et dans Lamartine de plus belles choses que ceci? Le poëte a perdu Laure de Noves :

« Si les oiseaux gémissent, si les feuillages verts se meuvent doucement au souffle de la brise d'été, si d'une rive fleurie et fraîche j'entends les eaux transparentes murmurer sur le roc, là je m'assieds, et j'écris, tout rêveur d'amour; je vois, j'écoute, j'entends celle que la terre cache, et que le ciel me montre : vivante encore, elle répond de si loin à mes soupirs.

« Dieu! pourquoi te consumer avant le temps? (me dit-elle avec pitié); pourquoi tes yeux répandent-ils un fleuve de larmes?

« Ne me plains pas : en mourant, mes jours

sont devenus éternels; quand j'ai paru fermer mes yeux, ils se sont ouverts à l'impérissable lumière..... »

—

« Élève-moi, ô ma pensée, vers les régions où est celle que je cherche et ne retrouve pas sur la terre. Là, parmi ceux que renferme le troisième cercle, je la revois plus belle et moins fière.

« Elle me prend la main et me dit : Dans cette sphère tu seras encore avec moi, si ton désir ne s'égare pas : je suis celle qui te causa tant de combats et qui finit sa journée avant le soir.

« Mon bonheur n'est pas compréhensible à l'intelligence humaine. Je te vois et tu ne peux me voir. Mon beau voile que tu aimas tant est resté là-bas.

« Dieu! pourquoi fit-elle silence, et laissa-t-elle ma main?

« Au son de ces paroles si pieuses et si chastes, peu s'en fallut que je ne restasse dans le ciel .»

— Oh! votre italien est merveilleux, dit la

belle fille du Nord, est-ce que vous n'avez traduit que cela?

— J'ai traduit d'autres poésies de l'amant de Laure; mais ce sont des impressions qu'il ne faut pas prodiguer. Il y a ici de délicieux vers sur le rossignol.

« Ce rossignol, qui si doucement pleure peut-être ses fils ou son épouse chérie, remplit de charme le ciel et la campagne avec ses notes si pieuses et si belles,

« Et toute la nuit il semble qu'il m'accompagne et me rappelle mon cruel sort..... »

—Pardon, dit Ernest, en s'interrompant, je m'aperçois que ce sonnet fait peu d'effet traduit; tout son charme est dans le langage. Comment voulez-vous approcher de la magie de ces paroles?

« Quel rosignuol che si soave piagne
Forse suoi figli o sua cara consorte,

Di dolcezza empie il cielo et le campagne
Con tante note si pietose e scorte. »

Mais voici un sonnet qui vaut plus peut-être par la pensée, et qui est tout parfumé de moyen âge, si je puis m'exprimer ainsi:

« Je vole si souvent au ciel sur les ailes de mes pensées, que, laissant mon voile sur la terre, il me semble être un de ceux qui ont là leur trésor.

« Alors le cœur me tremble d'un doux froid, en entendant celle pour qui je pâlis me dire : Ami, maintenant je t'aime et je te vénère.

« Elle me conduit à son seigneur ; alors je m'incline et le supplie humblement qu'il me permette de rester là à voir son visage et celui de Laure.

« Il me répond : Ton destin est immuable;

«Attends : vingt ou trente années encore te paraîtront beaucoup, et pourtant ce n'est guère. »

— Je crois sentir toutes ces belles choses, dit la comtesse ; mais il y a un langage qui m'émeut plus encore.

—Mon amie, reprit Louise, si tu voulais terminer notre soirée par nous faire entendre cette poésie que nous aimons tous.

Maria baisa tristement les yeux de sa jeune amie, et se rendit au piano. Elle laissa tomber d'abord quelques préludes sombres et lents ; elle improvisa une sorte de lamentation qui s'harmoniait avec le gémissement de la brise dans les arbres ;—puis elle arriva instinctivement au souvenir de son grand poëte à elle, de Beethoven, de celui qui a inspiré à un de nos premiers critiques de musique ces paroles remarquables :

« Dans le quatuor, Beethoven est d'autant plus admirable que la pensée, débarrassée de l'attirail poétique de l'orchestre, s'y montre plus entière, plus intime, plus une. C'est dans le silence et pour ainsi dire dans le tête-à-tête de la confidence qu'il me dévoile les secrets de son cœur, qu'il me fait le long récit de ses souffrances,

de ses joies, de ses passions. Il me semble le voir étendu ou plutôt crucifié sur un grabat, pâle, haletant, roulant ses membres, livré à toutes les tortures du désespoir, me découvrant sans réticence, sans arrière-pensée, le fond de son âme, ses contradictions et ses angoisses : langage mystérieux, profond, que l'on ne peut entendre du milieu de l'existence extérieure du monde, du sein de ce tourbillon où les regards tombent sur mille objets sans se fixer sur un seul, mais qui pénètre jusqu'à la moelle des os, qui remue jusqu'à la dernière fibre de son être l'homme exercé par le malheur à se replier sur lui-même et à ne pas se dissimuler sa conscience. Voilà le philosophe, non le moraliste sec, dissertateur, mais l'homme, l'homme vivant d'une double vie, à la fois objet d'admiration et d'une immense pitié, penché vers la terre, mais regardant le ciel ; débile et puissant, adorant et blasphémant tour à tour, con-

sumé d'amour et brûlant de rage; et des chastes délices de l'extase, descendant misérable, honteux, dans la fange de son cœur. »

Les motifs de Beethoven qu'exécuta Maria peignaient surtout la souffrance de l'homme broyé par le monde et son élan vers le ciel qui console. A vrai dire, c'était une ivresse que toute cette grande musique qui poétisait encore cette merveilleuse figure de femme. C'était un de ces bonheurs comme on en rencontre rarement dans le cours de toute une vie; et combien il avait plus de prix encore là, au milieu de ces solitudes, où le plus souvent la nature seule est artiste! Ernest et les deux femmes seraient restées longtemps dans cette extase, mais il vint un instant où l'émotion de Maria faillit se trahir; elle eut peur des larmes qu'elle sentait arriver à ses paupières. Elle se leva précipitamment, et, rejetant avec son geste habituel ses longs

cheveux noirs derrière son oreille, elle dit d'une voix tremblante :

— Cela m'a fait du bien; mais cependant ma douleur n'est pas entièrement dissipée.

Quelques moments se passèrent, et la comtesse pria Ernest de terminer la soirée par une lecture.

Le jeune homme ouvrit son album et lut ce qui suit.

V

L'ORGANISTE DE FLORENCE.

I

Il y avait grande foule dans la cathédrale de Florence, toute la pompe du catholicisme au moyen âge étalait ses merveilles; des milliers de lumières scintillaient sous

les voûtes immenses, la pourpre et l'or étincelaient; les chants s'élevaient parmi les nuages de l'encens embaumé, ces chants divins des siècles de foi, musique simple et pure, rêveuse et sublime, que les époques de doute ne peuvent retrouver. Tous les fronts s'abaissaient vers le sol, et le recueillement était profond; ce peuple héroïque, si tourmenté par les révolutions sanglantes, portait aux pieds des autels les passions ardentes qui le dominaient dans la politique et dans la guerre. Tout ce tableau de l'intérieur du dôme était vivement coloré; les couleurs des vêtements du peuple étaient sombres; les ornements sacerdotaux contrastaient avec ces teintes lugubres; ces visages bronzés, éclairés par les lueurs rougeâtres des torches, indiquaient à l'observateur habile que le peuple qu'il contemplait venait d'être éprouvé par le feu et le fer des haines civiles.

La procession du Saint-Sacrement cir-

culait solennellement dans l'église; les prêtres portaient des torches dont les flammes éclairaient deux hommes d'aspect singulièrement remarquable, qui cherchaient à se dérober aux regards, derrière une colonne obscure. L'un paraissait avoir plus de cinquante ans; ses yeux lançaient un feu sombre, et son front élevé respirait un calme majestueux au-dessus de la condition humaine; prêtres et peuple semblaient dominés par lui. Je ne sais quelle était sa puissance, mais une sorte de tremblement saisissait à son aspect; et cependant rien n'était plus simple que ses poses et ses gestes. Sa grandeur émanait de l'âme, elle était naïve et s'ignorait elle-même.

Le second était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, mince et gracieux; son teint pâle, ses longs cheveux noirs, la mélancolie de son front, de ses yeux et de sa bouche, inspiraient une tendre commisé-

ration ; son regard avait cependant quelque chose de fatal qui rappelait les figures étranges des toiles de Masaccio. Les deux hommes s'inclinèrent profondément lorsque le Saint-Sacrement passa près d'eux, et restèrent plongés dans une longue adoration. Ils ne relevèrent la tête que lorsque le chant des prêtres eut cessé. — L'orgue soupirait d'une voix si mélodieuse et si sainte, ses accords pénétraient les cœurs d'un amour si intime et si céleste, que c'était un magique spectacle que toutes ces prières suspendues, ces yeux élevés au ciel, ce silence qui régnait dans l'immense cathédrale ; il y avait une telle harmonie entre ce chant sublime de l'orgue, et les nuées de l'encens, et la piété émue de la foule, que la terre était oubliée, quelle que fût la somme de douleur qui pesât alors sur ce peuple agenouillé devant le Dieu qui console.

L'orgue joua longtemps un *andante* plein

de rêverie, puis il arriva tout à coup à une plainte vague et bien plus lente encore : c'était comme l'expression d'une souffrance qui n'appartient pas au monde actuel, parce qu'elle est trop doucement consolée. Il y eut, au moment où l'orgue cessa, un tel saisissement dans l'église, que les prêtres restèrent plusieurs minutes sans reprendre les chants sacrés.

Lorsque la foule s'écoula, Silvio, le plus jeune des hommes dont nous avons parlé, disait à son compagnon :

— Angéla a encore été ce soir au-dessus d'elle-même.

— Au-dessus de nous tous, reprit l'autre.

— Je n'ai pas dit cela.

— Je le pense, moi.

Ils marchèrent en silence le long des rues encombrées par la foule, et partout l'éloge de la jeune artiste venait frapper leurs oreilles et émouvoir leurs cœurs.

Lorsqu'ils furent parvenus sur le pont de la Trinité, le plus vieux des deux hommes, regardant tristement le ciel bleu, dont les étoiles scintillaient dans les eaux de l'Arno, dit, comme s'il se fût parlé à lui-même :

—Par quelle mystérieuse puissance cette enfant de seize ans a-t-elle deviné la sombre tristesse de ceux qui voyagent depuis longtemps sur cette terre? Qui a mis dans son âme l'âpre douleur de Jérémie et les consolations du Psalmiste? Moins que toi encore, Silvio, elle a connu les amers dégoûts de la vie réelle, les rêves inassouvis qui usent les facultés de l'âme, l'aigre expérience des hommes, si dégoûtants, si méprisables, les tortures de l'artiste qui n'arrive jamais à la réalisation de la beauté qu'il a entrevue..... Mais j'ai tort de jeter ainsi le désenchantement dans ton cœur, au commencement des jours. Je suis devenu bien faible, Silvio.

En causant ainsi, ils gagnèrent leur de-

meure, s'assirent à la fenêtre ouverte, et passèrent plus d'une heure dans une contemplation silencieuse, qu'interrompirent quelques rares paroles.

II

Angéla était fille d'un vieil Allemand nommé Schrumler, organiste de la cathédrale de Florence. Depuis quelques mois, la grande ville des Médicis retentissait de son nom. Schrumler, original sans génie, avait une grande facilité, des doigts rapides et habiles; mais l'orgue du dôme ne préoccupait nullement les Florentins, lorsqu'un dimanche, pendant la grand'messe, le morceau de l'élévation plongea dans l'extase toute cette population si artiste. L'étonnement était au comble : Pourquoi le père Schrumler nous a-t-il dérobé si longtemps les trésors de son génie? disait-on. Le soir, dans tous les cercles, il n'était

question que du merveilleux *andante;* bientôt le bruit se répandit que l'artiste étonnant était une jeune fille de quinze ans, belle comme une madone, frêle et pâle, une âme à peine revêtue d'une forme. La curiosité fut alors excitée au plus haut point, la maison de Schrumler envahie par tous les élégants de Florence. Les artistes surtout y arrivèrent en foule, et Angéla fut bientôt sur tous les albums; on la reconnaissait dans les tableaux religieux, sous les traits de la Vierge, de saint Jean, de tous les personnages les plus doués d'amour et de rêverie. La dévotion du peuple de Florence avait redoublé d'énergie, il fallait se presser pour trouver place à l'église, les jours où devait se faire entendre l'organiste inspirée. Dans les rues, sur les places publiques, les hommes du peuple eux-mêmes s'arrêtaient avec respect pour voir passer l'enfant qui savait faire parler à l'orgue le langage du ciel. Angéla restait

naïve et indifférente au milieu de sa gloire. La renommée ne la touchait pas.—Presque tous les artistes s'enivrent d'entendre leurs noms répétés par la foule ; à certaines époques, ils meurent d'un coup d'œil de roi ; en d'autres temps, quand le pouvoir est descendu sur les foules, les malheureux meurent du sifflet sorti de la bouche féroce de quelque rustre imbécile. Ceux qui ne succombent pas sont torturés par une parole dure ou par l'oubli ; mais les plus grands et les plus forts savent se créer une vie au-dessus de ces orages ; ils ne relèvent que de leur pensée, ils en tirent la substance de leur existence spiritualiste. Ceux-là se préoccupent peu de l'opinion des hommes ; mais ils portent en eux un autre tourment, c'est la vision idéale vers laquelle ils progressent, et qu'ils n'atteignent jamais. — Angéla était encore trop naïve, trop jeune, pour connaître cette douleur ; l'art, pour elle, était un enivre-

ment auquel elle se laissait aller par instinct, comme la brise soupire le long des grèves, avec cette différence qu'elle avait la conscience des mélodies divines. Angéla était frêle, son œil était bleu, comme celui des races du nord, ses cheveux noirs tombaient en boucles flottantes sur ses épaules blanches; aucune forme de femme n'apparaissait sur ce corps tout semblable à celui des anges du vieux peintre Angélico. Les affections humaines approchaient peu de cet être étrange, qui répandait autour de lui des flots d'amour, et ne semblait en recevoir que de ses contemplations surhumaines.

Le professeur Schrumler, venu de Vienne à Florence pour faire fortune, et ne remplissant nullement le but qu'il s'était proposé, ne comprenait pas la moindre chose à la nature de sa fille. C'était un grand fumeur, qui aurait donné toutes les mélodies que le ciel inspira depuis à Mozart et à Beetho-

ven, pour un verre des vins exquis des coteaux voisins de Naples. Toute la musique était pour lui dans la mesure et la justesse des sons; il ne sentait pas plus l'âme de la mélodie que l'âme de l'homme. Bon diable du reste, laissant couler la vie comme l'onde de l'Arno, sans s'occuper d'où elle vient, sans savoir où elle va. C'était un petit bonhomme d'un physique assez ridicule, ayant ses quarts d'heure de misanthropie, montant sur son armoire pour éviter le contact des élèves, et faisant dire à tout le monde qu'il était malade, tandis qu'il n'était que sauvage. Parfois Schrumler s'avisait d'être fort spirituel, quand il avait légèrement bu et qu'il était en veine de railler le genre humain. Il lui arrivait même de se permettre d'innocentes plaisanteries sur les tristesses de ses confrères, dont il riait lourdement, comme un homme d'affaires rit d'un poëte.

Grand nombre d'artistes, parmi lesquels

figurait Silvio, se rendaient presque tous les jours chez le vieux Schrumler ; on supportait les lazzi du professeur dans l'espoir d'entendre une mélodie. D'ailleurs, la seule vue de la jeune fille était une bonne fortune pour les statuaires et les peintres.

III

Silvio était un jeune statuaire qui avait d'abord donné de magnifiques espérances ; on remarquait alors dans les somptueux jardins de Laurent de Médicis une nymphe craintive, qui rappelait toute la grâce de l'art antique. C'était l'œuvre de Silvio. Il était marié depuis deux ans à une jeune Romaine, célèbre par sa beauté ; les commencements de ce ménage furent heureux ; le travail, l'insoucieuse gaieté de l'artiste, l'amour de sa belle Laura, faisaient de sa vie une sorte d'ivresse. Lorsqu'un de ses camarades était triste, il accourait vers lui

pour chercher la sérénité. Silvio présidait à toutes les fêtes : son ciseau n'avait encore représenté que le bonheur ; cette âme ardente semblait née pour échapper aux orages, lorsque tout à coup la gaieté de Silvio s'évanouit ; les caresses de Laura le trouvaient blasé et distrait, la jeune femme ne pouvait expliquer ce changement subit, qu'elle s'efforça longtemps de ne pas voir ; lorsqu'elle questionnait son mari, il répondait qu'il méditait une grande œuvre, et que l'on prenait pour de la tristesse ce qui n'était qu'une rêverie exigée par son art. Mais le cœur ne se trompe pas longtemps ; Laura versa bien des larmes dans le silence des nuits, car elle vit que son empire sur le cœur de Silvio était détruit peut-être pour toujours. — Que lui ai-je fait? se disait-elle ; l'ai-je moins aimé? suis-je moins belle? S'il en aimait une autre, je m'expliquerais ce délaissement.—La malheureuse femme passait les jours et les nuits à se

répéter ces questions terribles, et à tout moment son malheur augmentait, car la tristesse de Silvio devenait toujours plus sombre.

Dans les ateliers de Florence, il n'était bruit que du malheur inconnu du jeune statuaire, lorsqu'un soir il monta les degrés de marbre du palais qu'habitait alors son maître. Le silence régnait dans ces vastes appartements; deux statues et plusieurs bustes ébauchés, des études de peinture, des pinceaux et des ciseaux semés çà et là, et sans ordre, des armures, des costumes antiques, orientaux et grecs, de magnifiques armes prises chez tous les peuples de la terre, tels furent les objets qui frappèrent les regards de Silvio, lorsqu'il traversa tristement ces salles abandonnées, où tout respirait un parfum de génie. Hélas! se disait-il, pour lui aussi la vie est amère, et cependant quelle gloire est comparable à la sienne?...

Silvio resta longtemps en extase devant chaque ébauche, qui révélait la sombre grandeur d'une imagination gigantesque : les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer les senteurs embaumées de l'oranger aux fruits d'or, et la vivifiante chaleur du climat de l'Italie. — Le jeune artiste sentit la vie déborder de son sein ; il comprit tout ce que l'art a d'immensité et d'absorbant, il baissa la tête et prit sa vie en pitié. — Puis il s'approcha de la fenêtre, et ne tarda pas à apercevoir, dans un petit salon vis-à-vis de lui, son vieux maître, qui lui fit signe d'approcher. Il s'avança vers le sanctuaire impénétrable. C'était une pièce carrée, où il ne se trouvait qu'un seul objet d'art, un plâtre représentant le Jupiter de Phidias : sur un vieux fauteuil noir, deux livres étaient ouverts, une Bible et la Divine Comédie de Dante Alighieri.

— Maître, dit Silvio, je viens à vous,

car je souffre ; je tombe dans une langueur étrange.

— Tu viens chercher la vie auprès des mourants ; depuis des mois, Silvio, ce qu'on appelle mon génie m'abandonne, l'art n'a plus de charme à mes yeux, les vers de Dante ne vibrent plus dans mon sein... Je suis arrivé au doute de moi-même... Nous nous efforçons en vain, nous ne toucherons jamais à la hauteur des Grecs, nous n'atteindrons jamais cette majesté et cette force dans le calme, cette ampleur gracieuse; nous cherchons, et ils créaient comme Dieu, sans travail... Oh ! c'est une grande amertume, va, que ce désillusionnement sur soi-même... Les fous ! ils m'avaient persuadé que j'étais un grand artiste... Les hommages de la foule, cet empressement des princes à occuper mon ciseau m'avaient trompé... Mais je me réveille, ami, et lorsque je viens à comparer mes œuvres à ce qui nous reste de Phi-

dias, je prends en pitié mes contemporains... Quelle tristesse au fond de tout cependant ! Il n'y a eu dans ma vie qu'une chose qui ait ressemblé au bonheur, Silvio, cet amour pur et croyant de ma jeunesse, et c'est peut-être ce qui fait que, dans mes bons jours, la poésie de Dante touche si profondément ce cœur malade. Une passion analogue est la plus suave inspiration de notre grand poëte ; il s'est réfugié continuellement dans ce souvenir pour combattre les douleurs de la vie.

Silvio restait muet devant son maître ; il était venu le cœur rempli de tristesse avec le besoin de s'épancher. Il voulait trouver la force dans celui dont il admirait le génie, et le triste désenchantement désolait cette âme superbe. Le jeune artiste en fut accablé... mais la passion qui le dévorait lui apparut plus vive et plus profonde que jamais. Les paroles du vieux sculpteur réagirent sur Silvio... Tous les grands hommes, pensa-

t-il vaguement et avec la rapidité de l'éclair, ont eu de ces amours mystérieux et inassouvis... Il compara à cette idée ce que lui avait inspiré Laura, et, ne trouvant nulle ressemblance, sa tête s'abaissa, et son regard devint sombre, car maintenant il ressentait cet amour étrange et dominateur, et ce n'était pas pour cette femme qui était la sienne ; il voyait une douleur poignante broyer ce cœur d'épouse, quoiqu'elle n'eût encore que des doutes sur sa misère, il sentait amèrement ses torts envers elle, mais une force terrible l'entraînait. — Il sortit de chez le vieux maître, et marcha lentement le long du fleuve, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui, lorsque des éclats de rire bruyants l'arrachèrent à ses méditations. C'était un groupe de ses camarades qui se rendaient chez Schrumler ; il les suivit, éprouvant ce supplice des âmes passionnées, lorsqu'elles sont en proie à quelque lourde oppression,

et qu'il leur faut supporter les spectacles des joies ordinaires. Quelle affreuse envie on porte à tous les visages souriants et calmes! Quel douloureux rapprochement de son sort et de celui des autres! Oh! la monotonie froide des époques sans orages paraît alors le suprême bonheur de la terre. Hélas! cette opinion est-elle si erronée?

Ils arrivèrent chez Schrumler. Angéla était là douce et belle comme toujours; seulement on remarquait que sa pâleur augmentait chaque jour, et le bruit commençait à courir, dans le monde artiste de Florence, que la jeune fille avait perdu son repos; seulement on ne savait pas quel était l'objet de son amour.

Lorsque ces conversations avaient lieu devant Silvio, elles le plongeaient en des angoisses cruelles; elles ouvraient devant lui des abîmes de bonheur et de désespoir.

Il passait dix fois dans une heure de l'espérance d'être aimé à la terreur qu'Angéla n'en aimât un autre. Mais quand il la voyait, toutes ces tourmentes morales se taisaient devant cette beauté qu'il contemplait dans une extase profonde. Le regard et le sourire de la noble enfant le pénétraient d'un bonheur qui n'était pas de cette vie. Ce soir-là on parla, comme d'ordinaire dans cette réunion, de musique, de peinture et de poésie ; puis, la conversation vint sur l'amour, et chacun épiait les paroles de Silvio ; mais il était trop sous l'empire de cette passion pour en parler. Quant à Angéla, elle écouta d'un air distrait et tellement insoucieux, que l'assemblée en fut déconcertée.

— Je ne prendrai jamais ce pâle fantôme pour une femme, disait un jeune artiste en sortant de chez Schrumler. Quelle passion peut vivre sous cette enveloppe aérienne?

Silvio se sentit pâlir; mais il ne répondit pas, et bénit l'obscurité de la nuit qui dérobait cette impression aux regards; lorsqu'il entra chez lui, il fut étonné d'apercevoir son vieux maître assis près de Laura.

— Ami, dit le vieillard en lui tendant la main, je suis venu vers toi l'âme saisie d'un remords; à quoi sert d'avoir voyagé longtemps sur cette terre, si nous restons faibles et mobiles comme des femmes? Hier j'ai porté par mes paroles le découragement dans ta pensée. C'est un crime, Silvio, surtout lorsque cette action est commise par ceux qui passent pour forts, par ceux qui doivent tendre la main aux jeunes, et les soutenir dans les rudes fatigues de la route. Dis-moi si ce n'est pas une pitié que l'on parle de nous dans le monde, et que nous en soyons à cet excès de lâcheté de ne pas dissimuler aux enfants les folles impressions qui se glissent sous

nos cheveux blancs? Hélas! que nous devons paraître petits à celui qui prévoit toutes les phases de notre vie, car aujourd'hui, quoique absolument dans la même situation qu'hier, je me sens fort et confiant. Et toi, Silvio?

Le jeune statuaire était touché de l'amitié de son maître, son visage s'anima d'une sorte de joie douce, il balbutia une réponse assez vague, et retomba bientôt dans sa rêverie.

— Depuis quelque temps je ne te reconnais plus; toi qui mettais les ateliers en folie, te voilà sombre comme une âme en peine.

Le sculpteur jeta les yeux sur le visage de Laura, et fut effrayé de la contraction nerveuse qu'il y aperçut, et de tout le désespoir empreint sur ses traits. Il vit qu'il y avait désormais un mystère redoutable entre ces deux êtres, et il craignit, malgré les intentions de bonté qui l'avaient

conduit dans ce lieu, de n'y porter que le trouble et le malheur. Il chercha à déplacer la conversation, il parla d'art, et sortit l'âme attristée, se promettant d'étudier la douleur de son élève, et de chercher à y porter remède.

Quand les deux époux furent seuls, il y eut un long silence; tous deux craignaient de parler, sentant que la première explication pouvait les jeter dans une crise violente... Mais Silvio apercevant des larmes dans les yeux de Laura, et se rappelant, par une de ces intuitions subites si ordinaires aux âmes ardentes, toute la suite du dévouement sans bornes et de l'amour de cette femme, il fut pris d'une grande commisération, et, baisant sa main, il lui dit : — Oh! pardonne-moi, Laura, de ne plus t'aimer comme je t'aimais!

— Il me le dit! s'écria-t-elle. — Il y eut d'abord dans son cœur un sentiment de révolte et d'indignation, qui céda bientôt

à une sublime compatissance. Alors cette femme s'éleva à une hauteur surhumaine; elle pardonna tout, parce qu'un moment elle comprit tout; d'amante elle devint mère; sa tendresse prit le caractère d'abnégation qui distingue le sublime sentiment maternel.

Silvio ne concevait pas cette femme étrange : s'il avait pu savoir quelles sombres douleurs la désolaient dans ses moments de solitude, quels accès de rage frénétiques soulevaient son sein, il eût été confondu de tant de grandeur. Laura allait souvent pleurer aux pieds des autels. La belle Romaine se prosternait devant la mère du Christ, et la contemplation des souffrances étonnantes de la Vierge divine calmait momentanément les siennes.

Cependant Angéla ignorait toutes ces tempêtes qu'elle avait soulevées. Poursuivie par les regards de Silvio, elle arrêtait quelquefois sa pensée sur lui, et se deman-

dait ce qui le rendait triste, lui autrefois si gai et si causeur; puis elle se perdait dans ses muettes extases. D'ailleurs sa faiblesse physique allait toujours croissant; la jeune fille passait des journées entières étendue sur un lit de jour, affaissée et presque endormie. Puis elle avait des retours de force ou de fièvre, elle se rendait au dôme, et promenait ses mains humides sur l'orgue, qui exhalait des mélodies inconnues; c'est après une de ses improvisations sublimes que Silvio l'aborda un soir, et lui parla pour la première fois de son amour.

Il serait difficile d'analyser ce qui se passa dans l'âme d'Angéla; mais ce fut une stupéfaction si grande, ce qu'elle apprenait là lui paraissait si impossible, que Silvio fut déconcerté par l'expression de ce visage. — Mais, et moi aussi, Silvio, je vous aime, dit la jeune fille après un long recueillement, comme j'aime Laura, comme

j'aime tous ceux qui ont de la pitié dans le cœur, qui sentent comme moi et avec moi ; mais je ne comprends pas cet amour qui s'attache à un être seul, tandis qu'il est dû à d'autres : il n'y a que Dieu et l'art que l'on puisse aimer ainsi.

Mais ces paroles de Silvio lui avaient tout révélé : la sombre existence du jeune statuaire depuis plusieurs mois, les angoisses de Laura, et certains sourires moqueurs qu'elle avait vus errer sur les lèvres des habitués de leur cercle.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi, chacun des acteurs de ce petit drame gardant ses souffrances et en vivant ; par une grâce toute spéciale, tandis que les ateliers de Florence retentissaient de l'amour de Silvio pour la jeune organiste, Laura seule les ignorait. Elle avait appris douloureusement que son mari était malheureux et qu'il l'aimait moins, mais l'infortunée ne connaissait pas la cause de cette subite

froideur, lorsqu'un soir une lettre lui fut remise par une femme voilée. — Laura rentra chez elle et ne lut que ces mots, qui la bouleversèrent : Silvio aime Angéla.

Elle n'a jamais su quel était ce messager mystérieux.

Longtemps ses pensées se heurtèrent effroyablement sans qu'elle pût prendre un parti sur ce qu'il fallait croire de cette nouvelle terrible ; elle sortit sans savoir pourquoi, peut-être parce qu'elle étouffait chez elle. La journée avait été brûlante, et les arbres répandaient leurs parfums embaumés ; lorsque Laura fut parvenue le long des jardins du palais Pitti, toutes ces senteurs de l'oranger, du lilas et des roses la jetèrent pour quelques minutes dans une sorte de calme mystérieux ; mais ce repos bienfaisant ne fut pas de longue durée ; mille circonstances se retracèrent à l'imagination de la belle Romaine, et l'enthousiasme de Silvio pour le talent de la

jeune artiste, et ses longues et fréquentes visites chez Schrumler; bientôt elle n'eut plus de doute, et toute la rage de la jalousie la plus forcenée vint torturer son cœur. Elle courut dès lors comme une folle à travers les rues, les quais et les places de Florence; plusieurs fois elle éprouva la tentation horrible de se précipiter dans l'Arno; puis, emportée par je ne sais quelle frénésie, n'ayant aucun dessein, poussée par une puissance qui ne laissait en elle aucune faculté de raisonnement, elle se rendit chez Schrumler.

Le vieux musicien savourait lentement un verre de vin, et la fumée de sa pipe remplissait de nuages la petite pièce dans laquelle Laura pénétra avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire. L'aspect si calme de cet homme la fit revenir à elle, et ce fut d'un son de voix assez assuré qu'elle demanda s'il avait vu Silvio. — Schrumler lui répondit que non, et

que si elle désirait voir sa fille, Angéla était seule dans sa chambre.—La passion se ressaisit du cœur de l'épouse, qui entra chez la jeune artiste l'âme réellement bouleversée. Mais toute sa colère se tut devant le spectacle qui frappa ses regards. Angéla était étendue sur un lit; la pâleur livide de son teint, la transparence étrange de ses yeux, l'impression sinistre de son sourire, tout annonçait qu'un grand changement s'était opéré depuis quelques jours.

Laura tomba sur un fauteuil, étonnée et muette.—Je te fais peur, Laura, dit la jeune artiste, remets-toi. La soirée est admirable, ouvre cette croisée afin que j'aie ma part des parfums du printemps. Tu ne peux te faire l'idée du charme que l'on éprouve, dans l'état où je suis, à respirer les suaves odeurs de l'oranger, à contempler l'azur ardent de ce beau ciel.... Il est triste de quitter, si jeune, cette de-

meure terrestre, que Dieu a faite bien magnifique, pour une demeure provisoire.

Laura obéit.... luttant contre un sentiment affreux pour une âme généreuse, car il lui semblait que cet anéantissement, où la pauvre jeune fille était plongée, apportait quelque soulagement à ses douleurs poignantes. Cette idée devint si amère, que Laura ne put rester longtemps en présence d'Angéla; la jeune fille arrêta sur elle un regard profond et qui avait quelque chose d'inexplicable, lorsque la belle Romaine sortit en faisant des vœux pour son rétablissement.

Des fenêtres de la maison de Schrumler on apercevait le cours de l'Arno, les ponts et les quais de Florence, les gracieux jardins de ses palais; Angéla passait les journées, les soirs surtout, nonchalamment assise, les yeux errant sur toutes les beautés du ciel et de la terre. — Elle commençait à prévoir que sa fin était pro-

che, et semblait arrêter des regards d'amour sur tout ce qu'elle chérissait, comme pour prendre congé de chaque figure, de chaque arbre, de chaque fleur. Dans ses moments de force, elle se traînait jusqu'au clavecin, et répandait dans les airs des mélodies vagues et saintes, que la fatigue interrompait bientôt.

Schrumler ne soupçonnait pas l'état de sa fille : c'était une nature insoucieuse, peu habile à flairer le malheur et la souffrance; Angéla se serait reproché d'inquiéter son père; et les efforts qu'elle faisait pour paraître gaie en sa présence donnaient à sa bouche une contraction sinistre que Schrumler ne voyait pas plus que le reste.

Aux approches de la mort, Angéla reconnut qu'elle ne serait pleurée que d'un seul être : — Tout Florence regrettera mon talent, pensait-elle ; ils viendront encombrer la cathédrale, chanter et jeter des roses sur

mon cercueil ; les poëtes adresseront quelques sonnets à ma tombe ; mais Silvio seul regrettera dans Angéla autre chose qu'une artiste inspirée ; Silvio seul pleurera une femme. Aussi l'aima-t-elle dans ces derniers jours ; son sourire l'accueillait dès qu'il paraissait chez Schrumler, elle lui faisait relire les plus mystiques passages d'Alighieri.... Un soir, le jeune statuaire s'arrêta en prononçant un vers du grand poëte sur la mort.... et des larmes mouillèrent ses yeux.... Angéla tendit la main à Silvio. Il y déposa un baiser.—Oh ! vous pouvez m'aimer, Silvio, murmura la jeune fille, car les femmes de la terre ne sauraient être jalouses des habitantes du ciel.

Plus la mort approchait, plus son âme devenait sereine et sa parole pleine de poésie.

— Il me semble, disait-elle à Silvio, que j'entendrai dans l'autre vie des mélodies que je n'ai pu que rêver sur la terre.

Depuis longtemps elle ne sortait plus, chaque matin elle se demandait tristement. — Mourrai-je dans la journée ? et si elle sentait quelque force, alors elle s'arrangeait pour vivre, elle s'entourait de ses poëtes, de sa musique, de ses légers travaux de femme. Elle assurait qu'il y avait dans ces derniers jours d'étranges voluptés. La prière élevait son âme vers le séjour qu'elle semblait par instants entrevoir déjà.

Elle redoublait de tendresse pour son père, qui finit enfin par soupçonner la vérité, et pleura comme un enfant.

Mais, à la grande surprise de tout le monde, Angéla reprit tout à coup des forces, il y eut un de ces retours à la vie tel qu'il s'en voit quelquefois dans les maladies de consomption ; son teint se colora, ses regards devinrent plus vifs. — Le dimanche de la Trinité, elle voulut se faire porter à la cathédrale, se faire en-

tendre encore une fois sur l'orgue qu'elle aimait tant.

Jamais pareille foule ne s'était pressée sous les voûtes de l'église; on savait que la jeune malade devait jouer pour la dernière fois pendant l'élévation. Depuis deux jours c'était la nouvelle de Florence. Il y avait dans toute cette population un air de tristesse inconcevable, tant l'amour des arts était profond chez elle.

Angéla sembla trouver des accents plus célestes encore; il y eut des larmes dans bien des yeux. — Mais l'épouvante fut générale lorsque le chant expira au milieu d'une mélodie.... Des milliers de regards se tournèrent vers l'orgue. Les amis de la jeune artiste l'entourèrent; sa tête s'était abaissée sur sa poitrine, son âme s'était envolée vers les cieux.

Schrumler éclatait en sanglots.—Comme les plus terribles douleurs, celle de Silvio était muette; il contemplait d'un œil

sec la jeune fille endormie. Laura mouillait de ses larmes la main de son époux. Le vieux statuaire priait pour toutes ces souffrances.

La triste nouvelle se répandit bientôt dans la foule. L'office divin fut suspendu quelque temps ; presque toute la population suivit, silencieuse et recueillie, le corps d'Angéla que le vieux statuaire emportait dans ses bras.

Ce fut un deuil national à Florence : l'art était la véritable royauté de ce pays ; les jeunes filles des premières familles comme celles du peuple formèrent le cortége et déposèrent des fleurs sur la tombe. Durant de longues années on y trouvait toujours des bouquets apportés par un pieux et tendre souvenir.

Après un an de sombre tristesse, Silvio, consolé par le cœur de sa femme et par l'amitié de son vieux maître, reprit quelque sérénité; sa carrière d'artiste ne

fut pas très-féconde. Cependant il laissa quelques gracieuses figures empreintes d'une mélancolie et d'une *morbidesse* bien touchantes. Laura retrouva le calme, mais non le bonheur.

—

Les trois femmes écoutèrent ce récit avec des impressions diverses; aux dernières paroles, Maria ne put retenir ses larmes.

VI

Ernest a Adolphe L***.

Tu te plains de moi, Adolphe, je ne t'aime plus, tu m'envoies un long commentaire sur la mobilité de mon humeur,

tu doutes de mon amitié, toi dont le coup d'œil est ordinairement si pénétrant et si sûr.

Sache donc que je suis au milieu d'un violent orage, et que mon âme ballottée par mille impressions brûlantes, emportée par chaque minute qui passe, ne trouve pas l'instant de se recueillir. Cet amour, que je croyais être une pensée absorbante de ma vie, s'éloigne et s'efface. Une apparition pleine de poésie et de grandeur l'a fait pâlir : je m'étais trompé. Sans doute, Adolphe, on peut aimer une femme d'une intelligence ordinaire; mais jamais cette passion n'aura le caractère d'exaltation qui distingue le véritable amour. L'admiration est une partie de l'amour comme je le comprends aujourd'hui.

Depuis quelque temps est arrivée à La Morlière une jeune Anglaise d'une beauté ravissante et d'un génie rare. C'est une imagination qui fait comprendre que

Shakspeare et Milton soient nés sur cette terre.

Elle exerce sur tout le monde un magique empire; il y a dans le son de sa voix une puissance irrésistible, chaque mot est une mélodie. Je n'ai jamais rencontré de regards plus rêveurs et plus éclatants tout à la fois, de chevelure si noire sur une peau si blanche. Sa taille est haute et pleine de majesté. Tout respire en elle le génie et la grandeur; elle a, sur la poésie, des mots qui s'impriment dans la mémoire d'une manière impérissable: ce sont de véritables éclairs qui tombent du ciel dans cette âme. Elle donne au piano des passions que je ne lui ai jamais vues sous les doigts de nos plus grands maîtres. Je passerais le jour entier en extase, écoutant ces laves d'harmonie ruisseler au milieu de l'immense nature qui nous entoure. Si tu savais ce que j'éprouve de bonheur à entendre la voix de Maria se mêler aux murmures

de l'Océan sur nos grèves! Dis-moi si ce n'est pas une véritable destinée de poëte de rencontrer dans ce désert une femme telle que je n'en ai jamais vu au sein de la société la plus artiste de Paris.

Un des plus grands charmes de Maria est la douceur qui succède en elle aux plus hautes pensées. Lorsque cette femme sourit, l'amour inonde l'âme, et je ne saurais te peindre ce qu'on éprouve à la voir si simple et si occupée de petits soins de femme, après l'avoir vue si sublime. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est l'harmonie. Ne va pas croire que l'être le moins poëte trouverait Maria exagérée dans ses plus ardentes exaltations. Ses yeux, le son de sa voix, ses poses, sont tellement harmonieux, que jamais l'effort n'apparaît. Dieu l'a créée ainsi. C'est là la véritable grandeur. Il y a en elle une sorte de bonhomie au milieu de cette poésie éblouissante. Maria sait très-bien qu'elle est belle

et que son intelligence est extraordinaire ; elle ne s'en enorgueillit pas. C'est tout un bonheur d'avoir connu une telle femme.

Tu comprendras, mon ami, que ma pensée soit sans cesse occupée d'elle, et que j'aie senti s'éteindre en moi l'amour de la pauvre Louise ; tu le comprendras encore mieux lorsque je t'aurai avoué que je crois être aimé de Maria. Je lui ai lu le récit de ma vie, et depuis ce temps je m'aperçois que cette femme n'est plus avec moi comme auparavant. Elle est inégale, capricieuse, elle me regarde longtemps, elle est triste, puis dit un mot léger et se prend à rire d'un rire vibrant et forcé. Un drame se noue dans cette maison ; Louise devient triste ; la comtesse est comme un pilote qui voit à l'horizon le ciel noir et chargé, son front est soucieux. Le charme de nos soirées fait place à la préoccupation et à la contrainte. Pour moi, Adolphe, Maria est ma pensée fixe, comme Dieu est

celle du trappiste exalté. Un de ses regards me donne des souvenirs pour tout un jour, une inflexion de voix me rend heureux ou malheureux. C'est un délire, si tu veux, mais un délire raisonnable, car si tu voyais cette femme, tu comprendrais mon enthousiasme.

La comtesse me parle souvent d'elle; je crois qu'elle s'aperçoit de ce qui se passe en nous. Elle m'enlace des mille adresses de son esprit pour me faire avouer ce que je veux lui cacher encore. Elle tient surtout à débarrasser Louise d'un amant sans fortune présente; et elle sait bien qu'un homme changeant est perdu dans l'estime d'une jeune fille qui ignore encore les bizarreries du cœur humain.

Rappelle-moi au souvenir des amis. Cette lettre n'est que pour toi.

Ton frère.

Ernest....

VII

ADOLPHE L*** A ERNEST.

Paris, ce...

Ta lettre m'afflige, Ernest, je veux te dire cette fois toute ma pensée.

Il y a dans la jeunesse de notre époque

une bien fausse idée de la grandeur. Parce que quelques âmes malades se sont trouvées douées d'une imagination brillante, qu'elles ont employée à plonger notre génération dans le désordre, en lui révélant leurs caprices gigantesques, nous avons fait de ces hommes les plus magnifiques types de l'humanité, et nous admirons moins les Washington et les Bossuet que les Bonaparte et les Byron. La raison, cette faculté si étrangère à la plupart d'entre nous, place les premiers dans un cercle bien autrement élevé, surtout Bossuet; car il a joint à l'idée de devoir le plus haut génie qui fût jamais peut-être. Le soleil fécondant nous plaît moins que les nuées chargées d'orages, qui promènent dans le ciel les éclairs de la foudre. C'est un renversement de toute idée saine et grande. Ce cauchemar ne saurait produire que malheurs et désordres dans la vie particulière comme dans la vie publique. O

misère d'une société qui n'écoute plus que le cri de la passion désordonnée et sans frein! Ne serons-nous pas l'opprobre de l'avenir, nous qui sommes presque tous souillés par l'ignoble soif de l'or, au point de nous mettre à genoux dans la fange, tandis que les hommes d'imagination adorent l'orgie et le délire?

Ernest, il n'y a pas de vie plus profondément méprisable que de suivre ses instincts sans calcul et sans règle, comme la brute qui n'a pas d'âme. Voilà cependant où beaucoup d'entre nous sont arrivés. Quand les idées religieuses ont été éteintes, les idées purement morales se sont éteintes après elles. On a choisi pour guide non plus le code du Christ, mais la jouissance immédiate et grossière. Et comme on l'a colorée de je ne sais quelles teintes sombres ou éblouissantes, on l'a prise, Dieu leur pardonne, pour de la grandeur. Du sein de cette abjection j'en ai vu mépriser

ceux qui marchent encore dans l'ordre ; du fond de l'antre souillé où les jette la faiblesse, ils osent insulter la force. Ne serait-il pas temps de se dépouiller de toutes ces guenilles pailletées ?

Il n'y a de grandeur, Ernest, que dans l'idée de justice, dans le sacrifice, dans le devoir. — Arrivons à toi spécialement. — De bonne foi, crois-tu vivre en homme, parce que tu passes tes jours à analyser les regards, les paroles et les gestes d'une femme ; parce qu'après avoir aimé Louise, tu aimes Maria ? Dieu sait que je respecte les affections longues et saintes qui prennent leur source dans les sympathies spiritualistes ; mais tout ce délire cérébral, mobile et orageux, n'excitera jamais en moi que la pitié. Tu serais bien plus homme à mes yeux, en séchant une seule larme de ta mère.

Crois-tu vivre en homme, parce que tu as écrit un roman d'un beau style, avec

une imagination tourmentée et maladive? Si tu n'emploies les magnificences de ta parole à plaider la cause de la justice, la cause de Dieu et de l'humanité, les vrais penseurs n'auront que du mépris pour ta renommée.

Je te dirai donc comme Édouard à Saint-Preux : Sors de l'enfance, ami, réveille-toi. Je te prédis que ta passion pour Maria aura le sort des autres. Quand cette figure aura scintillé quelques mois à tes regards, le prestige s'évanouira. Toutefois, ne va pas croire que je regrette l'abandon de Louise. Tant que tes idées n'auront pas une autre direction, que tu n'auras pas dominé les saillies de ton cerveau, je t'éloignerai toujours du mariage, qui te serait profondément antipathique avant trois mois.

Il pourrait y avoir de la grandeur dans ta vie ; je t'expliquerai peut-être cela dans

une autre lettre, si je te crois capable de m'entendre.

Je t'aime.

VIII

— Tu es triste, Louise? dit Maria.

— Oui, mon amie, et d'une tristesse que je ne puis vaincre; tout me semble changé dans cette maison. Tu es d'une pâleur qui m'effraie, tes yeux ne se fixent plus sur les miens avec le calme d'autrefois. Il y a

comme un mystère entre nous. Je ne puis vivre ainsi. Ernest devient sombre, ma tante elle-même est gênée et contrainte. Oh! je ne suis plus heureuse.

— Oh! non, tu n'es plus heureuse, dit Maria, plus pâle encore; et aussi pourquoi chercher le bonheur? pourquoi, avec notre nature bornée, prétendre à l'infini? La comtesse a raison; il n'y a que les idées religieuses qui atteignent là. Comme tous nos rêves s'évanouissent l'un après l'autre! Quel amer et sombre sarcasme la réalité jette à la poésie et à l'espérance! Tout l'hiver, à Londres, ma bien-aimée, j'ai rêvé La Morlière au milieu des bals et des bruits de la grande ville. Si tu savais quel charme avaient dans mes songes ces jours calmes et purs passés avec vous dans le silence de la Bretagne! Que d'amour dans mon cœur! Car l'amour, chez moi, n'est pas aussi céleste que celui de la comtesse; l'amour, je le sens dans tout sur la terre, dans la

voix de l'Océan qui gémit sur les grèves, dans le murmure des forêts, dans le chant des oiseaux, dans l'éclat des nuits étoilées, dans le sourire de l'enfance, dans ton regard, dans ta chevelure, aussi bien que dans le regard d'un homme. Oui, ma Louise aimée, avec toute cette poésie dans l'âme, La Morlière me semblait un paradis d'amour et de calme.—De calme ! répéta-t-elle lentement ; et ses yeux restèrent fixés sur un acacia qui balançait son feuillage dentelé à quelques pas d'elle.

— Mais enfin, dit Louise épouvantée, qu'y a-t-il donc ici ? Pour l'amour de Dieu, parle-moi !

Maria parut indécise. De violentes contractions crispaient son visage. Mais elle s'approcha de son amie, la serra silencieusement sur son sein, la baisa lentement au front, comme une mère sa fille bien-aimée, et la laissa étonnée et tremblante, et n'osant plus adresser une question.

Quand Maria fut seule dans sa chambre, elle se trouva en proie à une agitation extrême. Elle marchait vite, puis, tout à coup, restait comme attachée au parquet, le regard fixe et sinistre. Que fera-t-elle? Ernest ne lui a rien dit, mais elle ne peut douter qu'il n'ait été subjugué par sa beauté et son génie. Le mal est donc fait! Quelque sacrifice qu'elle s'impose, elle ne rendra pas à Louise l'amour de son amant. Le bonheur de son amie est perdu dans tous les cas. Pourquoi alors faire le malheur de deux autres personnes? Pourquoi ne pas retourner à Londres, dire adieu à la France? Ernest viendra en Angleterre, elle l'épousera. Au bout d'une année de séparation, Louise éprouvera l'effet ordinaire du temps. Elle est si jeune! elle aura d'autres amours. A cet âge, les passions sont violentes, mais non sérieuses comme à celui de Maria... Elle resta assez longtemps dans ces rêves; mais bientôt le voile

se leva ; elle vit les sophismes de son cœur torturé. Quoi ! elle sera venue arracher au bonheur son amie la plus intime, flétrir sa vie, elle qui aurait donné la sienne pour Louise ! Si Maria épouse Ernest, Louise perd tout, non-seulement l'amour, mais l'amitié, elle ne croit plus ni à l'un ni à l'autre. Si Maria renonce à Ernest, elle conserve l'amitié de Louise ; cette amitié grandit encore de toute l'immensité de ce sacrifice. — Oh ! elle était belle à voir à l'instant où cette sainte passion s'empara de son âme. Avec quelle énergie elle flétri ses espérances de tout à l'heure ! Comme elle se trouvait lâche d'avoir pu un instant songer à écouter les cris de sa passion ! — Elle descend précipitamment, elle court vers le bois, elle veut retrouver Louise, lui tout avouer, son amour, son supplice, son sacrifice, l'héroïsme de son amitié. Elle pénètre dans les sinuosités du labyrinthe d'acacias, de rosiers et de mélèzes ;

mais au lieu de Louise, elle aperçoit une ombre noire, c'est Ernest ! Il l'a vue, un frisson court dans son corps, un éblouissement étrange obscurcit sa vue. Il y eut entre ces deux êtres une de ces impressions profondes et effrayantes, un pressentiment que la minute qui va se passer laissera dans l'existence un souvenir impérissable... Tous deux gardaient le silence, tous deux voudraient fuir et ne l'osent.

Maria tomba assise sur un banc de gazon. Ernest se tint debout devant elle. Le chant d'un rouge-gorge et le bruissement de la vague qui brisait sur les rochers étaient seuls entendus.

— Par quelle fatalité, dit enfin Ernest d'une voix faible et tremblante, ce moment, pour lequel dans toute autre circonstance j'aurais donné cent fois ma vie, est-il si lugubre et si plein de terreur ?

Maria se remettait ; elle avait craint (si toutefois elle avait pû démêler un senti-

ment quelconque dans le chaos de son âme), elle avait craint une de ces fades paroles d'amour que l'on trouve dans les romans. Ernest, au contraire, parlait un langage qui convenait à ce qu'elle désirait de lui.

— Il y a longtemps, répondit-elle, que l'humanité entière a proclamé, par la voix de ses grandes âmes, le néant du bonheur sur la terre. — Elle ajouta avec quelque amertume : J'ai été de trop, ici.

— Maria, dit Ernest, souvent j'ai vu sur vos lèvres errer ce sarcasme qui me blesse au cœur dans ce moment ; j'ai souvent lu dans vos regards que vous étiez bien folle d'aimer un homme qui en aimait une autre il y a si peu de temps. Vous m'avez cru léger et indigne de votre âme. Dites-le-moi franchement, Maria, est-il impossible de passer subitement de l'amour d'une femme tendre et bonne, mais d'une intelligence ordinaire, à l'amour d'une

femme de génie aussi tendre et aussi bonne?

— Hélas! sais-je ce qui est impossible dans ce domaine des bizarreries du cœur? Est-ce que je cherche à discuter des choses indiscutables? Laissez toutes ces dissertations vaines aux héroïnes de vos salons, plus occupées d'une mode que de leur amant. Nous avons des choses graves à dire, Ernest, il faut nous fuir.

— Oh! vous ne m'aimez pas.

— Mon amour est à vous pour jamais, dit-elle, en laissant tomber sa main dans celle du jeune homme qui la porta à ses lèvres avec transport... Mais, encore une fois, il faut nous fuir. Que voulez-vous faire de l'amour avec la honte dans le cœur? méprisables tous deux, nous serions bientôt las du pacte ignoble qui nous aurait salis. Écoutez-moi : vos devoirs ne consistent-ils qu'à fuir? Dans quelques mois, lorsque vous n'aurez plus sous les yeux des

avantages brillants, qui ne prouvent pas du tout que je vaille mieux que Louise, vous sentirez peut-être tout ce qu'il y a de dévouement et de tendresse exquise dans cette jeune âme que vous êtes venu initier aux tourments des passions, elle jusque-là si pure et si calme, si heureuse de notre amitié sainte. C'est une espérance que vous ne m'arracherez pas.

Elle s'était levée et avait passé son bras dans celui d'Ernest, l'entraînant lentement vers le château. — Le jeune homme était subjugué par tant de grandeur.

Qui eût vu cet homme et cette jeune femme errer lentement, dans la vaste allée de La Morlière, aux molles caresses de la brise du soir, à l'ombre indécise du crépuscule, pendant les concerts mélancoliques de chaque bouquet d'arbres, les aurait pris pour de jeunes époux bercés dans les rêves d'une paix chèrement acquise, ou pour un frère et une sœur qui se rappel-

leraient sans trouble les scènes d'enfance du foyer domestique ; et cependant que d'orages dans ce silence ! quel monde de passions se remuait dans ces âmes !

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion. Il y eut dans ce baiser un immense bonheur pour Maria ; un de ces moments de joie ineffable, tels qu'une vie humaine en contient bien peu. Elle avait été plus forte que son amour ! Elle avait dompté ce qu'il y a peut-être de plus indomptable dans le cœur humain.

IX

Adolphe L*** a Ernest.

L'amitié n'est pas une suite de molles complaisances, Ernest, elle doit être forte et austère à l'occasion. Je te connais ; ton cœur n'est pas sans générosité, ni même

sans grandeur; ce qu'il y a de faible en toi, c'est la volonté; et cette faiblesse s'explique par l'indécision de tes principes. — Lorsque l'homme n'a pas de boussole pour s'orienter dans la vie, il marche au hasard et se heurte contre tous les obstacles de la route. C'est ton histoire, mon ami : tu regardes ton père comme un barbare qui n'a jamais rien compris aux exquises délicatesses de ta nature; ton père est un homme comme tant d'autres, sans éducation littéraire, ne connaissant que le positif de la vie. Loin de moi l'idée de nier les souffrances qui résultent du rapprochement fortuit de deux âmes antipathiques; tu sais que lorsque tu arrivas à Paris, je te plaignis du fond du cœur, de profondes sympathies s'établirent entre nous; nous nous aimâmes et fûmes, l'un pour l'autre, une consolation dans les rudes sentiers où marche presque toute la jeunesse de notre siècle si encombré et si tumultueux ! Je reconnus

franchement les torts de ton père ; je t'aurais au besoin protégé contre lui ; mais mon amitié doit-elle aller jusqu'à te cacher ce que je pense de ta vie? je ne le crois pas. Ne te semble-t-il point, en examinant ta conduite, que tu as justifié une partie des prévisions de ton père? Si, obéissant à une vocation puissante, tu t'étais arraché à la petite ville qui t'a vu naître, et que tu eusses suivi depuis une marche assurée et constante ; si tu avais poursuivi quelque grand but, t'enfermant dans les bibliothèques pour pénétrer les secrets de la science, j'aurais vu en toi une de ces existences exceptionnelles qui honorent un peuple. Mais tu as traîné dans les coulisses et les cafés les habitudes déplorables de nos faiseurs à la mode. Ne pouvant t'élever jusqu'au grand luxe, tu as pris du désordre tout ce qui était sous ta main, tu t'es blasé sur toutes les jouissances, tu as perdu le peu de croyances qui étaient restées en toi;

tu es devenu, comme tant d'autres, un lord Byron, moins le génie. Si un rude effort de ta volonté ne brise pas subitement avec le passé, si tu ne secoues pas les liens qui te garrottent, si tu ne jettes pas, enfin, sur la vie un œil calme et scrutateur, si tu n'embrasses pas une spécialité sur laquelle tu concentres tes forces, je te le dis avec douleur, il ne te restera, dans quelque temps, que la ressource d'aller implorer le pardon de ton père, et de vieillir près de lui, écrasé de sa pitié. Dieu sait que je voudrais te voir rentré sous le toit paternel, plus encore pour celle qui a tant pleuré ton absence, que pour celui dont l'humeur sévère a froissé ton jeune âge; mais je voudrais t'y voir rentrer la tête haute, maître de ta destinée, fier de toi, parce que tu devrais ta force à toi-même, ton indépendance à ton intelligence et à ton travail. Tu t'es posé, vis-à-vis de ton père, comme le représentant des hommes d'imagination, tu

voulais combattre en lui le positivisme mercantile ; eh bien ! quelles seraient les réflexions de chacun si tu venais à reparaître aujourd'hui dans ta petite ville : lui, riche, exerçant une grande influence sur la population par sa bienfaisante industrie, honoré après tout pour sa probité et ses succès ; et toi, mon pauvre Ernest, ayant tout entrevu, tout commencé, tout effleuré, mais le résultat ?... Ami, si je te croyais sans espoir, si aucun retour vers la force intelligente ne me semblait possible, je n'aurais pas eu la barbarie de t'adresser une telle lettre ; mais, si tu veux, ta destinée est belle encore. Tu es trop de ta génération : tâche de te rappeler que le travail fait seul les carrières sérieuses, et pardonne à ton ami cet excès de franchise.

X

ERNEST A ADOLPHE.

Lorsque j'ai ouvert ta lettre ce matin, mon ami, j'espérais quelque adoucissement à la douleur qui m'accable ; au lieu de cela je n'ai trouvé qu'un langage sévère, un

jugement plein de roideur porté sur l'ensemble de ma triste vie. Et quel moment, grand Dieu, as-tu choisi pour me frapper! Tout croule sous mes pas, tout m'échappe; la femme que j'adore m'a intimé l'ordre de la fuir, et ce jour-là même ton amitié compatissante perd toute pitié, et m'insulte!

Il faut avouer que je suis bien malheureux : que je sois né faible, mobile, que mes passions soient ardentes, mais passagères; que j'aie tous les défauts appartenant aux hommes des civilisations corrompues et vieillies, je ne le nie pas; mais enfin, qu'a-t-on fait pour remédier à ces vices que j'ai puisés dans l'air de cette époque? par quels efforts a-t-on cherché à me guérir? Dès l'enfance je me suis vu repoussé par mon père, qui ne comprenait pas ma nature si antipathique à la sienne; au lieu de la direction bienveillante et habile dont j'aurais eu besoin, je

n'ai trouvé qu'une rudesse brutale; j'ai fui. C'est alors qu'entraîné par l'exemple, j'ai perdu les années de ma jeunesse en vagues rêveries, en projets avortés..... Je ne suis coupable que de faiblesse, et digne de pitié peut-être.

Il n'y a pas en moi de malheur irréparable, Adolphe, je le sens; la source des émotions nobles n'est pas tarie dans mon âme. Le récit d'une belle action, un mot éloquent qui s'élance du cœur, me transportent comme aux beaux jours de ma jeunesse. Rappelle-toi que tu t'es souvent étonné toi-même de la naïveté et de l'ardeur de mes impressions. Enfant! me disais-tu, lorsque je me roulais de joie dans mon lit à la lecture d'un beau livre. Eh bien! quoique je me croie blasé, et que je le sois réellement par instants, je retrouve encore cet enthousiasme juvénile. Crois-tu que je n'aie plus qu'à mourir, et

que je ne puisse réparer les erreurs de ma triste jeunesse?

Je sais que je deviendrais fort si j'avais pour appui dans la vie une âme comme celle de Maria ; mais ce bonheur inouï n'est pas fait pour moi, je suis frappé de la plus grande douleur que j'aie eu à supporter. Depuis que je connais la détermination de Maria, il me semble que ce qui me restait d'espérance s'anéantit. Je fais de vains efforts pour comprendre mon inconcevable destinée : ainsi donc je dois toujours me heurter d'obstacles en obstacles ; aussitôt que l'un est vaincu, un autre se présente, et, ballotté de rêve en rêve, j'arriverai au terme, après avoir été le jouet pitoyable d'une destinée barbare. Il ne me manquait plus que de trouver ton cœur fermé à la commisération ! où me réfugier sur la terre?

E.....

XI

ADOLPHE L*** A ERNEST.

Si je t'avais su dans ce paroxisme de souffrance, Ernest, je ne t'aurais pas écrit ma dernière lettre. Certes tu me connais assez pour croire que si quelqu'un dans le

monde compatit à tes chagrins, c'est moi; je t'attends à Paris avec impatience, tu verras que si ma raison est inflexible, mon cœur n'a pas changé.

Où as-tu vu que je ne te plaignais pas? Il n'y a que de la faiblesse dans ta vie, dis-tu; eh! mon pauvre Ernest, c'est la véritable plaie de l'humanité. Crois-tu que les méchants, ceux qui, comme Méphistophélès, font le mal pour le bonheur de faire le mal, soient très-communs sur la terre? Cet excès d'orgueil et de méchanceté est donné à bien peu; ce qui vicie tout dans la société, c'est la sottise et la faiblesse. Voilà les deux plus grands ennemis de notre espèce; tu es exempt du premier, mais tu paies un large tribut au second.

Je comprends autant que qui que ce soit combien il est facile de glisser sur la pente rapide qui nous entraîne tous, et j'ai souri plus d'une fois intérieurement

en vous écoutant parler de ma force. Nous causerons bientôt, je suis tout à fait de ton avis; tu peux réparer les erreurs paresseuses de ta jeunesse, sois sûr qu'il n'y a qu'un secret pour que la vie soit supportable, c'est le travail, le travail de tous les jours et à des heures régulières; cette noble habitude peut seule enchaîner ce que notre imagination a de trop vagabond et de trop brûlant, et l'oisiveté a produit plus de suicides que la misère.

Tu souffres, dis-tu; si ton amour pour Maria est aussi profond que tu sembles le croire, pourquoi désespérer? aujourd'hui elle ne doit pas consentir à t'entendre; mais le temps est un grand *arrangeur d'affaires*. Qui te dit que dans deux ou trois ans Louise ne sera pas mariée? si tu t'es fait une position sérieuse, le père de Maria ne mettrait alors aucun obstacle à votre union. Je te présente donc le travail, non-seulement comme le refuge de l'homme en toutes

circonstances, mais comme un moyen de préparer ton bonheur. Encore une fois reviens à Paris, et ne doute pas de l'amitié de ton fidèle camarade.

Ad. L.

XII

Louise entra dans la chambre de Maria; elle était vide. Elle trouva sur sa toilette la lettre suivante :

« Il est minuit ; tout dort autour de moi. Le calme de la nature s'est répandu dans mon âme. Je suis profondément triste ;

mais il y a en moi une sérénité qui accompagne toujours la force.

« O ma Louise, notre bonheur serait-il réellement perdu à jamais, ou n'est-ce qu'une illusion de notre amour? D'abord je voulais quitter La Morlière sans t'écrire. Il y a quelquefois dans la vie entre deux êtres un mystère sombre que chacun sent bien, mais craint de sonder. On vit ainsi en se souriant l'un à l'autre, en remettant après la mort l'explication redoutable. Je conçois cela, mais pas entre nous. Il faut que nous trouvions dans l'amitié sublime qui nous lie le dédommagement de nos sacrifices, il faut que le bonheur que nous nous devrons soit égal aux maux dont nous nous accablons toutes deux. Singulière destinée qui nous fait misérables l'une par l'autre!

Pas de voile entre nous, ma bien-aimée Louise, tu l'as deviné, tu l'as senti à mes tremblements et à mes pâleurs; oui, mon

enfant, j'aime Ernest, et j'aime à vingt-quatre ans pour la première fois. Je l'aime avec la passion que tu me connais. Je donnerais tout, la terre, le ciel, pour lui, mais je ne donnerai pas l'honneur. Or, je serais à mes yeux plus couverte d'opprobre en épousant Ernest, ton fiancé, qu'en prostituant l'honneur ordinaire de la femme. Dussé-je en mourir, je pars. Aime-moi bien, quoique j'aie brisé ton bonheur. Quand tu seras tentée de me maudire, rappelle-toi que je t'ai sacrifié le seul amour de ma vie.

MARIA.

Trois jours après, Louise recevait une seconde lettre.

À bord du bateau à vapeur.

L'héroïsme est passé, mon amie chérie, je tombe dans une tristesse qui m'épou-

vante. La mer, le ciel sont muets. Les oreilles et les yeux de mon âme se ferment. Est-ce que cet amour était toute ma vie? Il y a six mois cependant je n'avais jamais vu Ernest.

Je distingue encore à l'horizon la côte de Bretagne. Vous êtes peut-être là sur ce point éclairé par les rayons du soleil, vous suivez peut-être la fumée du bateau dans les airs. Je charge chaque vague qui passe de mon amour et de ma douleur. La tranquillité empreinte sur les traits des voyageurs est pour moi un martyre. L'attention que m'attire l'inutile beauté dont le ciel m'a douée, me fatigue et m'impatiente. Ne voyez-vous pas, curieux stupides, que cette femme est brisée, broyée par la souffrance? Oh! n'avez-vous pas assez d'âme pour apercevoir tout ce que ces traits cachent de tortures et de sanglots? Je n'avais jamais ri des passions, tu le sais, et quoique je ne me crusse pas faite pour

être ainsi dominée par l'amour, mon imagination avait deviné sa puissance terrible ; mais je n'aurais pas pensé qu'une habitude de quelques semaines eût enfanté de semblables souffrances.

La terre de France ne me paraît plus qu'un nuage indécis, qu'une vapeur... Je ne vois plus rien !

Me voilà donc bien seule avec mes souvenirs et mes regrets amers... Oh ! que ce ciel et cette mer sont vides ! Quel stérile désert dans mon âme !

XIII

Ernest a la Comtesse.

Quand vous lirez cette lettre, madame, je serai à Paris. Si je puis trouver une occasion favorable, je quitterai la France.

Dans mon malheur, je n'ai qu'une con-

solation, c'est que vous me comprendrez, et que vous aurez pour moi de la pitié sans mépris. Oh ! non, certes, vous ne me mépriserez pas ; je ne suis pas digne de votre Louise, et je la quitte pour toujours. Et cependant Dieu m'est témoin que je croyais à la régénération de mon âme, lorsque je vous parlai pour la première fois de mariage. Je croyais m'être purifié de toutes les taches que m'a laissées ma jeunesse de désordre et de doute. Je croyais que cette âme si pure et si croyante m'avait rendu pur et presque croyant. Eh bien, cet amour n'était qu'un caprice d'artiste, le seul amour dont un homme corrompu soit encore capable. A peine ai-je vu miss Maria, que j'ai senti qu'elle m'était aussi chère que sa jeune amie ; peu à peu même la puissance que cette magnifique créature doit exercer sur tous les hommes, a chassé de mon cœur l'amour que je croyais éternel, et, tout entier à ce nouveau penchant, j'étais pres-

que malheureux de la présence de votre aimable nièce. O misère! qu'était-ce encore que ce nouvel amour? Le saisissement occasionné par l'étrangeté de cette femme supérieure dont je suis très-indigne. J'aime la poésie qui déborde de tout son être, j'aime cette tête si belle de pensée et de souffrance, comme j'aime l'organe et les poses de madame Dorval. Mais dites, est-ce là cet amour dont vous parlez si bien, ce dévouement de toutes les heures, cette foi entière dans un être qui peut seul nous inspirer cette passion brûlante? S'il existe une autre femme supérieure encore à Maria en beauté et en génie, et que je la rencontre, ne l'aimerai-je pas comme j'ai aimé Maria? Je ne puis en douter. Il faut donc le reconnaître, je ne suis plus, en amour comme en tout le reste, qu'un mauvais comédien sans conviction. Je dois aimer des femmes blasées et corrompues comme moi, qui me trompent comme je

les tromperai; mais je ne suis pas tombé si bas que je veuille abuser de ce qui est encore noble et grand, de l'amour plein de foi d'une fille pure. Je ne flétrirai pas son âme du contact de la mienne. Je ne lui dirai pas que je l'aime encore; je connais trop la portée de ce mot aux yeux des femmes chastes et religieuses. Qu'elle m'oublie; qu'elle croie bien que je ne suis pas du tout l'homme que son imagination a vu en moi. Lorsqu'elle m'aurait jugé ce que je suis, soyez sûre, madame, qu'elle eût été bien malheureuse.

XIV

LA COMTESSE A ERNEST.

J'ai attendu quelques jours avant de répondre à votre lettre, Ernest; j'ai voulu laisser se calmer les impressions que les derniers événements avaient fait naître en

moi. Me voilà seule avec Louise que je dois consoler comme une mère. Après les jours si malheureusement pleins d'orages qui viennent de s'écouler, je me sens triste et presque malade. Avant-hier et hier encore je voulais vous écrire ; je n'ai pu recueillir mes idées ; je l'essaie aujourd'hui, mais c'est avec effort. Il le faut cependant.

Vous n'êtes, dites-vous, qu'un mauvais comédien. Mon pauvre ami, tout s'enchaîne dans l'ordre moral. Dieu est le soleil qui éclaire tout le monde de l'âme : si le sentiment et l'idée de Dieu s'obscurcissent, tout doit se voiler d'ombre. Quand la foi s'est éteinte dans l'homme, nécessairement tout ce qu'il y avait de noble dans l'humanité devait s'altérer et se corrompre. Avec la foi en Dieu, la foi dans l'amour, dans la femme, dans la vie ; sans la foi en Dieu, plus rien que le monde matériel, que le brutal et ignoble assouvissement de passions aveugles. Comment

croire dans le changeant et le borné si vous ne croyez pas dans l'immuable et dans l'infini !

La foi, Ernest, est la source de tout ce qu'il y a de grand et de pur dans l'homme ; l'incroyance, de tout ce qu'il y a de honteux et de désolant.

Vous avez raison, votre amour pour Maria ne vaut pas plus que votre amour pour Louise. Il faut qu'une passion ait duré des années pour que je la traite en chose sérieuse. Quant à tous ces transports au cerveau dont on fait tant de bruit dans le monde et dans les romans, il faut bien croire à leur violence chez certains êtres et à certaines époques de la vie ; mais j'ai vu tant de guérisons au bout de quelques mois, que je les ai pris en pitié et un peu en mépris.

Vous vous étonnez d'avoir changé si vite, mon ami ; ne devriez-vous pas vous étonner plutôt d'avoir aimé si vite ? Un visage

agréable, de la grâce, de douces paroles, voilà ce que vous avez aimé dans Louise, et vous êtes surpris d'avoir aimé ensuite un plus beau visage et une voix plus éloquente! mais rien n'est plus compréhensible. Il n'y a dans le mépris que vous faites de vous-même qu'une fausse appréciation des choses : vous avez pris les désirs de vos sens et les fantaisies de votre imagination, pour un attachement sérieux et profond.

Lorsque les circonstances ont mis, durant plusieurs années, deux êtres aimants en rapport, lorsque l'intimité s'est établie, que ces deux âmes ont longtemps versé l'une dans l'autre leurs douleurs, leurs désirs, leurs regrets et leurs joies, et qu'elles s'aiment parce qu'elles se sont longtemps consolées et soutenues, cet amour est saint et grand. Lorsqu'à tous ces puissants motifs d'aimer, le mariage vient ajouter l'idée de Dieu et d'indissolu-

bilité qui sanctifie encore cette chose sainte, oh ! alors cet amour est aussi sacré que celui de la mère pour son enfant.

Sans les années qui consacrent, sans l'idée divine de l'éternité de l'amour qui survit à la tombe, il n'y a pour moi que délire.

Dans un mois, Ernest, vous ne songerez pas plus à Maria qu'à Louise. Je ne suis pas plus inquiète de ma nièce que de vous. La plupart des mères imbéciles que j'ai connues vous écriraient aujourd'hui qu'elle n'est plus triste, quelques-unes même iraient jusqu'à dire qu'elle est débarrassée d'un homme inconstant et léger. Moi, je vous dirai que Louise a encore beaucoup pleuré ce matin ; mais je n'en pense pas moins que, dans quelques mois, si le hasard la mettait en relation avec un jeune homme aimable, Louise l'aimerait de tout son cœur.

Et vous, Ernest, qu'allez-vous faire ? Si

vous restez ainsi flottant, sans règle, sans devoirs de chaque jour, sans direction arrêtée, vous êtes perdu. Souvenez-vous que je vous aime et que j'ai quelque droit d'être écoutée.

Il y a dans une petite ville de Bretagne une autre femme qui pleure. Ne la négligez-vous pas trop? Craignez que l'amour-propre et l'entêtement ne jettent dans votre vie ce qu'il y a de plus lourd à porter, un remords.

Votre amie,

La comtesse de R.

XV

Maria a la Comtesse.

Par quelle étrange révolution d'idées et de sentiments un seul individu, sur tant de millions d'êtres, un homme qui m'était inconnu il y a quelques mois, tient-il dans

ma vie une place si grande ? Pourquoi cette tristesse si profonde, qu'il me semble que tout ce que j'aimais me soit devenu à charge ? Pourquoi les sublimes spectacles de la nature, qui m'élevaient vers le créateur de ces merveilles, m'écrasent-ils de leur immensité, sans consoler mon cœur malade ? Pourquoi suis-je morte à tout sentiment de joie ? La musique et la poésie, qui m'ont fait vivre si longtemps, ont perdu leur puissance sur mon âme. Mes jours se passent dans une muette contemplation des dernières semaines de La Morlière ; une pensée fixe absorbe mon intelligence. Est-ce qu'il n'y a plus qu'un être dans le monde ? est-ce que les autres sont des fantômes qui n'aiment pas, ne comprennent pas, ne souffrent pas comme lui ? Est-il si beau, que toute beauté s'efface devant la sienne ? Enfin, d'où vient cet effrayant empire qu'il exerce sur une pauvre femme ?

Tant que j'ai vu Louise, ô mon amie,

j'ai compris mon sacrifice, j'en ai savouré la grandeur, j'ai vécu d'un noble orgueil, du sentiment de ma force ; mais depuis que je suis ici, entourée d'êtres qui ignorent mon secret, qui croient que ma vie n'est pas changée, je ne sais par quel funeste renversement je ne sens plus que ma douleur. L'idée de devoir défaille en moi, des passions égoïstes lui succèdent, je deviens vulgaire et presque basse. Je me fais pitié.

Mon père m'aime toujours beaucoup ; mais il a peu le temps de songer à l'état déplorable où je suis plongée. Il vient d'entrer dans la Chambre des communes, et les questions politiques l'occupent tout entier. Je fuis le monde le plus possible ; mais cependant, samedi dernier, je me suis laissée entraîner à une partie à la campagne. Je n'étais pas fâchée d'essayer l'impression que ferait sur moi l'aspect des belles rives de la Tamise, que je n'avais pas revues de-

puis l'événement qui divise mon existence en deux parties.

Hélas ! il me fallut subir tout le jour le supplice de causer de choses indifférentes, d'entendre rire autour de moi, d'être entourée de personnes dont aucune grande douleur ne troublait l'âme. Je ne recommencerais à aucun prix : je me dirai malade, mais je resterai seule, en face de mes regrets et de mes larmes.

Cependant je n'oublierai jamais notre retour la nuit sur la Tamise. J'avais obtenu de revenir sur la barque qui portait les musiciens ; il n'y avait auprès de moi qu'une femme assez silencieuse, et un vieil amateur de musique, dont toute l'attention était absorbée par les chants qui s'élevaient au milieu du silence de la nuit, de sorte que je fus délivrée du langage des humains pendant tout le temps que la musique se fit entendre, et, Dieu merci, il n'y eut guère d'interruption. Il n'y avait pas de lune au ciel,

mais les étoiles brillaient d'un éclat inaccoutumé, et émaillaient de perles les eaux du fleuve, dont les rives sombres inspiraient une mélancolie étrange ; comme je vous l'ai dit, il n'y avait pas d'admiration en moi ; mais la musique s'étant mise à jouer une vieille ballade des montagnards d'Écosse qui m'était très-familière, je sentis mes yeux se mouiller, et ce fut une sorte de jouissance, la seule que je puisse goûter aujourd'hui. Enfin toutes les poésies qui m'entouraient pénétrèrent peu à peu dans mon cœur ; j'éprouvai quelque chose d'inconnu ; il me sembla que je m'anéantissais dans ce ciel, dans ces myriades de soleils étincelants, dans ces eaux qui les reflétaient, dans tout ce monde enfin, au milieu duquel je n'étais qu'un point imperceptible Et je me mis à me demander ce que devaient paraître nos douleurs à celui qui a créé l'univers ; et à faire de tristes

réflexions sur le peu de chose que nous sommes.

Mais je fus tirée de mes muettes contemplations par le bruit et les lumières de Londres qui me replongèrent dans la déplorable réalité.

Écrivez-moi, je vous en prie.

XVI

La Comtesse a Maria.

Il me tarde de recevoir de nouvelles lettres de vous, ma chère Maria; j'espère beaucoup de la vie agitée que vous allez retrouver à Londres. Dans notre solitude,

les passions ont une irrésistible puissance ; tout leur donne de la force et les alimente ; la tristesse mine le cœur malade, lorsque les yeux ne contemplent que les grands aspects de la nature. Maria, la solitude est chère à ceux qui veulent vivre de leur douleur, à ceux qui n'ont plus à lutter contre l'existence, mais seulement à regretter et à achever de vivre. Pour l'âme, au contraire, qui a encore des combats à livrer dans ce monde, pour l'âme dont la vie d'action n'est pas finie, le désert est affreux, elle ne peut le supporter que par instants, pour se délasser du tumulte des hommes. Aussi, ma jeune amie, quel que soit le vide qui s'est fait autour de nous, je suis heureuse de vous savoir à Londres.

L'amour, Maria, est un sentiment bien incompréhensible, et j'ai trop d'expérience de la vie pour essayer de combattre le vôtre. Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire ce que je pense d'Ernest : il a cette

expression passionnée qui doit faire de l'effet sur les femmes de province, car les hommes y sont généralement assez endormis ; mais vous devez être habituée à cette expression brûlante, et j'imagine que Londres contient de ces masques galvanisés, si communs à Paris ! Ernest a de l'esprit, une imagination vagabonde et exaltée, ce qui lui donne une conversation peu ordinaire, il est vrai. Son style est plein d'éclat ; et avec plus de constance, et surtout plus de réflexion, il pourrait conquérir une belle place dans la littérature française contemporaine, assez dévoyée et tirée en tous sens, comme vous savez, mon amie. Mais n'ayant pas de principes arrêtés, étant d'une mollesse de caractère incroyable, se laissant entraîner au souffle de tous les vents, ce jeune homme ne parviendra jamais à rien ; il fera partie des mille génies avortés qui languissent aujourd'hui dans les carrefours de Paris, vivant du

journalisme et du vaudeville, parce qu'ils n'ont pu arriver à autre chose.

Ma pauvre amie, que voulez-vous attendre d'une telle nature? Quoi! c'est à elle que vous, femme d'une intelligence supérieure et d'un caractère énergique, iriez confier vos destinées! Hélas! je crains de vous affliger; mais tout me porte à croire que dans un mois vous vivrez dans la mémoire d'Ernest, comme le dernier volume de Lamartine ou de Victor Hugo.

Il faut avouer que notre sort est bien déplorable, ma jeune amie. Si nous sommes aimées d'un homme à imagination brûlante et mobile, il nous adore trois mois, et nous rejette ensuite comme une chose usée, comme un vêtement qui n'est plus de mode. Nous pleurons; il ne voit même pas nos larmes. Si nous sommes aimées d'un homme vraiment supérieur, notre rôle est encore bien triste, car il ne nous aime qu'après la politique, la guerre, la

science ou la poésie, selon la passion qui le domine. Si enfin nous sommes aimées d'un homme vulgaire..... ô ma pauvre Maria! ce doit être un atroce supplice, car un homme vulgaire est bien au-dessous de la plus simple femme.

Et cependant nous faisons notre destinée de l'amour; quoique notre raison juge les hommes ainsi, Dieu a mis dans notre cœur une inconcevable faiblesse, un besoin d'être tourmentées par eux, si je puis m'exprimer ainsi. Je croyais, ô Maria! que les femmes d'un génie élevé auraient dû échapper à la loi commune; je commence à croire que je m'étais trompée.

Louise est triste; je la surprends souvent les yeux mouillés de larmes : mais son avenir ne m'inquiète pas. Elle est d'une nature calme et bonne qui s'arrangera facilement de la douce et monotone vie que je peux lui faire. Louise pleurera sans

doute ; mais je ne la crois pas accessible au profond désespoir qui tue.

Songez que je vous aime.

ÉLIZA DE RHODES.

XVII

Maria a Louise.

Tu ne me réponds pas, Louise; il paraît que j'ai tout perdu à la fois, l'amitié et l'amour. Tu me punis d'avoir aimé Ernest, tu me punis d'un sentiment invo-

lontaire, et que j'ai combattu avec toute la force dont l'humanité est capable. Cependant ton cœur était mon espérance, mon refuge au milieu du désert aride de ma vie. Mais je ne veux pas rester dans ce doute ; il faut que tu me dises ce que tu éprouves relativement à moi ; il faut que je sache si je dois encore te perdre.

Voilà donc la vie ! des rêves ardents, immenses, des pressentiments infinis, et, dès que l'on touche aux réalités, le dégoût amer, l'affreux désespoir ! Que Dieu nous laisse au moins ce sentiment pur et presque toujours exempt d'orages, l'amitié commencée dès l'enfance. Il est des destinées étranges, des âmes qui semblent appelées à bouleverser les relations les plus calmes : c'est l'amour qui a produit ce malheur. Ecoute, Louise, il nous faut renoncer à cette passion orageuse si pleine de troubles et de larmes, pour nous surtout, pauvres femmes.

« Avec l'amitié et le souvenir d'un noble sacrifice au devoir, c'est-à-dire à Dieu, la vie peut encore être belle. Il est impossible, ma chère Louise, que tu t'éloignes longtemps de ta pauvre sœur. Hélas! on me dit forte, et je le suis, il est vrai, lorsque l'idée du beau et du juste me guide; mais je serais bien faible contre la haine. Ecris-moi, Louise, écris-moi; c'est à genoux que je te supplie de m'aimer.

MARIA.

XVIII

Louise a Maria.

C'est moi-même que je dois surtout accuser de mon malheur, ma chère Maria ; j'aurais dû te confier tout dès le premier

jour de ton arrivée à La Morlière. Alors tu aurais été sur tes gardes, et peut-être même une idée d'amour pour Ernest ne se serait-elle pas présentée à toi; mais j'ai remis de jour en jour, j'ai laissé le mal se faire, et je suis devenue ainsi bien malheureuse.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que je n'en avais pas la force; j'ai été malade, je suis restée au lit plusieurs jours : je ne peux rendre tout ce que j'ai souffert. Cependant je n'aime plus Ernest, il a été trop léger, trop inconstant pour que je puisse l'aimer encore. Mais je suis beaucoup plus à plaindre que toi, car tu es aimée et je suis délaissée. Je te l'avouerai, j'ai beau raisonner et me dire que tu n'es pas coupable, je souffre horriblement en songeant qu'il t'aime. J'aurais peut-être été capable du sacrifice que tu m'as fait, mais je ne puis étouffer le sentiment de colère

qui est en moi. Je m'étais bien promis de n'en rien dire, et le voilà qui s'échappe de mon cœur.

Mais c'est qu'il m'a trompée horriblement; il s'est joué avec un art vraiment infernal d'une pauvre jeune fille pleine de candeur et de confiance. Tu ne peux croire, Maria, aux protestations d'amour qu'il t'a adressées, car j'ai entendu les mêmes paroles de sa bouche, peu de semaines auparavant. Quels projets de bonheur n'a-t-il pas longuement développés devant ma tante! la vie, sans moi, lui paraissait impossible; il n'avait jamais aimé, il le voyait bien, avant de me connaître. Tous les obstacles, il les levait; tous les inconvénients de position, son courage saurait les vaincre. C'étaient des discours éloquents qui me rendaient fière et m'enivraient. O mon Dieu! est-ce là cet amour que nous devons attendre de l'homme, et notre condition est-elle si misérable, que

nous soyons toujours les jouets des êtres plus expérimentés que nous !

Je me rappelle à ce sujet les paroles que tu me disais un soir, en errant dans le bois de La Morlière, dès le troisième jour de ton arrivée. T'apercevais-tu de ce qui se passait dans mon âme, ou n'était-ce qu'une causerie sur le cœur amenée par le cours de tes idées? Tu me disais que l'on ne se rencontrait jamais à temps dans la vie ; que l'amour plein de foi n'existait que dans la première jeunesse, par une raison toute simple, c'est qu'il ne pouvait survivre à une première épreuve. Tu me disais que l'homme ou la femme qui avait vécu trompait nécessairement l'être jeune et candide qui apportait dans cet échange de sentiments exaltés sa confiance sans limites. Voilà ce que tu me disais, Maria, et je comprenais à peine alors ; mais aujourd'hui je vois bien que tu avais raison.

Dis-moi, n'est-ce pas un profond mal-

heur qu'un pareil désenchantement à l'aurore de la vie? Désormais le doute s'est glissé dans mon cœur, la voix humaine m'inspirera une répulsion singulière, les plus franches paroles me sembleront souillées par le mensonge. Comment veux-tu que je croie à l'amour, puisque Ernest m'a trompée! Qui aura plus de loyauté apparente que lui?

J'ai été heureuse longtemps, je l'aimais avec une tendresse si pure, avec tant de dévouement! Hélas! puisque je n'ai pu le fixer en aimant ainsi, je dois renoncer à tout empire de ce genre. Maria, après une telle douleur, l'amour ne peut plus se présenter à moi que comme une illusion fatale, comme une source de malheurs et de désespoir. Voilà où j'en suis à l'âge où l'on commence à vivre.

Ma tante est toujours bien bonne pour moi, elle ne se fatigue pas de mes larmes. Seulement, quand je lui parle de

mon mépris pour Ernest, il me semble voir un singulier sourire sur ses lèvres. Quelquefois aussi il lui arrive de vouloir me prouver que la rupture de ce mariage est un grand bonheur. Oh! alors, je ne comprends plus rien à son langage; elle entre dans une foule de considérations de bien-être et de fortune qui ne sauraient me toucher aujourd'hui.

Je t'ai dit ce que j'éprouvais, Maria, je ne t'ai rien dissimulé de mon âme. Je ne t'en veux pas; mais cependant tu n'es plus pour moi ce que tu étais il y a un an, ce n'est pas possible, peut-être.

Ecris-moi.

LOUISE.

XIX

Maria a la Comtesse.

Voilà donc tout ce que vous pouvez me donner de consolation, madame! je me suis trompée, j'ai rêvé un Ernest qui n'est pas celui que j'aime, dites-vous. Eh! mon

Dieu, qui ne se trompe pas ainsi? ou du moins qui peut être sûr de ne pas se tromper? Toutefois le sentiment d'avoir perdu celui que j'aime, mais de l'avoir perdu digne de mon amour, est moins amer que les soupçons que vous me donnez sur la nature d'âme d'Ernest.

Il y a bien une voix qui me crie parfois que vous pouvez avoir raison; mais quoique je m'arrête à ces pensées malgré moi, quoique mes observations sur la nature humaine me les confirment, il y a en moi une autre faculté qui aime Ernest, non tel qu'il pourrait être, mais tel qu'il est.

Ce que j'aime en lui, c'est la passion; Ernest sent avec énergie; ses regards, son organe, les changements subits de son visage, tout atteste chez lui une nature sensitive, une âme orageuse; eh bien, c'est cet orage que j'ai aimé d'abord peut-être. En tout, vous le savez, j'ai horreur de la règle, du calme, de la monotonie; il me

faut des impressions brûlantes. Je suis de ces âmes qui préfèrent la douleur à l'inaction ; la lutte est ma vie, et lorsque je n'ai rien à combattre, je sais me créer des fantômes qui m'agitent comme des réalités. Les conversations d'Ernest, la lecture de ses mémoires, m'ont révélé une nature assez semblable à la mienne, qui est bien moins élevée et beaucoup plus emportée que vous ne paraissez le croire. Et d'ailleurs, si je n'aimais que l'homme rêvé par vous, ma chère comtesse, je passerais mon existence dans la contemplation de l'idéal, car j'ai vu beaucoup de monde, et dans une des premières cités de l'univers, et cependant je n'ai jamais rencontré d'homme au-dessus d'Ernest, je n'en ai pas connu qui eussent autant de *franchise* dans l'impression et dans la souffrance. Voilà, je vous le répète, ce qui m'attache le plus à lui, si toutefois je peux pénétrer les causes du plus instinctif et du plus spontané de

tous les sentiments. Maintenant que l'amour que je lui ai inspiré ne dure pas, permettez-moi de vous le dire, vous pouvez vous tromper là-dessus aussi bien que moi. Je n'en sais rien, sais-je si je vivrai demain? mais chercher à me guérir d'une passion très-réelle par des craintes problématiques, c'est tenter l'impossible.

D'ailleurs je ne veux pas guérir; j'aime mieux une larme et mes regrets que l'oubli et le néant.



XX

MARIA A LOUISE.

N'est-ce pas un profond malheur que ce désenchantement à l'aurore de la vie, me dis-tu, ma chère Louise? En vérité, je n'en sais rien; la science ne m'a jamais semblé

un mal. Est-ce un bonheur, selon toi, de ne pas connaître le cœur humain, de rester ainsi exposée à toutes les douleurs causées par l'inexpérience, d'offrir continuellement la foi en échange du mensonge et de la pitié ? Ne vaut-il pas mieux savoir que notre cœur est mobile, changeant et fantasque ? Ne vaut-il pas mieux connaître la vie telle qu'on nous l'a faite ?

Sans doute cette initiation n'a pas lieu sans que le cœur saigne ; mais une fois ce terrible travail achevé, si l'on parvient à s'arranger un ordre d'idées en harmonie avec cette notion qui désole d'abord, on arrive nécessairement à posséder une force morale bien plus grande, et le calme dans lequel l'âme doit finir par s'asseoir est préférable peut-être aux rêves tumultueux qui nous troublent aujourd'hui.

Ce que tu me dis de l'inconstance d'Ernest pourrait avoir une grande influence sur beaucoup de femmes : j'en suis moins

frappée que d'autres. Je ne crois guère à la durée de cette passion brûlante que l'on nomme amour, et dans le paroxisme de mes peines je ne me fais pas cette illusion; mais je n'en souffre pas moins pour cela, et l'idée qu'elles passeront diminue très-peu leur violence. Je n'admets pas cette philosophie qui consiste à se consoler de tout en pensant que la vie humaine est fugitive, et que cent années passées ne nous apparaissent que comme une minute. Toutes ces belles phrases font beaucoup d'effet dans les romans et dans les poëmes, mais dans la réalité je trouve la vie très-longue; il me semble qu'on a beaucoup trop le temps d'en savourer toutes les angoisses. L'impassibilité avec laquelle les heures se traînent, mesurées toujours également, que l'âme soit calme ou torturée, est pour moi un supplice. La vie est courte, disent-ils; que n'entendent-ils comme moi à chaque

quart d'heure, depuis des semaines, le son lugubre de l'horloge qui me crie que j'ai encore tant d'heures à souffrir avant que la nuit couvre la terre!

J'aime la nuit; elle me paraît la protectrice de toutes les oppressions : l'opprimé respire quand l'oppresseur dort. Il semble que nos regrets soient moins amers à l'abri de l'ombre; j'éprouve un calme singulier lorsque le soleil n'est plus sur l'horizon. Peut-être suis-je si fatiguée de mes combats de la journée, que ce prétendu calme n'est qu'un affaissement; quand j'ai dépensé toutes mes forces, il faut bien que j'arrive à ne plus sentir. Cependant il y a en moi, à cette heure du crépuscule, autre chose que l'anéantissement; lorsque mes yeux suivent les dernières lueurs qui se jouent sur les ombrages d'Hyde-Parck, je sens une volupté que ne peuvent imaginer ceux qui n'ont pas connu de grandes dou-

leurs. Il paraît que Dieu a mis ainsi quelques consolations au fond des plus sombres misères.

Hier j'ai voulu lire; j'ai pris les plus belles scènes d'Hamlet, mais je ne comprenais pas : les jours de l'intelligence sont encore loin.

Il me faut user toutes mes heures à repasser mille fois chaque phase du même souvenir, et à puiser une torture dans chaque minute.

Mon père me disait hier soir que dans les circonstances les plus critiques de sa vie, il avait toujours eu la faculté de distraction; qu'un livre intéressant l'enlevait momentanément à son chagrin. Personne ne jouit moins que moi de ce privilége : ma douleur m'absorbe, elle s'empare de tout mon être, elle me tyrannise d'une manière terrible. Et par une bizarrerie étrange, si je m'en distrais quelques instants, je le regrette, car je souffre bien plus après ce

repos. L'heure la plus douloureuse est celle qui suit le réveil.

Adieu, Louise.

XXI

La Comtesse a Maria.

La Morlière.

J'entrevois déjà la convalescence morale de Louise, ma chère Maria; comme je vous l'ai dit, la vie de la pauvre enfant sera

exempte des terribles orages qui dévastent les natures plus impétueuses. Je voudrais être aussi tranquille sur votre avenir ; mais vous me préoccupez sans cesse, parce que vous portez en vous une pensée brûlante, et que je doute de vos croyances religieuses, seul port des âmes passionnées comme la vôtre.

O Maria, ma vie est passée, je n'existerai plus désormais que par le souvenir ; le reste de mes jours s'écoulera dans une suite d'habitudes monotones, qui ne sont pas sans douceur : je ne prévois plus de tempêtes possibles pour moi. Rien ne peut me frapper très-vivement ; je n'attends rien de la vie, je n'exige plus d'elle de jouissances vives, je l'apprécie ce qu'elle vaut, elle ne saurait me tromper désormais. Quoique j'aime encore, il n'y a pas d'êtres sur la terre dont la disparition me blesserait profondément au cœur. Je crois avoir le droit d'être écoutée, mon amie, précisément

parce qu'aucune passion ne m'agite plus, et que cependant j'ai conservé de la vie passionnée un souvenir assez vivace pour la juger sérieusement. Dieu m'a envoyé bien des épreuves et des spectacles. J'étais née avec une âme souriante et douce ; les souvenirs de ma jeunesse ont une limpidité céleste ; il me semble que j'ai été bercée par les anges, tant il y a de douceur dans mes premières impressions ! Je demeure convaincue, ma jeune amie, que si Dieu ne m'avait pas mise en contact avec des âmes brûlantes et tourmentées, j'aurais passé ma vie dans une quiétude parfaite, près de mon pauvre vieux père ; il en a été autrement. Mon âme a été remuée jusqu'en ses profondeurs par la conversation orageuse du comte de Rhodes. Un monde nouveau s'est ouvert devant mes regards avides, j'ai bu à la coupe de la science ; la grande poésie de Childe Harold et de René m'a été révélée par ma vie réelle, je suis deve-

nue un enfant passionné du dix-neuvième siècle, au lieu d'une pauvre et simple fille des champs, ce que j'aurais dû être. J'ai gagné en expérience ce que j'ai perdu en bonheur : fatal échange, mais qui était dans la volonté de Dieu, et qu'il faut bien accepter avec résignation.

Il y a de grandes différences entre nous, Maria : vous êtes douée d'une imagination vaste et ardente, vous portez en vous le génie d'un poëte : votre père avait sans doute jugé cette exubérance de facultés, lorsqu'il vous fit quitter Londres, et vous envoya dans une petite ville de notre Bretagne. Vains efforts ! votre nature aurait triomphé de tous les obstacles ; il y a trop de force en vous pour que vous puissiez recevoir l'influence des autres, je vous crois appelée à dominer presque tous les êtres qui se trouveront sur votre route. Moi, au contraire, je reçois beaucoup de ceux qui m'entourent ; on ne peut se faire une idée

de mon vulgarisme en présence d'hommes ou de femmes vulgaires, et ce n'est pas seulement à l'extérieur que je deviens insignifiante : je sens parfaitement cette torpeur singulière en moi-même; enfin je suis une imagination de reflet, je reçois la lumière des autres, au lieu de la leur donner. Toujours j'ai senti cette condition de ma nature, et cette conviction m'a rendue très-observatrice, par une raison fort simple, c'est que me sentant dominée malgré moi, je voulais au moins connaître ceux qui régnaient sur ma vie. Portée à admirer la beauté de l'intelligence, et surtout la force du caractère, faculté qui me manquait le plus, j'ai étudié avec une attention curieuse les âmes qui ont approché la mienne, et j'ai acquis une conviction inébranlable, qui sera la vôtre, Maria, lorsque vous aurez plus vécu.

Le comte de Rhodes avait reçu tous les dons qui rendent l'existence enviable;

beauté, intelligence, parole brûlante et forte, haute naissance, fortune, tout cela était à lui. Que d'éléments de bonheur! et par quel étrange renversement l'ai-je vu le plus malheureux peut-être de ceux qui souffrent sur cette terre? Eh bien, quelques années suffirent pour le plonger dans l'abîme de douleur, auquel ne put l'arracher mon impuissant amour. Lorsque je le connus, il avait tout épuisé déjà; la science, les femmes, les voyages, les arts, étaient pour lui des fruits sans saveur; son esprit, aussi malade que son cœur, languissait dans un marasme qui devenait parfois un âcre désespoir, une lutte convulsive.

Je ne puis m'expliquer comment je fus aimée de cet homme supérieur, blasé sur toutes les jouissances humaines, et horriblement tourmenté par la grande maladie de ce siècle, par ce doute affreux qui s'attache à toute l'âme et la dessèche. Il

m'aima cependant, Maria, et ce souvenir est la gloire de ma vie; ce souvenir, je ne le donnerais pas pour cent années de ce qu'on appelle bonheur; mais cette réalité de notre amour lui parut bientôt vaine comme toutes les réalités; et après quelques mois, le comte de Rhodes, au lieu d'amour, n'eut plus pour moi que de la pitié. Lorsqu'il avait longtemps broyé mon cœur, écrasé ma foi sous son doute, anéanti mon intelligence, il prenait compassion de ma souffrance, et cherchait, par une caresse ou par de douces paroles, à guérir les maux qu'il avait causés; mais je ne m'y trompais pas. J'avais été sa dernière illusion, il ne lui restait plus rien, puisque toute foi en Dieu et en l'homme était éteinte dans son âme; le malheureux mourut, il fut tué par les tempêtes intellectuelles qui ravageaient depuis longtemps son front superbe....... Pardon si je m'interromps, Maria, mais j'ai tort de remuer ces souve-

nirs; il faut pour cela être plus forte que je ne le suis......

La nuit a rafraîchi mes idées; je finirai cette lettre, car je crois qu'elle peut être utile à votre avenir, Maria, et depuis que vous souffrez vous m'êtes devenue bien plus chère encore.

Les derniers temps de la vie du comte ont été les véritables orages de mon existence: cet homme étrange m'associa à ses pensées tumultueuses. J'avais été élevée dans la foi pure des aïeux; vous aurez peine à me croire, Maria, mais lorsque je connus le comte de Rhodes, il ne m'était pas encore venu à l'esprit que l'on pût élever des doutes sur une parole du prêtre; je croyais comme je respirais, comme je voyais, sans songer à examiner la raison de ces phénomènes. Pauvre enfant! j'épousai un homme dont la pensée était depuis longtemps tourmentée par les rêves de cet âge, un homme qui avait trouvé dans les inspira-

tions des philosophes et des poëtes ces luttes corrosives qui usent si vite. Je pris d'abord ses paroles pour des blasphèmes; mais peu à peu je l'écoutai moins tremblante, et l'amour qui m'aveuglait me prosterna devant son génie, comme une faible victime agenouillée devant l'autel d'un Dieu. Je me rappelle encore avec effroi ce temps où le doute cruel glaça mon cœur, où je faillis perdre toute foi, même la foi en Dieu; ce temps où je sentais la vie morale m'échapper, ce temps de mort et de douleur, ô Maria!

Je n'ai pas retrouvé depuis la foi naïve du premier âge. Dès que j'eus ouvert le livre de la science, il me fallut le feuilleter longtemps; l'étude a occupé les années qui ont suivi la mort du comte; les livres de Bossuet et l'*Essai sur l'indifférence* m'ont replacée dans la voie de la vie. Quel que soit le respectueux amour que j'ai conservé pour la mémoire du comte de

Rhodes, j'ai gardé la conviction qu'il était peu instruit des matières religieuses, qu'il n'était, comme tant d'autres, qu'un enfant éloquent du dix-huitième siècle; que l'on pouvait jeter de magnifiques paroles en défendant l'erreur. Je n'ai jamais eu l'idée de nier les facultés brillantes de Voltaire et de Diderot, mais dans tout le monde moderne les plus beaux génies sont du côté de la foi; dans la science et l'éloquence, je ne sache pas de noms qui parlent aussi haut que ceux de Newton et de Bossuet.

D'ailleurs, mon amie, lors même que mon intelligence n'eût pas été ramenée à la vérité par le travail, mon cœur avait été tellement nourri des divines croyances chrétiennes, que j'y serais certainement revenue par l'amour; et n'est-ce pas par l'amour que croient la plus grande partie des femmes? Quoique je ne sois pas bien sûre de l'état de votre âme à cet égard, Maria, je

ne crains pas de vous le dire : quelles que soient d'ailleurs les qualités d'une femme, si la foi lui manque, elle est incomplète, elle n'est pas femme ; et à ce sujet, qu'il me soit permis de placer ici quelques réflexions dont vous reconnaîtrez la vérité, j'espère. Voyez autour de vous, dans votre grande ville, mon amie, ce que deviennent les femmes sans croyances religieuses. La plupart se livrent à des désordres bruyants qui déshonorent ; mais je veux seulement parler ici de celles que les circonstances ou un sentiment de fierté naturelle ont préservées d'un bruit scandaleux. Vous les verrez se jeter dans les excès de l'intelligence et du cœur, traîner dans le malheur une existence tourmentée et avide, demander à l'amour humain de longues extases qu'il ne saurait donner, à nos misérables facultés, les joies infinies qui n'appartiennent pas à la terre ; vieillir enfin dans une sombre amertume et une révolte

hideuse. Voilà leur vie, parce qu'elles n'ont pas compris l'énigme de ce monde.

Et non-seulement les femmes, mon amie : mais voyez ce jeune homme que vous aimez aujourd'hui et que je crois connaître mieux que vous ; Ernest n'a pas le caractère fort du comte de Rhodes, mais que d'esprit, que d'imagination, que de facultés sensitives, si je puis ainsi m'exprimer ! Si un rayon lumineux avait brillé au milieu de tout cela; si l'harmonie s'était établie dans toutes ces belles qualités, quelle noble vie aurait pu avoir ce jeune homme emporté par tous les souffles, tournoyant comme une feuille, et n'ayant pas plus qu'elle la conscience de sa destinée ! Ernest mêle le bien et le mal, il arrive à ne savoir plus distinguer l'un de l'autre. Dieu seul peut prévoir ce que sera son avenir, mais je vous avoue qu'il m'apparaît assez sombre.

Enfin, mon amie, de tous les êtres

que j'ai connus, un seul me semble s'être approché du bonheur humain, et certes celui-là, personne ne s'est avisé de l'envier. Je mets en dehors des malheureux ceux pour lesquels la vie n'est qu'une végétation sans pensée ; mais aussi il ne faut pas prononcer à leur occasion le mot de bonheur, ou bien qu'est-ce donc que ce bonheur, ma pauvre amie ?

Eh bien, Maria, cet homme qui m'a semblé heureux et admirable dans l'âge mûr comme dans la vieillesse, est le curé de C..., pauvre bourgade où j'ai reçu le jour. Et n'allez pas sourire et croire que je tombe dans la dévotion puisque je vous présente pour type de bonheur, à vous femme brillante, un pauvre prêtre de campagne ; certes, je conçois cette grandeur et ce contentement intime au milieu de la vie du monde, seulement j'ai été plus à portée de les étudier chez le curé de C...,

M. Richard, et il est naturel que je vous en parle.

Je l'ai vu mourir il y a deux ans, Maria, et c'est un grand souvenir dans ma vie.

La figure du prêtre était inexprimablement belle deux heures avant la mort; il y avait sur ce front et dans ce regard une expression étrange qui n'appartenait plus à la terre. Un rayon de soleil printanier éclairait d'un reflet vif la chambre du mourant ; il demanda qu'on ouvrît la fenêtre, et sourit encore en montrant son chèvrefeuille qui s'inclinait mollement comme aux jours ordinaires.

— N'allez pas croire que je n'aime pas la terre, madame, murmura-t-il avec douceur. Il y a en moi une immense tristesse, quand je songe que ce soleil qui nous éclaire, je ne le verrai pas se coucher ce soir.

Il me dit quelques minutes après :

— Vous avez été bien éprouvée dans ce monde. Croyez-moi, les vies les plus calmes en apparence ne sont pas exemptes de troubles; celle du pauvre vieillard qui va quitter ce séjour a été souvent une lutte terrible. Rappelez-vous que l'effort et le travail sont la source de toute vertu. Rappelez-vous aussi cette parole d'un homme célèbre : La vie est une sorte de mystère triste dont la foi seule a le secret.

Adieu, Maria.

ELIZA DE RHODES.

XXII

Maria a Louise.

Londres.

Voici une grande nouvelle, ma chère amie! Hier soir il y avait quelques personnes à la maison; je jouai deux valses de

Beethoven, et j'allais continuer lorsque je fus interrompue par l'arrivée d'un homme dont l'aspect donnait l'idée d'une haute distinction. Mon père lui fit un accueil empressé, et par cette puissance magique qui est le caractère de certaines supériorités, le nouveau venu absorba bientôt l'attention du cercle entier. Il parla peu cependant, et ne laissa tomber que quelques paroles sur l'état de l'Amérique, qu'il compara à l'Europe sans enthousiasme comme sans dénigrement.

Lorsque tout le monde se fut retiré, mon père vint dans ma chambre, et je demeurai stupéfaite en apprenant que cet homme n'était autre que le comte de Rhodes, revenu de New-York tout récemment par Liverpool. Cette nouvelle, qui va combler de joie ta chère tante, m'a cependant inquiétée : je crains que la pauvre femme ne devienne folle en revoyant celui qu'elle pleure depuis si longtemps. Tu

sais que notre cœur ne peut pas plus supporter l'extrême joie que l'extrême souffrance. C'est donc une mission bien délicate pour toi que celle d'amener la comtesse à se faire par degrés à ce bonheur si inattendu.

Le comte est revenu ce matin ; j'ai été très-émue en le voyant. Il m'a accablée de questions, et le tremblement nerveux de sa voix, joint au charme fascinateur de son regard, m'ont fait comprendre tout ce que la comtesse nous a raconté de lui. Le comte de Rhodes a aujourd'hui les cheveux presque blancs, ses traits sont beaux, et la souffrance a empreint son visage d'une tristesse admirable, parce qu'elle est dominée par une sérénité toute divine. Ses yeux se sont mouillés de larmes lorsque je lui ai dit que j'avais reçu la veille une lettre de sa femme. Il m'a demandé à la voir, et alors ses pleurs ont coulé en abondance.



A Éliza.

Il y a des sentiments au-dessus de toutes les paroles, tels sont ceux qui m'agitent en ce moment. Lorsque je songe à toutes les douleurs que je t'ai causées, je me demande par quelle puissance surhumaine je parviendrai jamais à apporter dans ta

vie un bonheur qui soit comparable à tes souffrances. Hélas ! ma noble amie, ce serait un rêve bien ambitieux. Ce que l'on t'a dit est vrai, Éliza, c'est moi qui t'écris, tu me verras peu de temps après que tu auras reçu cette lettre; mais je n'ai pas osé aller te trouver avant que tu aies lu ces longues pages : j'aurais craint de te rendre folle. C'eût été le digne complément de l'influence que j'ai exercée sur ta vie. Au reste, si tu pouvais voir la tendresse et les remords que je sens en moi, tu ne voudrais pas peut-être n'avoir pas subi le martyre que je t'ai imposé. Pour te rendre explicable l'idée affreuse dans laquelle je t'ai laissée, pour que tu comprennes le silence que j'ai gardé depuis si longtemps, il faut que je te rende compte de ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. Je vais le faire en me rappelant toutes les circonstances et, autant que possible, toutes les sensations par lesquelles j'ai passé.

Il faut remonter à cette terrible soirée qui est si loin de nous et pendant laquelle je disparus sur nos dunes au milieu d'une tempête. Un vertige s'empara de moi; te dire si ma volonté aida ma chute, cela me serait bien difficile encore aujourd'hui. La vérité est que l'état d'exaltation dans lequel je vivais alors n'était pas loin de la folie. Rappelle-toi cette scène insensée, le soir dans ta chambre, lorsque je voulus te persuader de mourir avec moi ; rappelle-toi mes déclamations de chaque jour, ma tristesse effrayante..... Je crois, en vérité, que si j'étais mort en tombant, Dieu aurait eu pitié d'un pauvre fou qui n'était plus guère responsable de ses actions. Je me trouvai au milieu de la nuit au fond d'un antre ; j'étais blessé à la tête, et je fus longtemps sans avoir connaissance de mon état. Dès que j'eus repris mes sens, je me rappelai la soirée qui venait de s'écouler, et mon premier sentiment fut un effroi

étrange du désespoir où tu devais être plongée; mais comme je portais machinalement ma main sur mes cheveux, je la sentis ensanglantée. Cependant, je ne sais par quel miracle je n'avais qu'une blessure peu profonde, et je fus assez surpris de pouvoir me lever et de me sentir me mouvoir et marcher comme de coutume. Mon premier mouvement fut de me laver la tête dans une mare qui se trouvait près de moi, puis je m'enveloppai de mon foulard, et je cherchai à m'orienter pour retrouver notre demeure. Mais (et c'est ici la plus grande preuve de folie bien réelle que je puisse te donner) je ne tardai pas à changer d'avis. Mes fatales idées éteignirent en moi tout sentiment naturel et vrai; je me dis que tu pleurerais pendant un mois peut-être, mais que tu ne tarderais pas à retrouver le repos, et que tu serais trop heureuse d'être débarrassée d'un homme qui ne pouvait t'apporter que des orages et

des tortures. Je me dis que puisque je n'étais propre qu'à causer le malheur des autres, je devais m'isoler, et qu'il était bien moins déplorable de me regretter mort que de me souffrir vivant. J'arrivai jusqu'à me persuader qu'il y avait de la générosité à te fuir.

J'étais affaibli ; et ma raison, assez obscurcie d'ordinaire par mon imagination exaltée, l'était encore plus par cet étourdissement dans lequel m'avaient laissé ma chute et ma blessure. Cependant je me rappelle avec vivacité les émotions qui m'assaillirent dans cette nuit étrange ; ces terribles combats que je sentis dans mon âme à chaque pas qui m'éloignait de notre demeure. Le vent s'était calmé, le ciel avait repris sa sérénité, je marchai longtemps dans la direction de la côte à la lueur des étoiles. Je fis au moins deux lieues ainsi. Je ne redoutais que les douaniers ; mais comme j'avais soin de me te-

nir à quelque distance du rivage, j'eus le bonheur de ne rencontrer personne. Je me dirigeai vers quelques cabanes de pêcheurs qui ne pouvaient me connaître, car je ne m'étais promené qu'une seule fois de ce côté. J'entendis des voix, et je tremblai comme un criminel. C'étaient deux de ces hommes qui se disposaient à appareiller. Je sautai dans leur barque et me couchai à fond de cale, puis je leur dis que j'étais un légitimiste compromis dans une affaire politique, et que s'ils voulaient me déposer à Jersey, ils n'auraient pas à se plaindre de moi. Nous fîmes marché, et quelques heures après j'arrivais sur la terre étrangère où j'espérais souffrir seul, loin de tout ce que j'aimais.

Dans les derniers temps que je passai au chalet, ma pauvre amie, je portais toujours avec moi de lugubres idées de suicide que j'eus enfin la folie de vouloir te faire partager; mais il s'y mêlait par inter-

valle des idées de fuite, soit que la nature se révoltât en moi, et me forçât à reculer devant la mort, soit que je vinsse à pressentir que si mon absence était aujourd'hui nécessaire au bonheur de ce que j'aimais, il pouvait survenir dans mon âme de ces grandes rénovations intellectuelles qui changent une destinée. Le fait est que depuis trois jours, lorsque je te quittai, j'avais réuni quelques valeurs sur l'Angleterre et que je les portais continuellement sur moi. Mais je me trouvai trop près de la France, et je ne tardai pas à partir de Liverpool pour les États-Unis.

Comment te peindre, hélas! ce que j'éprouvai lorsque s'ébranla le navire qui m'entraînait dans le Nouveau-Monde? Tout ce qu'il y a de tendresse dans le cœur de la plus tendre femme se fit sentir dans le mien. Mes orages, mes désespoirs, mes amers sarcasmes contre la Providence, tout avait disparu ; je

ne découvris plus en moi qu'un seul sentiment, le regret douloureux de te perdre : je retrouvai pour quelques jours un amour bien autrement profond et senti que celui des prémices de notre union. Chaque inflexion de ta voix se reproduisait à mon oreille charmée, chaque regard de tes yeux, mon imagination le retrouvait avec enivrement. Éliza, Éliza, si tu fus aimée, ce fut dans ce moment cruel!... Souvent les passagers m'avaient remarqué seul sur l'arrière du navire, les yeux tournés vers la France, et quelquefois le visage baigné de larmes, car j'avais retrouvé ce don précieux qui adoucit toutes les douleurs poignantes. Ah! certes si un vaisseau volant vers l'Europe se fût rencontré avec le nôtre, je me serais jeté à bord, pour retrouver tes embrassements et pour essuyer tes pleurs; mais ma destinée devait s'accomplir. Quelles nuits j'ai passées alors en face du ciel, entre les

deux immensités ! Quels terribles retours de ma maladie morale j'ai subis à chaque instant, quelles puissantes tentations de me précipiter dans ce gouffre qui gémissait sans cesse sous mes pas ! Telle était l'alternative de mes sensations : ou ma pensée roulait ténébreuse sur elle-même et repassait par toutes les phases de tortures auxquelles je t'ai associée, pauvre femme ; ou bien je pleurais ce que je n'avais plus, ton amour, cette douce vie de la famille, le premier bien de l'homme qui n'a pas perdu la science de la vie. Telle était alors ma déplorable nature que je ne pouvais savourer une minute de repos. Étais-je près de toi, libre de me livrer à l'étude, à la contemplation de nos magnifiques paysages, aux doux épanchements de notre amour ; oh ! alors ma folie me saisissait, et voulant creuser des mystères insondables, je tombais dans l'abîme du doute, dans la négation de Dieu, dans le sar-

casme sanglant de la vie actuelle, dans le renoncement à toute vie à venir. Lorsque je t'eus quittée, la perte de mes seuls biens parvenait à me débarrasser momentanément de ce cauchemar épouvantable; pendant que je pleurais j'échappais à ma pensée habituelle. Il faut le dire, amie, cette seconde douleur, quelque amère qu'elle fût, l'était moins que la première: elle était dans les conditions de l'humanité. Quelle créature n'a pas perdu un bien terrestre, qui peut croire à la durée du bonheur sur cette terre?...

Mais les autres souffrances que tu m'as vu supporter, Éliza, ce sont celles des anges déchus dont la Bible nous a raconté la gigantesque histoire; la révolte contre la volonté de Dieu ne va pas à la taille de l'homme, il n'a pas reçu de force pour un tel combat, qui remplit l'âme d'une sorte d'épouvante ineffable, et conduit à la démence, tu l'as vu.

Si je trouvais un aliment à ma douleur dans la contemplation des déserts de la mer et du ciel, il y avait dans l'intérieur du paquebot des scènes qui me déchiraient, par leur tranquillité gracieuse. C'était toute l'existence élégante d'un salon aristocratique de Paris ou de Londres : de jeunes filles rieuses et naïves qui ignoraient la vie, de la musique légère et douce, quelques romances rêveuses. Pourquoi, me disais-je pour la millième fois peut-être, pourquoi tant de suaves impressions d'un côté, tant de supplices de l'autre? Est-ce que l'homme pénètre plus profondément dans le malheur à mesure qu'il scrute les mystères de la vie humaine, et la sagesse consiste-t-elle à vivre comme les oiseaux des champs, en savourant les seules sensations du corps? Ces êtres qui voyagent avec moi, vivent dans le même monde que moi, sont soumis aux mêmes malheurs, au même avenir dans

une autre existence, s'il en est, et cependant ils paraissent sourire à cet ensemble. C'est donc bien en moi qu'est mon mal, mais que puis-je y faire ? quelle en est la cause? Est-ce ma volonté qui a donné à ma pensée cette direction fatale? Non. J'ai été entraîné là par je ne sais quelle force puissante et inanalysable. Que sais-je? j'ai peut-être dans le cerveau quelque lésion organique sur laquelle la science n'a aucun pouvoir. Quels que soient les efforts de ma volonté, ce malheureux dérangement d'un os presque imperceptible s'oppose invinciblement à ce que l'harmonie se rétablisse en moi. Je suis fou, monomane, c'est digne de pitié sans doute ; mais les hommes n'y peuvent rien, que me plaindre.

Je poussais plus loin ce rêve accablant, et je me disais que, dans l'hypothèse d'une autre vie, je serais sans doute destiné à une nouvelle existence aussi anormale.

J'interprétais certaines paroles de saint Paul sur la prédestination, et les arrangeais selon le caprice mobile de mon cerveau; car il faut remarquer que mon état d'âme n'était pas une négation constante de la vérité révélée, mais un continuel changement d'une idée à une autre, dans lequel cependant la négation dominait. Je m'ingéniais surtout à m'appliquer dans chaque doctrine ce qui pouvait me faire souffrir, car c'était là le côté réellement terrible de mon caractère.

Parmi les passagers, j'avais remarqué un homme grand et maigre, au teint un peu cuivré, à la chevelure blanchissante. Sa physionomie annonçait un calme singulier, mais aussi une force incontestable. Je croyais voir en lui tout le contentement du bourgeois qui fait bien ses affaires, la race d'hommes qui m'inspirait l'antipathie la plus profonde. Il avait souvent rôdé autour de moi pendant mes méditations so-

litaires, et je l'avais toujours évité avec soin, lorsqu'un soir je crus remarquer sur sa figure une expression de commisération qui me parut toute nouvelle. Il y eut entre nous une de ces pénétrations sympathiques dans lesquelles les paroles sont inutiles; cet homme se transforma tout à coup à mes yeux, et je sentis qu'il pouvait y avoir çà et là, dans les natures que je dédaignais, de la noblesse et du cœur.

— Il faut se défier de ses jugements, jeune homme, me dit-il un jour; vous appartenez à cette déplorable famille de rêveurs dont j'ai rencontré des membres dans toutes les villes européennes que j'ai visitées. Votre Europe a deux grandes plaies, ce dévergondage intellectuel, et vos populations de travailleurs dont le nombre et la misère s'accroissent chaque jour, en vous menaçant d'ébranlements assez effroyables. Les médecins qui ont entrepris de guérir l'Europe de ces deux maladies

me semblent pour la plupart assez insensés. Les uns s'écrient : Soyez croyants, et me font penser à un docteur qui dirait au phthisique agonisant : Vous avez tort, portez-vous bien. Les autres parlent sans cesse de l'exploitation de l'homme par l'homme, et de l'odieux système du salaire, sans songer que si des masses d'ouvriers sont dans la misère, un grand nombre de maîtres vivent dans l'angoisse de la faillite et ne sont pas plus heureux que ceux *qu'ils exploitent*. Ces apôtres aveugles poussent ainsi des misérables à se ruer sur d'autres, et si ce cataclysme arrivait, il ne ferait qu'augmenter les douleurs de chacun. Il y a des climats aimés du ciel où l'homme peut être pauvre sans trop de souffrances ; mais dans votre France, et même dans cette Angleterre, si vaine de son pouvoir et de ses richesses, le pauvre est bien plus à plaindre que l'esclave de nos États du Sud. La Grande-Bretagne a beau enserrer le

monde et s'efforcer d'établir sur tous les points du globe le despotique monopole de ses produits, la misère est là qui la ronge ; Londres et Liverpool offrent à l'observateur qui regarde dans l'intérieur du logis un spectacle effrayant. Admire qui voudra le gouvernement d'un peuple qui, en exploitant le monde, ne peut pas nourrir une population de quelques millions d'hommes!

Quant à votre maladie, je ne la crois pas incurable, mais vous ne trouverez pas le remède dans les livres des philosophes. La philosophie est un noble exercice pour les esprits sains, mais elle ne peut que vous rendre fou.—Où voulez-vous donc que j'aille demander des secours? lui dis-je en l'interrompant. Vous allez me dire, comme tout le monde, à la religion. — Vous ne vous souvenez donc pas de ma comparaison du médecin? Pour demander quelque chose à la religion, il faudrait commencer par y croire. — Mais à quoi donc?.... lui dis-je

assez impatienté. — Rappelez-vous qu'un jour l'Homme-Dieu refusa de répondre à ses disciples, en leur disant qu'ils ne pouvaient porter alors ce qu'il aurait à leur annoncer.

Je quittai mon vieillard, assez mécontent de ces prétentieuses paroles. Cependant si j'avais pu, par une puissance mystérieuse, te voir une seule minute, savoir que tu avais accepté notre séparation, que tu en étais venue à une résignation chrétienne, j'aurais été plus heureux en vérité que dans les derniers temps de notre solitude; mais mon imagination me torturait : elle te présentait à moi bouleversée par une douleur convulsive, succombant à tes maux; d'autres fois je te voyais attenter à tes jours et obéir aux leçons atroces que je t'avais données. Ces orages me prouvaient au moins que je t'aimais bien autrement que je ne le supposais en ta présence; mais ils me faisaient sentir de plus en plus cette

malheureuse organisation qui empoisonnait toutes les jouissances du cœur par l'inquiétude et le délire, et je me prenais en profonde pitié.

Un matin je trouvai tous les passagers sur le pont ; et la joie rayonnait sur les visages, parce que le capitaine venait de montrer à l'horizon une ombre qui était la pointe de New-York. Hélas ! pour moi cela n'était ni un plaisir, ni une peine ; ne puisant ma vie que dans les gémissements de mon cœur, que m'importait que l'objet que rencontraient mes regards fût la terre ou l'Océan ! c'était pour tout le monde le terme d'un voyage, pour moi ce n'était rien. Il n'y avait de terme à mon douloureux pèlerinage que la tombe.

Je me rappelle vivement combien me fut pénible le premier mois de mon séjour à New-York. Dans ces grandes maladies de l'âme, la solitude, tout en les aggravant peut-être, leur porte cependant je ne sais quelle

consolation mystérieuse ; elle est en harmonie avec leur désespoir; mais l'aspect d'une cité vaste, d'une agglomération d'hommes occupés et toujours courant après la fortune, la fumée des usines, le bruit retentissant des voitures, tout ce chaos d'une ville de commerce qui est la porte par laquelle on sort du nouveau monde et l'on arrive de l'ancien, causent une de ces tristesses sans compensation, parce qu'elles sont sans poésie. Aussi je voulus fuir New-York, et aller parcourir les parties les plus pittoresques de l'Amérique ; mais M. Ward, mon passager du paquebot, qui me témoignait de plus en plus une amitié très-vive, parvint à me retenir. C'était un des premiers négociants de l'Union ; il possédait à New-York plusieurs fabriques, dans lesquelles il occupait de mille à douze cents ouvriers. On aurait pu étudier chez lui toutes les améliorations enseignées par nos socialistes modernes : associations pour les secours mu-

tuels, société de tempérance, lecture de la bible en commun, travail alterné et par cela même attrayant, il avait essayé ces choses avec un très-grand succès. Aussi était-ce un noble spectacle que de voir cet homme parcourir les salles de travail, et être salué de tous côtés, non par le servilisme craintif que l'on peut observer ailleurs, mais par le sourire de la reconnaissance et de l'admiration.

Un matin il m'avait fait le suivre dans sa revue générale, et en sortant de sa dernière usine, je lui parlai de mon projet d'aller visiter les beautés les plus remarquables du continent américain. — Je ne vous lâcherai pas, me dit-il avec cette parole flegmatique, qui est chez certains hommes le signe d'une volonté de fer; comme je vous ai conseillé de fuir la lecture des philosophes, je vous conseillerai de fuir la solitude. Les belles rêveries ainsi que les aspects grandioses de la nature servent à développer dans l'homme

les facultés poétiques ; mais lorsque ces dernières sont surexcitées au point de détruire l'équilibre indispensable à la vie, oh! alors, il faut se mêler à ses semblables, surtout à ceux qui sont plus spécialement voués au culte de ce que l'on nomme l'utile.

— Étrange destinée ! lui dis-je ; il faut que l'homme fatigue son corps, afin de refréner sa pensée ; il doit acheter le repos au prix de ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus idéal. S'il parvient à éteindre le feu de son âme, il devient brute et ne souffre plus ; mais aussi quelle existence ! quelle absence de sensations ! quel néant ! Croyez-vous en vérité que toute la destination de l'homme soit de travailler pour nourrir et vêtir son corps, de répéter quelques prières sans trop les comprendre, et d'aller dormir pour reprendre le lendemain cette tâche monotone ?

— Nul doute, reprit-il, que ce ne soit là le sort de l'immense majorité de l'espèce ;

seulement il y a dans la foi de ces travailleurs qui m'entourent un sérieux et une élévation que vous ne soupçonnez pas, habitué que vous êtes au spectacle assez hideux des mœurs ouvrières de certaines grandes villes manufacturières de votre France. Le travail est l'imprescriptible loi de l'humanité; ceux qui veulent la fuir tombent dans une léthargie morale qui ressemble à l'imbécillité, ou dans une folie ardente bien pire encore. Je crois fermement que l'homme se trouve dans un *milieu* (pardonnez-moi cette expression de nos écrivains modernes) qui n'est pas du tout celui de la nature primitive. L'homme est un Dieu tombé qui se souvient du ciel, a dit un de vos poëtes. C'est ce que nous révèle la Genèse, et ce grand principe je le vois écrit partout, et à toute heure de ma journée; il ne faut pas se refuser au rôle d'expiation qui nous est imposé sur la terre. Ce refus serait un crime envers la

société et un profond malheur pour vous.

—Hélas ! repris-je, dites-moi donc pourquoi je trouve ces idées d'ordre et d'harmonie chez vous, tandis que chez moi tout est lutte et déchirements.

—Pourquoi le mal est-il dans le monde? pourquoi y a-t-il de mauvais estomacs et des estomacs qui digèrent parfaitement? pourquoi, encore une fois, la destinée de l'homme n'est-elle pas une suite d'enchantements? Toujours, mon cher ami, cette chute arrivée par l'orgueil de l'homme nous barre le passage toutes les fois que nous voulons franchir certaines limites. Et moi aussi j'ai eu des tendances analogues aux vôtres ; j'ai rêvé l'infini, et j'ai pris en pitié mes semblables ; mais vers vingt-cinq ans, il me tomba dans l'âme des convictions salutaires. Je vis clairement qu'il y a au-dessus de nous tout un monde qui n'est abordable qu'à notre foi ; que ce monde avait certainement été révélé aux

hommes, car leur intelligence ne l'aurait jamais soupçonné; qu'il devait y avoir dans ces régions transcendantes un ordre de science qui nous échappe, et aussi une plénitude de sensations de bonheur que nos organes actuels ne sauraient supporter. Mais tout ce monde, dont la contemplation constante m'aurait rendu insensé peut-être, je le laissai là, reconnaissant mon impuissance, et me bornai à prier son auteur, et à me réfugier dans l'espérance d'y atteindre un jour. Je lus l'histoire du christianisme, et je vis que si des hommes, aux premiers siècles, s'étaient retirés dans les solitudes pour s'y livrer aux méditations saintes, c'est qu'ils avaient reçu du ciel une mission à part et en harmonie avec la société de leur temps. C'est qu'il fallait qu'il y eût dans le monde romain, qui était alors le monde presque entier, un contraste frappant avec ce luxe et ce matérialisme gigantesque qui menaçaient

réellement de faire de la terre une vaste arène d'effrayantes débauches. Mais je vis d'un autre côté les apôtres et leurs successeurs se mêler aux assemblées des hommes, entreprendre de longs voyages remplis de périls, se charger des travaux les plus rudes, et cela pour secourir leurs frères, pour les éclairer et les rendre meilleurs. Je me demandai ce que j'avais à faire dans ce siècle, moi. Je crus voir que les peuples, qui s'étaient longtemps battus pour des idées religieuses et politiques, arrivaient à une époque de tolérance éclairée ; que dans l'ordre religieux chacun pourrait suivre en liberté sa croyance, et que dans l'ordre politique on approchait du temps où tous les systèmes ayant été réalisés tour à tour, et tous ayant été entachés de mal, mêlés de souffrances et d'abus, les peuples attacheraient moins d'importance à ces questions de formes et de personnes. Il me sembla qu'il ne resterait

plus bientôt à résoudre que les questions réellement légitimes, celles qui importent au bonheur de l'homme, c'est-à-dire l'amélioration de notre sort matériel par l'industrie, et de notre sort spirituel par l'enseignement. Je me vouai à la première partie de cette tâche.

La liberté est sans doute une belle et sainte chose; mais en affranchissant l'homme, elle le livre à ses propres moyens, sans guide, sans protection; les théories enseignées aux nations modernes, sur la production, qui ne peut jamais être excessive, jointe à l'ambition effrénée de chaque individu que les bouleversements contemporains ont surexcitée d'une manière déplorable, commençaient à produire en Europe des malheurs commerciaux qui se renouvelaient presque périodiquement, dans plusieurs contrées. La liberté consistait, pour une partie considérable du peuple, à mourir sur un grabat, exténué,

et abandonné des heureux et des riches. Déjà nous apercevions en Amérique des signes avant-coureurs de désastres, qui, sans avoir les mêmes résultats qu'en Europe, à cause de la différence de rapports qui existent entre notre sol et nos populations, jetaient cependant de vives alarmes dans mon esprit.

J'entrevoyais bien que l'organisation sociale était mauvaise ; que la société, surtout en Europe, ne pouvait se sauver qu'à travers quelque grande association, qui, en respectant les droits acquis, changerait cependant certaines relations et détruirait la misère, cette lèpre hideuse si féconde en douleurs et en vices : mais l'exécution m'effrayait. Tant d'intérêts anciens et complexes, tant de liquidations impossibles, tant de désirs individuels se heurtant sur ce champ de bataille des nations civilisées, où il n'y a que des morts et des blessés, et point de triomphateurs légitimes, tout

cela se dressait devant moi comme une barrière infranchissable. Je me disais qu'il n'y avait que le chef de quelque vaste empire qui pût essayer de faire sortir l'industrie des voies fausses où je la voyais engagée. Longtemps je fus tourmenté de ces obstacles qui me paraissaient insurmontables, et la paresse rêveuse qui est au fond de toute âme me criait que je ne pouvais rien ; que si Dieu m'avait donné une mission aussi haute, il m'aurait placé dans une condition convenable pour la remplir. Mais la raison l'emporta, et je me dis que l'homme devait le plus souvent se renfermer dans un petit cercle, chercher à opérer le bien autour de lui, et que si quelques centaines de familles parvenaient à s'organiser d'une manière légitime et heureuse, elles auraient plus fait pour la réalisation du bonheur humain que les plus beaux génies secondés par des armées innombrables. Dès lors mon parti fut pris,

et après de longs et très-pénibles efforts je parvins à réunir des capitaux, à intéresser de riches colons dans mes entreprises, et je fondai ces établissements dont l'aspect souriant vous a frappé. Je goûte un bonheur dans les limites des forces humaines, et quoi qu'il ait manqué à ma vie, je souhaite ma destinée à l'être que j'aime le plus.

Tels étaient, ma tendre amie, mes entretiens avec M. Ward; je m'efforçai de m'intéresser à ses travaux; mais c'était en vain; je retombais toujours dans ces orages effrayants que tu as vus user ma raison, et jeter mon âme dans un abîme. Je quittai M. Ward, et, malgré ses avis, je voulus parcourir les plus magnifiques contrées du nouveau monde. Je gémissais de voir l'industrie envahir les poétiques déserts; mais cependant je rencontrais encore çà et là des énergies sauvages dont nous n'avons pas d'idée en Europe. Hélas! la flèche s'en-

fonçait de plus en plus dans mon sein, l'impénétrable énigme de notre destinée était toujours devant mes yeux. Que de fois, à l'aspect d'un gouffre écumant, j'ai été tenté de terminer cette vie déplorable! j'étais arrêté par un sentiment de vague terreur, et peut-être aussi par un souvenir.

Je me rappelle qu'un soir, dans les sombres solitudes d'une forêt immense, ton image se présenta aux regards de mon âme, ma pauvre chérie! T'exprimer la douloureuse tendresse dont je sentis les larmes invisibles inonder mon cœur, est impossible au langage humain. Je passais souvent par ces diverses phases de souffrances que j'ai déjà essayé de te faire connaître, mais mon état le plus habituel était toujours ce reploiement rongeur de ma pensée sur elle-même, cette ignorance de ma destinée, et de celle de mes semblables, ce doute sur la puissance créatrice et sur la création.

Plus j'avançais dans la connaissance de ce globe que nous habitons, plus il présentait à mes regards de spectacles nouveaux et gigantesques, de forêts vierges, de fleuves et de lacs profonds et larges, de montagnes inhabitées, de cavernes sombres, et moins je comprenais cette universalité d'êtres et de choses qui se substituent incessamment les uns aux autres, moins j'entrevoyais la place et le rôle de chacun dans ce grand tout qui doit être une harmonie. Ce fut excédé de moi-même et le cœur plus désespéré et plus brisé que jamais, que je retournai à New-York après quelques mois de courses et de fatigues.

M. Ward me reçut avec cette amitié tendre et forte qui est dans le caractère

de cet homme éminent. Je t'écris en mer, Éliza, le ciel est bleu, la mer calme comme un lac, le silence s'étend autour de moi, et une tranquillité douce et solennelle règne sur la nature et régnerait peut-être dans mon âme aujourd'hui, si je savais que tu es là sur cette terre de Bretagne où je t'ai laissée, que je te retrouverai, et que je pourrai te consoler des maux que tu as endurés à cause de moi.

Je ne saurais mieux faire pour user cette longue journée, que d'entrer dans tous les détails qui peuvent t'initier au travail de mon âme durant ces derniers temps de notre séparation.

Les établissements industriels de M. Ward sont situés à une demi-lieue de New-York, au milieu d'un paysage assez pittoresque, mais principalement très-productif : les plus belles moissons y sont récoltées chaque année ; de magnifiques arbres, des fermes qui ressemblent à des

maisons de plaisance, des troupeaux admirables charment les regards; tout enfin présente les caractères de la bonté providentielle et du travail de l'homme. Les usines de M. Ward sont toute une commune; imagine un vaste carré de maisons régulières, avec des toits plats, décorées élégamment, soigneusement peintes. Les ateliers et les magasins occupent le rez-de-chaussée, les premiers étages sont consacrés aux familles les plus riches, les seconds et troisièmes progressivement aux familles moins aisées: je m'arrête à cette catégorie, car il n'y a point de pauvres chez M. Ward. Cet homme, sans avoir jamais lu une ligne des *socialistes* modernes, a réalisé une partie de leurs idées; sa raison pratique a découvert ce que l'inspiration des théories a révélé aux autres. L'association est donc le secret du bonheur que j'ai pu voir dans le monde industriel gouverné par M. Ward. L'isolement, qui

ruine l'Europe et la menace, dans un temps que Dieu seul peut mesurer, de catastrophes effroyables, si un génie providentiel n'arrive pas au timon des affaires de la France, l'isolement ne se trouve nulle part ici. Il n'y a pour ces six cents personnes de toutes conditions, qui travaillent dans ces établissements, qu'une seule cuisine, une seule blanchisserie ; les ateliers sont bien chauffés pour ceux des travailleurs qui ne veulent pas payer de bois pour leurs logis particuliers ; il y a de vastes salles de récréation et d'études, où la température est toujours très-convenablement entretenue. Les salles d'asile pour les enfants sont un spectacle très-curieux et très-intéressant, je t'assure. Les malades reçoivent tous les soins imaginables par le moyen d'une association de secours mutuels entre tous les travailleurs ; une société de tempérance a chassé honteusement de cet établissement modèle tous les hommes adon-

nés à l'ivresse. La prière se dit en commun, et M. Ward préside deux fois par jour à cet acte solennel. Il n'y a qu'une chose qui sépare ce noble industriel des *socialistes*, c'est qu'il a conservé le mode du salaire, maudit par nos philosophes. Il pense que, dans l'état actuel du monde, il est indispensable, car le meilleur établissement d'industrie est exposé aux contre-coups des crises générales, et dans ce continuel flux et reflux de succès et de revers, l'ouvrier serait sans cesse tourmenté, et ne pourrait supporter les chances de pertes et de malheurs. Il n'en serait pas ainsi, si l'unité harmonieuse du monde était établie : mais le sera-t-elle jamais ? Toutefois le salaire est réparti dans les ateliers de M. Ward avec une intelligence admirable; il est calculé d'après le travail, la capacité et la moralité. De là une émulation singulière et qui a des résultats incalculables ; pour augmenter cette émulation, M. Ward a en-

core ici exécuté sans le savoir une idée de Fourier : la plupart de ses ouvriers s'occupent de travaux divers et en changent environ trois fois par jour. Ils sont d'ailleurs divisés par groupes, et chaque membre de ces groupes est intéressé par l'amour-propre à ce que son escouade ne soit pas placée au-dessous d'une autre.

Le résultat de toutes ces mesures est une aisance générale, un aspect de gaieté que je n'ai vu nulle part en France dans ses établissements. Le moins fort des hommes de peine employés chez M. Ward porte un vêtement très-propre, qui consiste en un pantalon et une veste de drap bleu, et un chapeau ciré dans le genre de ceux des matelots. Compare cela aux haillons de nos portefaix français, et poursuis cette comparaison pour tous les détails, tu auras une idée des merveilles opérées par la volonté d'un seul homme, et tu demeureras convaincue de la barbarie dans la-

quelle nous sommes encore plongés. Et en effet, quel est le sort d'une foule d'ouvriers dans notre France? Livrés à eux-mêmes, sans aucune association qui les protége, ils gagnent à peine une somme suffisante pour les besoins de chaque jour; si le travail cesse, ils subissent la misère et la faim : des habitudes vicieuses venant compliquer cette condition déplorable, les femmes et les enfants traînent dans les gémissements et l'effroi une vie qui n'est qu'une longue douleur. Nous voyons errer lentement dans les rues de nos villes les plus riches, des fantômes livides, hideux, accusateurs de notre civilisation orgueilleuse, si féconde en paroles vides et sonores, si stérile en idées profondes d'organisation sociale. Je sais bien que nous disons à ces fantômes qu'ils sont libres. Étrange dérision! libres de quoi?... de mourir de froid et de faim! Il faudra bien en venir à reconnaître que la liberté n'est pas l'isole-

ment; il faudra remédier aux maux de la société française par de grandes associations protectrices qui ne froissent pas le riche, mais secourent le pauvre et les moralisent tous deux.

J'eus longtemps sous les yeux ce spectacle consolant sans en sentir la douceur; je me disais que la souffrance et la joie étaient après tout assez peu de chose, et que l'espèce humaine ne valait guère la peine que l'on s'occupât d'elle. Qu'importe que ces êtres qui passent comme des plantes et des fleurs aient plus ou moins de jouissance pendant leur apparition fugitive sur cette terre? Qu'est chacun de nous en face de cette immensité, et de cette diversité infinie de créatures, de ces montagnes et de ces mers, de ces villes superbes, animées, bruyantes comme une ruche en travail, de ces autres villes tombées en ruines sur le sable, servant de repaire aux chacals des déserts, de ces astres

qui brillent au ciel, de ces myriades de mondes inconnus que la science n'atteindra jamais?... et au milieu de ce gigantesque ensemble, dont j'ai connaissance, il me faudra renfermer ma pensée dans le cercle étroit du sort de quelques familles! Hélas! je n'ai pas été créé pour cette sagesse ou cette folie..... Mais pourquoi l'ai-je été? est-ce pour être éternellement entraîné à tout souffle, pour rouler dans mon cerveau de grandes pensées qui avortent, pour donner mon âme à torturer au doute bien plus cruel que le vautour du Prométhée antique? Comment croire qu'une puissance bienfaisante m'a destiné à ce martyre? Oh! ma place, mon devoir en ce monde, voilà ce que je voulais connaître! Si j'avais toujours dédaigné les devoirs qui s'étaient présentés à moi, c'est qu'ils me semblaient au-dessous de ma vocation, au-dessous des élans que je trouvais dans ma pensée. Était-ce donc l'orgueil qui m'avait

perdu? Cependant j'avais toujours fait de moi aussi peu de cas que du reste. Ce n'était donc pas tant l'orgueil que le désordre d'idées joint à une imagination ardente?

J'étais dans ces funestes dispositions, lorsqu'un jour M. Ward me pria de lui rendre un service : celui de ses intéressés qui gérait les affaires relatives à la France venait de partir pour l'Europe. Il avait besoin d'un homme d'intelligence qui parlât les deux langues anglaise et française, et il me supplia de prendre la direction de ce département pendant l'absence du titulaire. Je lui objectai que ce genre d'occupations m'était antipathique, et que d'ailleurs j'y serais très-peu propre. Il me répondit qu'il me donnerait des avis, et que dans huit jours je serais aussi capable que lui. Enfin il me parla d'un ton qui ne me permettait pas de refuser cette grâce à un homme auquel je devais une véritable re-

connaissance pour l'accueil si affectueux que j'avais reçu de lui.

Me voilà donc écrivant des lettres de commerce, causant d'affaires et rédigeant des factures environ huit heures par jour. Les premières semaines furent pour moi une suite d'efforts inimaginables ; par je ne sais quelle mystérieuse puissance, je me sentais entraîné violemment vers mes rêveries habituelles. Il me semblait en vérité que ces tortures de ma pensée avaient je ne sais quel charme étrange ; souvent il m'arrivait de commencer une lettre, puis de m'arrêter l'œil fixe, oubliant ce que je faisais, et retombant dans mes sombres pérégrinations à travers les régions du doute et du désespoir. Quelques jours assez calmes se succédaient, et j'étais étonné de cet état d'âme si nouveau pour moi ; mais je reprenais ensuite mes lugubres songes, et il me semblait que j'étais plus malheureux qu'avant ces trêves. Cent fois je fus sur le

point d'abandonner cet esclavage, que dans mes instants d'orgueil, je trouvais d'ailleurs très au-dessous de ma dignité; mais quelques heures de sommeil me reposaient, et le lendemain je reprenais ma chaîne sans trop d'humeur.

Cependant, mon amie, à mesure que ma volonté combattait, je devenais plus fort, plus maître de ma pensée, la passion diminuait en même temps, mes terribles tortures s'émoussaient. L'ordre admirable qui règne dans les établissements de M. Ward agissait peut-être un peu sur moi. Cet ordre n'était pas cette tranquillité des États modernes, qui est basée sur la crainte des baïonnettes, c'était une harmonie morale née de ce sentiment qui pénétrait tous les esprits, que chacun jouissait là de ce qui était dû à ses facultés et à ses efforts. Dans la plupart des sociétés aujourd'hui, on ressent une inquiétude vague, mais très-pénible; il semble que

l'on vit dans le désordre, au sein d'un édifice dont les supports craquent et menacent ruine. Les hommes sont dans l'attente d'une grande rénovation inconnue, qui peut être précédée d'un bouleversement immense. Vous entendez ceux dont la fortune excite l'envie du pauvre émettre des doutes sur l'avenir. Qui sait ce que nous deviendrons ? disent-ils. Dans la petite colonie de M. Ward, au contraire, on se trouve dans une voie de vérité et de justice, on prévoit que si l'avenir a des choses à améliorer ici, du moins il n'a rien à briser. Il reste encore aux membres de cette grande famille bien des douleurs à supporter sans doute, mais ce sont de celles qui sont imposées par Dieu à la condition humaine ; celles-là se supportent avec résignation, lorsque le plus vif de la blessure est cicatrisé. Mais les douleurs qui nous viennent de nos semblables, de la mauvaise organisation sociale, sont bien plus

aigres, d'abord parce qu'elles se renouvellent à tout instant, et surtout parce que l'on sait qu'elles ne sont pas irrémédiables, et que de la possibilité de faire cesser les abus qui nous oppressent, naissent l'impatience et souvent la révolte. Dans les établissements de M. Ward j'ai vu verser des larmes, mais je n'ai pas rencontré de ces visages sinistres, qui encombrent certains quartiers de Paris et plus encore de Lyon. C'est le cas de dire avec l'Évangile : Heureux ceux qui pleurent !

Toutes ces causes agissant sur moi, j'arrivai, par je ne sais quelle voie mystérieuse, à un engourdissement de pensée que je ne connaissais pas. Seulement, de temps en temps je me réveillais, et le sentiment de la nullité intellectuelle vers laquelle je descendais m'était très-amer ; mais bientôt ce nouvel état fit place à une autre phase encore : la lumière redescendit dans mon âme, et l'attention que j'étais forcé

d'accorder à mes travaux de commerce cessa d'obstruer mon intelligence. Ce qui m'étonna le plus, c'est que je trouvai bientôt en moi une lucidité bien plus grande, en face de toutes les questions dont je venais à m'occuper. Je crois, ma chère amie, que la continuelle tension de l'intelligence sur les mêmes idées finit par fatiguer les organes physiques au moyen desquels l'âme agit, que ces organes une fois endoloris, nous ne jouissons plus de nos facultés mentales, ou du moins que cette jouissance est fort entravée, que dès lors nous tombons en toutes sortes d'erreurs et d'exagérations, et que cet état, porté à un certain degré, produit la folie. Le travail est une force qui vous enlève momentanément à la torture de votre pensée habituelle, torture plus commune qu'on ne le croit généralement, car dans beaucoup d'existences il y a un coin caché qui recèle une pensée étrange et maladive. Le

travail seul peut distraire de ce martyre; ce que l'on appelle le plaisir est impuissant à cette œuvre. J'avais essayé autrefois de la vie bruyante du monde et des voyages; plus tard une passion bien vraie, celle que tu m'inspiras, ne put triompher de mon malheureux penchant. Tous les efforts de ce qui me restait de raisonnement furent également inutiles; une année de travail que l'amitié m'imposa triompha seule de ma triste aberration. J'eus alors la clef des paroles que M. Ward prononça à bord du paquebot, lorsqu'il me dit : Je connais un remède à vos maux, mais aujourd'hui vous ne me comprendriez pas.

J'arrivai, non à la foi catholique, mais à me dire : L'homme était né primitivement pour des choses plus grandes et plus hautes; il doit y avoir eu quelque dérangement dans sa destinée, qui pourrait bien être ce que les religions entendaient par le dogme de la chute. Depuis cet instant l'homme a bien

encore une sorte de vision des destinées qui lui étaient réservées et qui l'attendent dans une autre vie, mais la compréhension philosophique parfaite lui en est enlevée. Dans cet état, il doit s'occuper du monde, au milieu duquel il existe, pour y suivre la loi morale, il doit aimer et servir ses semblables, professer une vaste tolérance pour toutes les idées qui ne sont pas les siennes, et attendre que *l'inconnu* lui soit révélé, en élevant vers la source de cet inconnu un regard résigné et suppliant.

C'était un pas immense, lorsqu'on a sous les yeux le point d'où j'étais parti. Tout ce qui m'entourait venait d'ailleurs absoudre la Providence. En voyant la vie occupée, insoucieuse, souvent gaie et heureuse des familles parmi lesquelles je me trouvais placé momentanément, je compris que l'homme calomniait Dieu, en lui attribuant la somme effroyable de maux qui pèse sur l'humanité; c'était à lui-

même qu'il devait renvoyer ces reproches, car enfin la colonie de M. Ward vivait dans les conditions imposées aux créatures, et échappait à la plus grande partie des malheurs qui désolent la vie de nos semblables sur presque tout le globe. Ainsi les guerres, les vices qui naissent de l'oisiveté, de la mauvaise éducation, la tyrannie des puissants, l'oppression des faibles, la misère, les inquiétudes rongeantes de l'avenir, une partie des maladies, tout cela vient de l'homme, ou peut être changé par l'homme dès que ceux qui vivent de tous ces fléaux le voudront bien, ou dès que ceux qui l'endurent seront assez intelligents pour diriger eux-mêmes ce mouvement régénérateur. Encore une fois, quels que soient les moyens d'exécution réservés aux sociétés futures, elles pourront s'affranchir des maux qui écrasent aujourd'hui les peuples. Il est donc injuste d'accuser Dieu, qui a donné à l'homme les

moyens de se créer une existence assez heureuse sur la terre, et l'espérance d'une plus splendide destinée dans un autre monde.

Quand on a quelque générosité dans l'âme, c'est en vain que l'on se trouve placé dans une position commode, au sein de la richesse; il est impossible d'être heureux en face des plaies saignantes de la société européenne. Il faudrait avoir éteint en soi tout sentiment de compassion. C'est de ce froissement continuel que sont nées toutes ces maladies de l'âme si communes aux époques de rénovation sociale. De là ces cris de désespoir de la muse, cette exhibition de toutes les plaies, ce scepticisme terrible étalé complaisamment aux regards; de là ces suicides nombreux qui épouvantent, ces orgies sensuelles qui abrutissent, mais enlèvent pour un instant aux tortures de l'esprit; de là enfin toutes les saturnales intellectuelles d'une époque qui agonise, d'une société qui a perdu la foi.

Il n'y a, ma chère amie, qu'un seul moyen de vivre au milieu de toutes ces ruines, c'est d'avoir confiance dans l'avenir, de croire et d'aimer, de travailler de toute son âme à la régénération de cette société. Je ne dis pas que les catholiques ne soient pas en possession de la vérité tout entière, je suis moi-même trop loin de la science pour me permettre de porter un jugement sur eux. Ce que je crois fermement, c'est qu'une grande partie de la population française n'est pas encore capable de les entendre. Il ne s'agit plus de parler à des protestants qui niaient quelques parties du christianisme, mais à des populations remuées par l'athéisme le plus passionné, par le matérialisme le plus abject, à des populations qui ont assisté à un de ces bouleversements convulsifs qui brisent toutes les bases d'une société, qui ne laissent debout aucun principe, qui font que chaque homme se dit : Dans

l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, je suis mon juge et mon maître.

Pourquoi la société ne subirait-elle pas l'influence que j'ai subie moi-même? pourquoi ne la ramènerait-on pas à une croyance religieuse forte par l'ordre matériel? pourquoi ne moraliserait-on pas l'homme par le bonheur? Dans une époque de foi, l'espérance infinie fait supporter la misère; dans une époque d'incroyance, il faut s'attendre au désespoir et à la révolte. Toute la question de l'avenir est donc renfermée dans l'organisation du travail d'après un mode harmonieux qui respectera tous les droits, mais récompensera les efforts et la constance, et arrachera l'humanité aux fléaux de l'individualisme.

Depuis que ces idées germaient en moi, depuis que je n'étais plus en proie à ce trouble délirant que tu m'as connu, toute ma tendresse pour toi se réveillait dans mon cœur; les années qui nous séparaient

semblaient la rendre plus présente encore; il y avait en moi un remords terrible : aussi je pris la résolution de retourner en France le plus tôt possible. Puisque je n'étais plus un sujet de douleur pour toi, mon devoir rigoureux, bien d'accord avec les élans de mon cœur, m'ordonnait de te faire oublier toutes les peines que je t'avais causées. Une seule considération m'arrêtait encore, je redoutais les lentes journées contemplatives de la traversée, je redoutais la rechute de ma pensée dans ces effroyables exaltations que j'avais portées en moi si longtemps. Je ne puis te dire à quel point j'avais peur de moi-même. Il me semblait que si je quittais M. Ward et l'atmosphère bienfaisante au milieu de laquelle il m'avait placé, j'allais reprendre mon horrible esclavage.

Malgré tout, ma décision ne tarda pas à s'exécuter. Dès que j'eus appris à M. Ward les détails de ma situation, je vis une larme

tomber des yeux de cet homme admirable, puis il ne prononça que ces mots d'une voix profondément émue : Il faut partir.

Je partis en effet, non, je te l'avoue, sans une grande et solennelle tristesse, non sans verser des pleurs bien amers, car j'aimais M. Ward de toute la puissance d'une reconnaissance sans bornes. Il m'avait donné bien plus que la vie, il m'avait donné le repos et la lumière Il m'avait arraché à des tortures telles que l'enfer en offre peu, j'imagine. Lorsque la pointe de New-York s'effaça sous les nuages blanchissants de l'horizon, j'éprouvai une des plus douloureuses sensations de ma vie entière. Enfin je me dis que tu ne me refuserais pas de me suivre de nouveau sur cette terre qui avait été pour moi la terre de salut; je me cramponnai à cette idée, et élevai vers le ciel un regard de résignation.

J'ai écrit presque tout ce qui précède à

bord du paquebot : ma traversée a été plus calme que je ne l'espérais ; j'ai eu par instants quelques appréhensions de retomber dans ma folie, mais je commence à penser que je suis tout à fait convalescent. Ce que j'ai éprouvé en traversant ce prodigieux mouvement de Londres est peu analysable. Il est impossible de n'être pas frappé de ce qu'il y a de colossal dans cette puissance. Cependant de graves réflexions m'ont assailli, et mon admiration en a été un peu diminuée. Depuis que j'ai vu miss Maria, depuis que je sais que tu es là sur notre terre de Bretagne, que tu respires, que tu vis; depuis que j'ai baisé les caractères sacrés de ta lettre à cette noble femme, il n'y a plus dans mon âme qu'une effusion de reconnaissance pour le grand Être. Le bonheur déborde de mon sein; miss Maria me disait hier : Il sort de vous des rayons lumineux. Votre bonheur me régénère.

Cette jeune personne m'a paru supérieure ; dans les arts, elle pourrait devenir une femme de génie. Malheureusement elle est exposée à toutes les souffrances des imaginations ardentes.

Est-il bien vrai, Éliza, qu'un bateau à vapeur peut me transporter près de toi dans vingt-quatre heures?... Je ne puis le croire, et cependant je pars dans deux jours. Il est donc bien réel que je puis écrire *à bientôt.*

Aime-moi et pardonne-moi.

J. DE RHODES.

XXIV

Pour tout homme qui a senti vivement certaines phases de l'existence humaine, l'art est une source de tourments et de désespérance. Les mots sont impuissants pour rendre les impressions profondes et instantanées, on est forcé de développer

en paroles lentes et sans couleur des brisements internes et terribles, des sentiments de joie et de délicieuse tendresse qui inondent l'âme; pourquoi essayer de peindre ces choses?

Il y a plus d'un rapport entre une grande jouissance et une grande douleur. Dans les deux, même stupéfaction, même insuffisance à embrasser d'un coup d'œil ce qui vient changer notre vie et nous jeter dans une nouvelle voie. Lorsque Louise balbutia le nom du comte de Rhodes devant la comtesse, lorsque celle-ci crut comprendre que celui qu'elle avait tant pleuré était vivant encore, il s'échappa de ses lèvres un cri comprimé, la raison sembla se retirer d'elle ; il lui fallut du temps pour comprendre cette résurrection, à peu près comme il lui en avait fallu pour comprendre la mort. Puis, lorsqu'elle eut lu la lettre de Maria et quelques pages de celle du comte, oh ! alors un torrent

de larmes tomba de ses yeux, larmes incompréhensibles, larmes de joie, de surprise, d'amour, de reconnaissance, de regrets sur tant de temps passé dans cette conviction affreuse. Ce fut une agitation toute fébrile, sans sommeil durant deux nuits de suite, puis enfin le calme commença à renaître ; chaque ligne de la lettre du comte fut relue vingt fois; cette lettre baignée de larmes et couverte de baisers, la pauvre femme ne la quittait plus. Elle la rouvrait sans cesse, comme pour bien s'assurer qu'elle ne rêvait pas ; elle regardait cette écriture et se demandait: Est-ce bien elle?... Puis elle prononçait ces mots si naturels dans les crises solennelles de la vie : O mon Dieu ! Durant ces jours Eliza voulut revoir tous les lieux où elle avait tant pleuré ; devant chaque arbre, chaque fleur, chaque bosquet, elle se rappelait les pensées qui l'avaient agitée

dans ce lieu lorsqu'elle croyait que son Jules était mort.

Il vivait !... elle allait revoir ce visage bien-aimé, elle allait entendre cette voix pénétrante qui vibrait à son oreille... Le moment approchait, et souvent elle ne le croyait pas encore, et ses pensées prenaient un cours si étrange, qu'elles lui semblaient du délire. Elle s'asseyait souvent à une croisée élevée qui dominait la route, et ses regards étaient fixes et comme effrayés ; par moment elle s'apercevait avec étonnement qu'elle n'avait plus la conscience de ce qu'elle éprouvait. Elle aurait voulu courir au-devant de Jules de Rhodes, mais ses forces s'y étaient refusées.

Louise avait oublié ses chagrins, elle ne quittait pas sa tante, et l'assistait dans sa joie avec la touchante tendresse qu'elle aurait mise à la secourir dans la douleur.

Pendant que ceci se passait à La Morlière, Jules de Rhodes touchait de nouveau la

terre de France; son regard s'arrêtait sur chaque objet sans le voir, car il n'avait qu'une seule pensée, celle de retrouver l'être pour lequel il avait été une cause de si horribles souffrances. La voiture passait à travers les bourgs et les hameaux de sa patrie, mais il n'avait de cœur que pour sentir ses remords et le besoin de les apaiser en entourant la vie de cette pauvre femme de toutes les joies que peut donner une tendresse délicate et profonde. Le soir brunissait la campagne, lorsqu'il aperçut La Morlière et le blanc et frêle fantôme appuyé sur une croisée vis-à-vis de lui; il lui sembla entendre un cri, sa tête tomba sur sa main, et sa vie fut longtemps comme suspendue. Quelques minutes après, il pressait cette femme sur son cœur, et tous deux restèrent plongés dans une extase muette. Seulement ils étaient tremblants et pâles, et paraissaient douter de la réalité de leur présence, tant ils por-

taient l'un sur l'autre des regards investigateurs. Enfin ils s'efforcèrent encore de parler, mais ce fut en vain ; ils ne trouvèrent que des larmes

XXV

Ils passèrent plusieurs semaines, au milieu des mélancoliques paysages de La Morlière, seuls avec leurs souvenirs et leurs espérances, tristes dans leur bonheur, car ils ne pouvaient songer sans regrets amers à ces années écoulées dans une séparation

cruelle, à ces beaux temps de la vie, si tourmentés et si sombres pour eux! Eliza donna au comte mille détails sur sa douleur indicible, sur son voyage en Italie; elle recommença pour lui ce sombre pèlerinage à travers la mort. Jules de Rhodes reprit le récit de son terrible exil, et de cette double confidence naissait une tendresse plus profonde et plus sentie. Bientôt tous deux eurent l'idée de revoir le chalet, de se trouver heureux dans les lieux où ils avaient tant souffert. Un soir, pendant une promenade sur les rives de la blanche rivière, Jules de Rhodes dit à sa compagne :—Je ne puis songer à rester dans ce désert, je ne suis pas assez fort pour y vivre, la solitude convient aux âmes tranquilles, ou aux philosophes qui remuent le monde par leurs pensées; comme je n'ai pas la prétention de figurer parmi ces derniers, la vie active peut seule me convenir. Je n'ai encore rien fait pour mes sem-

blables, je dois payer ma dette à la société. Je désire passer quelque temps à Paris avant de me décider à prendre une carrière. Nous partirons quand tu voudras. Que m'importe le lieu où nous vivrons, pourvu que nous vivions ensemble ? reprit la comtesse.

Quelques jours après, les deux époux étaient établis dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré ; le comte retrouva à Paris quelques familles qu'il avait fréquentées dans sa jeunesse. Il fit bruit dans un certain monde, sa résurrection parut étrange, et ces gens oisifs, si avides de tout ce qui n'est pas trop ordinaire, voulurent connaître cet homme que sa femme avait pleuré pendant si longtemps. Il fut donc bientôt lancé dans les cercles, il vit de grands seigneurs (s'il est encore de grands seigneurs), de riches industriels, des banquiers, des écrivains, des artistes. Sans se laisser éblouir par tout cet éclat, il le compara

avec cette grandeur calme et vraie de la petite colonie de M. Ward. On nous a communiqué plusieurs lettres adressées de Paris, pendant ce séjour, au manufacturier de New-York. Nous en donnons une ici.

XXVI

LE COMTE DE RHODES A M. WARD, A NEW-YORK.

Paris, ce...

Je ne suis pas resté longtemps dans ma solitude, mon vénérable ami. Dieu, qui m'a imposé des épreuves si rudes et si longues,

a semblé vouloir me payer de tous mes tourments par un seul instant de bonheur. Je n'entreprendrai pas de vous rendre ce que j'ai éprouvé en revoyant celle qui m'a tant aimé et que j'ai accablée de tant de malheurs. Si vous étiez près de nous, si je pouvais réunir tout ce que j'estime et aime profondément sur la terre, je serais au comble du bonheur humain; car j'ai retrouvé cette faculté d'aimer que je croyais morte en moi, et sans laquelle il n'y a plus dans la vie qu'amertume et désespérance. Vous me comprenez merveilleusement, n'est-ce pas, vous dont l'existence n'a été qu'un continuel acte de dévouement à vos semblables, vous qui avez une si étonnante intelligence des besoins de chacun, une si profonde pitié pour les maux que vous n'avez jamais éprouvés, chose rare, car le plus souvent la pitié de l'homme n'est pas autre chose qu'un retour sur lui-même. Quand l'amour quitte l'âme, il se

fait un déchirement qui montre qu'une des conditions les plus impérieuses de la vie morale nous manque ; quand il y rentre, nous nous sentons régénérés ; tout change de face; la nature, qui nous était indifférente ou à charge, excite notre admiration et notre reconnaissance; les abus sociaux nous choquent encore, mais ils nous inspirent un ardent désir de les combattre. Au lieu de dédaigner l'humanité, on la plaint; au lieu de la maudire, on l'aime. Soyez sûr qu'il y a toujours, dans ces hommes qui étalent leur mépris pour leurs semblables, plus de faiblesse et d'ignorance que de grandeur véritable. L'homme réellement fort a plus de pitié que de mépris; car il pénètre plus avant dans les causes des bassesses qui le blessent, et il naît de ce spectacle une vaste commisération, qui est, je crois, l'esprit même du christianisme.

Où en êtes-vous en Amérique ? les der-

nières nouvelles m'apprennent que vous voilà menacés de grands malheurs ; il y a longtemps que la concurrence et *le dévergondage* industriel de vos compatriotes vous ont inspiré des craintes qui paraissent sur le point de se réaliser; j'attends vos renseignements avec impatience ; de mon côté je remplis ma promesse de vous faire connaître mes impressions et mes idées sur l'Europe; depuis que vous l'avez quittée, il s'y est opéré bien des changements, et le travail interne de la société y est très-curieux, je vous assure.

Si à Londres j'ai reconnu la capitale commerciale du monde, ici je sens bien que je vis dans la capitale intellectuelle et politique. C'est sans contredit la France qui exerce l'influence la plus puissante sur l'organisation sociale universelle, et les nouvelles théories qui s'élaborent aujourd'hui dans son sein me paraissent appelées à un avenir glorieux, lorsqu'elles auront

été dépouillées des folies qui les obscurcissent.

Il y a chez ces deux grands peuples une maladie sociale effrayante, et dont les symptômes deviennent plus graves de jour en jour, c'est la misère et surtout l'impatience des classes laborieuses. Les gouvernements des deux nations ne sont sérieusement menacés que par là; car les divers partis politiques qui ont répandu tant de sang, tombent de caducité. Ils ont fait leur temps, comme disent les philosophes, et en vérité ils ne valent plus la peine que l'on s'occupe d'eux. Les individus distingués qu'ils renfermaient leur échappent pour former un grand parti tolérant et éclairé, qui cherche à préparer l'avenir, qui se demande si l'effusion du sang sera toujours la condition *sine quâ non* de tout progrès social, et qui entrevoit le jour où ces sacrifices sanglants devront cesser.

Ceci nous amène à cette terrible question

de la guerre, et je me rappelle à cette occasion votre éloquente causerie sur la terrase de votre habitation un soir de l'automne dernier, après la lecture d'un chapitre de Joseph de Maistre. Les vingt-cinq années de paix qui viennent de s'écouler, au milieu de tant d'événements qui auraient dû allumer la guerre, ne vous semblent-elles pas, mon vénérable ami, démontrer victorieusement la quasi-impossibilité de la guerre à l'époque où nous vivons?... C'est l'opinion de gens assez capables de juger, mais j'avoue que, d'un autre côté, j'aperçois des causes de guerre que je m'efforce en vain de combattre.

Franchement, la France ne me semble pas avoir de prétentions déraisonnables sur les questions extérieures Il n'en est pas ainsi de sa rivale. L'Angleterre vise au monopole commercial du globe, elle s'empare chaque jour de quelque point

nouveau ; ses immenses possessions asiatiques la poussent continuellement à de nouvelles conquêtes. Le gouvernement anglais effacerait volontiers les nations rivales, pourvu qu'il enrichît les marchands de Londres et de Liverpool. Je vous en donne pour preuve cette guerre contre la Chine parce que l'empereur ne veut pas continuer à empoisonner son peuple avec l'opium britannique! Eh bien, à quoi parvient l'Angleterre avec cette tyrannie de la force? à montrer au monde un certain nombre de fortunes colossales, mais à laisser mourir de faim tout un royaume qui reconnaît ses lois, et à voir dans ses deux autres royaumes une nombreuse population ouvrière inscrire sur ses drapeaux comme les Lyonnais : Vivre en travaillant ou mourir en combattant. Admire qui voudra cet état de choses. Quant à moi, qui ne me laisse pas éblouir par la puissance et par la force matérielle,

et qui crois qu'il n'y a guère dans le monde politique d'admirable que la justice, j'avoue que mon admiration pour le gouvernement anglais est très-modérée, et je vous serai très-obligé de me dire comment vous pensez qu'il sera possible d'éviter la guerre, si les hommes d'État de la Grande-Bretagne persistent dans les voies d'absorption où ils sont engagés. Cependant il est difficile qu'ils n'y persistent pas, car ils ont habitué le peuple anglais à ce vaste déploiement de commerce qui est la vie de cette nation; mais ce qui doit leur donner à réfléchir, c'est le progrès des autres peuples. Tant qu'ils ont été dans l'enfance de l'industrie, ils se prêtaient volontiers au monopole britannique; depuis que leurs fabriques peuvent soutenir la rivalité de l'Angleterre, il est indubitable qu'ils voudront avoir le droit de consommer leurs produits chez eux-mêmes et de les vendre à l'étranger, ce qui n'est

en vérité pas une ambition effrénée. *Les monopoliseurs* d'Albion ne peuvent donc prétendre à éterniser leur système.

Vers l'orient de l'Europe, la Russie ne nourrit pas de desseins moins gigantesques ; son avidité dévore le monde, et ses conquêtes s'étendent de plus en plus. Elle convoite ce magnifique bassin de Constantinople, dont tous les utopistes ont fait la capitale de leur empire universel. Les Russes, mon noble ami, peuvent jouer un immense rôle dans l'avenir, lorsqu'ils se seront défaits de la barbarie qui les souille encore, car un pays où le servage est flagrant ne peut avoir la prétention de marcher l'égal de la France aux yeux des peuples civilisés. Mais comme puissance matérielle, la Russie ne laisse pas d'effrayer l'Angleterre, et ces deux états sont destinés peut-être à se disputer un jour l'empire de l'Inde. Lorsque les autres nations de l'Europe ne seront plus gouvernées par

des craintes puériles et des idées étroites, elles devront se jeter dans les bras de la France, qui deviendra encore une fois l'arbitre des destinées du monde. Tout cela ne peut se terminer que par quelque grande alliance qui remplacerait l'hostilité acharnée de l'époque qui a fini en 1815, et dont le retentissement se fait sentir encore de nos jours. Mais d'ici là, qui nous dit que des intérêts mal entendus, de mesquines passions, des haines aveugles, n'incendieront pas le monde? Dieu seul le sait.

Au reste, mon ami, cette incertitude occupe les esprits et sert les gouvernements de France et d'Angleterre dans leurs projets de statu quo. Si les peuples n'avaient plus de préoccupations extérieures, toutes leurs pensées et toutes leurs passions se porteraient sur les réformes intérieures; il n'y aurait alors qu'un haut génie qui pourrait donner à ces questions si complexes une solution pacifique.

Paris, étudié dans son existence intellectuelle, offre réellement à l'observateur un spectacle très-intéressant ; dans tous les salons un peu distingués vous êtes assuré de voir entrer chaque soir plusieurs hommes aux regards profonds, et à la barbe étrange, qui ont un baume à appliquer sur toutes les plaies. Les uns parlent avec colère, traitent de misérables tous les hommes qui ont quelque influence sur les affaires publiques, et ne voient de salut qu'en renversant ce qui est debout. Cependant, lorsqu'on vient à leur faire observer qu'en chassant ainsi tout ce qui a une existence brillante, tous les individus qui ont acquis une véritable expérience des intérêts de l'Europe, presque tous ceux enfin qui ont servi la France depuis quarante ans, ils sont obligés de convenir que, dans leur système, il faudrait improviser les administrations, les généraux, voire même les savants et peut-être les évêques,

si toutefois ces réformateurs ont besoin d'évêques, ce dont je doute un peu.

D'autres médecins sociaux affirment que la société ne peut être sauvée que par la science. Ils sont de bonne foi, graves, et quelques-uns d'entre eux, on doit leur rendre cette justice, vivent comme de véritables philosophes, sans ambition, sans amour de l'or; mais, je l'avoue, je crois très-peu à leur puissance. Leur point d'appui est trop faible, il se nomme la philosophie. Ils rêvent que c'est là désormais la religion de l'humanité. La science, donnée pour religion au peuple, est bien, sans contredit, le songe le plus étrange que des hommes éveillés aient jamais fait. Tout en reconnaissant l'influence humaine du christianisme, ils cherchent à le ruiner comme religion dans l'esprit de leurs lecteurs, et cela avec un ton froid et calme, qui ressemble à de la conviction, et qui en est, je crois. Il leur

arrive de n'avoir pas étudié assez profondément les hautes questions qu'ils agitent, de s'arrêter devant des détails, au lieu d'embrasser l'ensemble, de ne pas comprendre l'esprit de certaines paroles de l'Évangile, de prétendre que le Christ a enseigné telle erreur, et de lui faire la leçon d'une manière très-doctorale, en ne s'apercevant pas qu'ils se battent contre un moulin à vent qu'ils viennent d'édifier. Quoique je reconnaisse la pureté de leurs intentions, je pense que ces écrivains peuvent aggraver le mal qui tourmente notre siècle.

Hier soir j'étais chez un de nos journalistes les plus célèbres; je vis entrer un homme grave, qui ne portait de barbe d'aucune sorte, mais seulement les cheveux très-longs et flottants. On parla philosophie, et il s'emporta violemment contre les écrivains dont je viens de parler. Les plus grands ennemis du genre humain,

dit-il, sont ceux qui nient la divinité du Christ; il n'y a en dehors de cette croyance que désordres, oppression, sang et larmes. Il causa longtemps; et je vis bientôt que le christianisme était presque tout entier pour lui dans l'égalité politique; qu'il adoptait très-peu la nécessité de la souffrance, qui, disait-il, avait fait des esclaves d'une grande partie des peuples. Il me semblait très-disposé à pousser à la révolte les pauvres contre les riches, si ceux-ci ne voulaient pas se mettre à la tête de ce qu'il appelait la régénération sociale. Je pensai que l'esprit du christianisme était très-opposé à celui de cet homme, en ce sens qu'il ne veut alléger les souffrances du pauvre que par la charité du riche. Mais je compris bien aussi que là où le riche cesse d'être charitable, il est fort difficile que le désordre ne se montre pas.

Sur ces entrefaites, arriva un homme d'un regard très-perçant et qui ne tarda

pas à dominer l'assemblée. A vrai dire, je n'ai jamais entendu une conversation plus nerveuse, plus éblouissante. Il me rappelait ce que j'ai lu souvent sur madame de Staël et sur Coleridge. Cet homme proclama l'omnipotence de la science *Sociétaire*. Il parla d'attraction et d'association, et développa en peu de mots tout le système fouriériste, qui, selon lui, devait seul sauver la société. Ce qui me rassure, c'est que tout le monde veut décidément sauver la société. Il est donc impossible qu'elle périsse. Vous avez, mon vénérable ami, exécuté certaines parties de cette théorie sans la connaître.

Tout à coup un homme jeune encore, très-gras, à la figure souriante et presque naïve, mais spirituelle jusqu'à l'excès, ouvrit un vieux livre assez sale, et nous lut je ne sais quelles folies sur des millions d'œufs de poules, sur des femmes qui feraient l'amour jusqu'à soixante-dix ans, et

sur bien autre chose encore. Et comme on riait aux éclats : Tout cela est enseigné dans l'évangile de votre rédempteur, dit-il au fouriériste.

Celui-ci ne se tint pas pour battu ; il déclama très-éloquemment contre notre manie de persiflage, dit que nous nous attachions à rire de quelques incartades, et que cela nous suffisait pour négliger une doctrine qui pouvait seule préserver le monde des malheurs effrayants qui le menaçaient.

Je vous ai expédié hier les ouvrages de Fourier, il me tarde d'avoir votre opinion. Vous me semblez très-apte à juger ce réformateur, car votre haute raison s'appuie sur une expérience pratique bien rare, et d'ailleurs vous aimez vos semblables. Sans cette qualité, il ne me semble pas possible d'apprécier une théorie un peu grandiose.

Que résulte-t-il de ce pêle-mêle?... un grand doute qui prend mille faces, mais dont le principal caractère est une hésita-

tion singulière. Lorsqu'une croyance vivifie l'intelligence d'un peuple, tous les actes qui émanent de ce peuple sont empreints d'unité et d'ensemble ; lorsqu'au contraire il n'y a plus que le fait dans l'ordre social, il peut y avoir tranquillité apparente, mais la véritable harmonie ne peut exister au sein de l'anarchie intellectuelle. Aussi semble-t-il que tout le monde soit ici sur le qui-vive. Il y a dans l'air je ne sais quelle fièvre qui me gagne aussi moi, je ne sais quelle frayeur mystérieuse de l'avenir; cependant, lorsque je vois cette population aux jours de ses grandes fêtes, ces foules immenses errant avec ordre et lentement sur les boulevards, dans les jardins et le long des quais; lorsque j'examine ces palais somptueux, ces temples, ces monuments qui résument toutes les architectures du monde, l'obélisque de l'antique Égypte, le Parthénon d'Athènes, le dôme de Saint-Pierre, les cathédrales gothiques ; lorsque je

vois des villes nouvelles s'élever dans le sein de la grande ville, toutes ces magnificences m'éblouissent, et je me dis que le sol ne tremble pas sous les pieds d'un peuple dont la capitale attire par ses splendeurs les voyageurs de toutes les parties de la terre.

Notre nation ne reçoit pas de son gouvernement une direction assez forte : depuis la chute de l'empire, les gouvernements de la France sont peut-être réellement plus dirigés que directeurs. Toujours occupés de lutter entre des partis sans valeur rationnelle, de refréner la démocratie dont la fougue épouvante, ils ferment les yeux sur les véritables plaies sociales. Tout le monde répète que le véritable péril est dans la misère des masses, c'est ce dont les hommes d'État s'occupent le moins. J'ai la conviction que si le génie éclairait le pouvoir, si les questions commerciales étaient bien comprises, si l'on s'occupait

habilement de l'organisation du travail ailleurs que dans les livres des théoriciens, ce pouvoir serait étonné de son ascendant, de la force qui lui affluerait de toutes parts. Mais on vit sans penser au lendemain, heureux si l'on atteint sans malheur la fin de la journée présente !

XXVII

Un soir Eliza et le comte sortaient du Jardin des Tuileries et traversaient le quai; la population se pressait comme toujours sur ce point. Cependant, comme ils entraient sur le pont Royal, le comte sentit le bras de sa femme trembler sur le sien,

et il vit que ce mouvement de surprise était causé par l'aspect d'un jeune homme dont il ne reconnaissait pas les traits. C'était un visage pâle et amaigri ; il y avait bien quelque prétention dans sa manière de porter les cheveux et la barbe, quelque excentricité même dans son costume ; mais ce qui dominait dans ce personnage était certainement un air misérable ; le drap de sa redingote blanchissait ; son gilet laissait voir quelques lambeaux de frange ; son chapeau surtout indiquait un membre de cette population parisienne pour laquelle la vie est si pleine de souffrances et de désordres. Le jeune homme sembla chercher à se dérober aux regards des promeneurs ; mais la comtesse, entraînée par un sentiment instantané, dans lequel, je crois bien, la pitié avait une large part, se plaça devant lui et l'arrêta presque au passage.

—Vous ici, madame, dit-il enfin.

— Oui, Ernest, et celui que vous voyez est le comte de Rhodes.

Le jeune homme demeura stupéfait, comme s'il croyait que l'on voulût se jouer de lui.

—Moi-même, dit le comte, qui avait été instruit par sa femme de tout ce qui s'était passé à La Morlière, et dont le regard scrutateur avait promptement découvert l'excès de misère morale dans lequel était tombé le malheureux qui se présentait à ses re gards; si vous avez une heure demain, je serai flatté de vous recevoir. Nous déjeunons à midi, et nous vous attendrons; j'ai des choses importantes à vous communiquer. Vous me le promettez, n'est-ce pas? rue de la Paix, nº 7.

Le jeune homme s'inclina et partit.

Depuis son départ de La Morlière, Ernest s'était enfoncé de plus en plus dans le désordre moral qui avait éteint tout ce qu'il pouvait y avoir primiti-

vement en lui d'énergie et de noblesse. Le souvenir de son séjour à La Morlière s'était effacé assez promptement au milieu des malfaisantes impressions d'une vie de débauches, d'inquiétudes brûlantes, d'insomnies et de fatigues. Ernest en était venu à cet excès qui consiste à ne pouvoir se rendre compte de la manière dont les jours se passent, et surtout des moyens employés pour suffire aux dépenses nécessaires à l'existence. Vie dégradante, qui souillerait l'âme la plus noble, si cette âme pouvait consentir à s'y soumettre seulement quelques semaines. Ernest avait vécu tantôt chez un camarade, tantôt chez un autre, les exploitant tour à tour, moins vil cependant qu'on ne le croirait au premier abord; car certes dans la fortune il eût partagé de bon cœur avec eux. Il n'était pas tourmenté de cet amour de l'or, qui dévorait la plupart de ceux qui le regardaient avec mépris. Quelquefois, entraîné par des vi-

veurs d'assez bas étage, il demandait aux ardeurs de l'alcool l'oubli d'une réalité qui brisait son âme aux moments lucides où son intelligence se réveillait. Ces retours accablent de tristesse les jeunes gens engagés dans ces voies déplorables; car ils retrouvent alors la naïveté des impressions de la première jeunesse; ils sentent tout ce qu'ils ont perdu : les douces joies de la famille, cette simplicité de cœur qui nous fait savourer mille jouissances que Dieu sème sur nos pas; les plaisirs intellectuels si vastes, si variés, si au-dessus de la vie des sens que tout limite et désenchante. Voilà ce qu'ils ont donné en échange de la honte, du dégoût, du néant!

Depuis quelques jours Ernest était dans une de ces phases douloureuses, l'orgie avait perdu pour lui sa poésie corrodante; il se trouvait en face de la vérité, et manquait de force pour supporter tant de

douleur. Lorsque l'instant de se rendre chez le comte fut venu, il se traîna péniblement le long des boulevards : la foule habituelle, affairée, flâneuse, bruyante, élégante, se pressait dans les allées latérales. Ernest portait un œil d'envie sur toutes ces figures. Sont-ils heureux! disait-il devant chaque homme dont l'aspect annonçait une vie suivant son cours normal. Comme toujours, il ne voyait qu'une partie des choses, et composait un bonheur pour tout individu qui se présentait à ses regards. Cependant, plus il approchait de la rue de la Paix, plus il se sentait défaillir. Il allait retrouver là des êtres qui avaient été témoins de sa faiblesse, de sa versatilité; le comte de Rhodes l'effrayait, car il lui était apparu comme un type de dignité fière et de force morale. Ernest tremblait devant ce caractère de physionomie si rare dans notre temps.

Après avoir passé par plusieurs réso-

lutions contraires, avoir senti plusieurs fois son courage expirer et renaître, enfin sa malheureuse faiblesse l'emporta ; il abandonna la rue de la Paix, et reprit le boulevard lentement, la tête baissée, comme un homme en proie à un remords.

Louise était une jeune fille inconnue du comte, qui l'avait laissée encore enfant et d'ailleurs loin de chez lui, à l'époque où il partit pour l'Amérique. Il apprit donc de la bouche de sa femme tout ce qui s'était passé en son absence. L'hospitalité donnée par Eliza à cette aimable parente, son intimité avec Maria, l'arrivée d'Ernest dans les environs de La Morlière, son séjour en Bretagne, son amour pour Louise et presque en même temps sa passion pour Maria. Le comte félicita sa jeune parente d'avoir échappé à ce mariage, quoiqu'elle reçût ses félicitations d'un air qui n'annonçait pas qu'elle fût encore très-convaincue de son bonheur. Mais Jules de

Rhodes, tout en méprisant ces Byron sans génie dont nos grandes villes abondent, accusait plus la société qu'eux-mêmes. Il se disait que l'éducation était si faiblement dirigée, et que l'ordre social offrait si peu de ressources aux imaginations passionnées, qu'il se sentait pris de pitié pour Ernest. Hélas, disait-il à sa femme qui plaidait, elle aussi, la cause du malheureux, tu n'auras pas de peine à m'amener à tes idées. Je vois partout l'excitation au mal, la protection n'est nulle part.

Il était d'ailleurs, quoique flottant encore sur divers points de la foi chrétienne, il était, dis-je, profondément pénétré de la loi d'amour enseignée par le Christ, de l'obligation pour l'homme de tendre la main à son semblable. Puis il sentait toute la profondeur de ces maladies morales qui désolent les époques travaillées par le débordement des doctrines matérialistes et sceptiques. Quoiqu'il fût devenu jusqu'à

un certain point un homme de raisonnement, l'imagination l'avait trop courbé sous son joug pour qu'il ne comprît pas toute sa puissance. Le comte pensait encore que c'était servir les intérêts des masses que de ramener aux idées austères du devoir ces jeunes gens, doués du talent d'écrire et que des ardeurs sans directions portent à troubler l'ordre social par des déclamations désordonnées et furibondes. Aussi, dès qu'il vit qu'Ernest ne se rendait pas à son invitation, il résolut de le découvrir; mais pour arriver à ce but, il fallait le vouloir sérieusement. Tous les jours après dîner le comte montait en cabriolet et parcourait lentement les boulevards et les rues les plus fréquentées, cherchant dans tous les groupes et ne découvrant pas l'objet de ses démarches. Ernest n'appartenait à aucun corps, à aucune administration; les renseignements sur lui devenaient très-difficiles à obtenir.

Aussi, après quelques semaines, le comte ne pensait plus à son projet, lorsqu'un soir il aperçut le jeune homme longeant tristement la rue de Vaugirard à quelques pas du Luxembourg. Le comte marcha droit à lui et l'aborda avec d'affectueux reproches d'avoir manqué au rendez-vous. Il lui exprima noblement son désir de lui être utile, il lui dit que la comtesse lui avait parlé de lui avec intérêt. Ernest fut comme magnétisé par ce regard, par cet organe, par cette puissance indicible qui émane des grands caractères ; il promit tout ce que lui demanda le comte, il s'engagea à le voir souvent, il l'écouta sans répondre, sans montrer d'impatience ; seulement parfois un œil expérimenté pouvait découvrir sur cette figure quelques frissons internes, quelques nuances livides, sillonnant rapidement ces joues pâles et fatiguées. C'est que Jules de Rhodes, lorsqu'il vit ce jeune homme do-

miné par lui, ne lui épargna pas les vérités austères qu'il devait lui apprendre. Il laissa déborder de son sein les pensées qui y fermentaient. Il rappela à Ernest la vie des véritables grands hommes, leurs luttes longues et patientes contre les désenchantements qu'ils ont rencontrés à chaque pas dans cette vie, le courage qu'ils puisaient dans l'idée divine qu'ils portaient en eux, car l'homme de génie ne vit pas de ce que les autres hommes disent ou écrivent de lui ; il vit du travail de son âme, dans un commerce intime et mystérieux avec Dieu, qui l'inspire et l'échauffe. Les hommes de génie ne demandent pas le pain matériel aux mouvements passionnés qui s'échappent de leur cœur, aux sublimes idéalités qui rayonnent dans les régions les plus élevées de leur intelligence. Oh ! non, ils laissent leurs passions se changer en poésie, parce qu'ils étoufferaient s'ils s'efforçaient de les contenir

en eux. Ils livrent leurs idées à la foule parce qu'ils les doivent à l'humanité, parce que Dieu ne les leur a données que pour conduire la société dans les voies qui la font progresser vers la phase intellectuelle dont les premières lueurs semblent éclairer déjà les horizons de l'avenir. Les véritables grands génies savent que les contemporains ne peuvent les comprendre ; ils ne sont réellemeut novateurs qu'à la condition d'émettre des idées qui ont peu de cours dans le monde, des idées que les générations futures comprendront, mais que le présent repousse parce qu'elles le froissent; ceux-là passent pour fous, et quelquefois pour criminels. Ils meurent dans les cachots, ou boivent la ciguë, au milieu de disciples en larmes ; mais qu'importe? Ils ont été plus heureux que leurs bourreaux, car ils ont eu une vision plus claire et plus sereine de la vérité éternelle qui est Dieu, ils se sont élevés dans l'échelle

des êtres, ils ont vécu dans la contemplation de la beauté, bonheur vaste, profond et céleste, ignoré des âmes vulgaires.

Mais, hélas! qu'a de commun la vie de ces hommes avec celle de l'immense majorité de nos contemporains? Être saisi à quinze ans d'un orgueil ridicule qui nous persuade qu'il n'y a pas de gloire humaine digne de nous, et cela parce que nous trouvons facilement une rime et écrivons quelques vers qui ressemblent à tous ceux que nous avons lus par milliers. Abandonner pour cette idée folle une carrière sérieuse, désoler notre famille, arriver à Paris avec la pensée que la grande ville va s'incliner humblement devant nous; se révolter contre une indifférence très-naturelle et très-expliquée sans le moindre doute, mettre alors son intelligence au service des faiseurs, voler des idées de vaudevilles ou d'articles de journaux, fabriquer des produits intellectuels comme on fa-

brique des allumettes chimiques, à tant la ligne, au rabais, parce que la concurrence tue ce commerce comme les autres; s'user vite à ce métier, et alors devenir misanthrope au point de se brûler la cervelle ou de perdre toute idée de justice, toute appréciation saine des choses, telle est la vie rêvée d'abord si glorieuse, et devenue si déplorable et souvent si flétrissante.

Parmi ceux qui arrivent à un nom, que voyons-nous le plus souvent? un incroyable oubli de la mission de l'artiste, toutes les notions qui ont guidé le genre humain dans la voie de la beauté et de la vérité obscurcies, méconnues, niées; le caprice et le hasard salués comme Dieu de l'art, les plus infimes passions glorifiées, présentées non plus comme des désordres, mais comme une chose toute simple dont s'étonnent seulement l'ignorance et la niaiserie. Ce qu'il y a de plus saint dans les institutions sociales, livré à la haine et au

mépris, la pureté des femmes souillée, le mariage présenté comme un joug odieux et intolérable, l'adultère enseigné comme la réhabilitation de la nature et de la liberté, comme un refuge contre l'aveugle despotisme catholique ; la foi éteinte dans le prêtre, et la fièvre des sens effaçant en lui toute dignité, et le conduisant au crime ; le meurtrier changé en homme de caractère et de force, presque loué d'avoir eu l'*énergie* d'assassiner, comme si la véritable force ne consistait pas à dompter les mauvaises passions en vue de la vérité et du bien ; la vertu mise en doute, persiflée d'un rire satanique, méprisée d'un air supérieur : voilà les images que présentent à chaque chapitre les œuvres de ces hommes. Et ils ont trouvé une société pour les applaudir !..... société qui réunit tous les contrastes, le délire d'une imagination exaltée, la soif insatiable de l'or et des jouissances matérielles, la prétention aux

lumières et des bourgeois stupides et dominateurs ; une affectation singulière d'un prétendu amour des arts, nul sentiment profond de la poésie ; une avarice sordide paralysant dans les hautes classes tous les élans de l'âme vers le beau ; la misère enchaînant le peuple, dont l'oreille est sans cesse remplie des mots de liberté et d'indépendance ; une corruption pécuniaire, inconnue même au temps de la régence, un laisser-aller surprenant qui fait que l'on se couvre d'infamie, le sourire sur les lèvres, accueillant l'austérité comme une illusion et surtout comme une déception. Et encore la honte, on la discute, on cherche à prouver qu'elle n'est qu'un préjugé bon pour les gens qui ne connaissent pas la vie, qui ne sont pas de ce siècle. Beaucoup demandent combien la gloire rapporte. Cela n'est pas coté en bourse. Au-dessus de toutes ces turpitudes, plane un immense doute, appelé tolérance, et

qui n'est souvent qu'une grande lâcheté. Telle est la société qui applaudit la masse des œuvres contemporaines, société et poésie dignes l'une de l'autre, et qui annonceraient la fin d'un peuple, si quelques nobles âmes ne protestaient çà et là contre cet ensemble odieux.

Voilà à peu près le tableau que le comte de Rhodes plaça sous les yeux d'Ernest, avec la puissance d'organe qui était un des grands charmes de cet homme exceptionnel.

Le jeune écrivain avait lu plusieurs fois l'expression des mêmes idées, et il n'en avait pas été frappé, tandis que dans la bouche du comte elles semblèrent remuer profondément cette âme brisée par le monde et surtout par elle-même. Il arrive qu'au milieu des raisons les plus puissantes, un mot, une image, un souvenir se détache, et porte, plus que tout le reste, la conviction dans l'intelligence. Le comte

avait rappelé à Ernest que saint Paul travaillait à faire des tentes de cette main qui traçait ses étonnantes épîtres. Voilà peut-être ce qui contribua le plus à convaincre le jeune homme de toute la folie de la vie littéraire, telle qu'elle est presque toujours entendue aujourd'hui.

XVIII

S'il avait eu assez de force d'action pour obéir à sa pensée, Ernest n'aurait pas balancé à partir immédiatement pour aller retrouver sa mère ; car c'est le propre de ces caractères mobiles de passer subitement d'un état d'âme à un autre, et

d'embrasser avec ardeur les nouveaux projets qui naissent des dernières impressions reçues. Mais sa langueur ordinaire reparut dans cette circonstance ; il passa encore bien des jours à se promener lentement dans Paris, changeant d'avis toutes les heures, reprenant ses idées d'autrefois, accusant le comte d'une sévérité aveugle, disant que tel était le langage de tous les hommes bien assis dans la société, qui trouvaient absurde que les autres ne fussent pas contents de leur destinée. Il finissait par se persuader qu'il avait été la victime admirable d'un ordre social barbare, et reprenait ses passions sophistiques d'autrefois. Mais le doute s'était enfin solidement cramponné à sa pensée, et les faits parlaient si haut, que la vérité des paroles du comte redevenait éblouissante, et troublait le pauvre jeune homme jusque dans les profondeurs de son âme. Il arriva à une sombre tristesse, née du dépit et de la

honte de lui-même, ce qui le réduisit à un anéantissement étrange. Si le comte de Rhodes ne lui avait pas tendu la main, il est difficile de prévoir ce qu'il serait devenu dans cet abandon de lui-même. Mais dès que l'habile médecin des âmes vit Ernest dans ce mépris de sa propre vie, il se rappela le mot de Pascal : qu'il ne faut pas trop parler à l'homme ni de sa faiblesse ni de sa force; il reconnut qu'il fallait relever l'âme du pauvre malade, en lui rendant quelque estime pour lui-même. Il lui rappela donc que chaque époque produit ses maladies morales, et que celle par laquelle il venait de passer était une véritable épidémie au dix-neuvième siècle. Il lui rappela tout ce qu'il avait souffert lui-même, non par amour pour la gloire littéraire, mais par le doute passionné, par la soif ardente d'une croyance. Ernest parut enfin sentir qu'il pouvait se relever de sa chute et reprendre dans la vie une

place honorable; mais il n'agissait pas. Ceux-là seuls qui ont connu les désolantes nonchalances nées d'une rêverie longue et désordonnée, comprendront la douloureuse inaction d'Ernest, qui serait demeuré longtemps encore dans cet état funeste, s'il n'avait reçu de sa mère une lettre pleine de tendresse, écrite sur l'invitation secrète du comte. Cette circonstance décida le départ d'Ernest pour sa province.

Jules de Rhodes passa encore quelques mois dans Paris, se mêlant au public, observant, étudiant, et reconnaissant de plus en plus que la société manquait surtout d'hommes d'action, mus par des idées généreuses. Il se sentait lui-même plus fait pour agir que pour parler; bientôt il ne songea plus qu'à s'entourer de capitalistes et d'industriels; l'ambition d'imiter M. Ward ne tarda pas à le dominer. Il comprit que l'aspect d'une petite colonie heureuse sous sa direction pouvait exercer une

influence puissante autour de lui. Il sentit que l'organisation d'un village devait entraîner celle de grandes communes, et par suite l'amélioration de l'État tout entier. Il se voua dès lors à la grande charité du dix-neuvième siècle, aux nobles efforts commandés par l'époque pacifique et industrielle qui va succéder aux époques de guerre et de violences que l'humanité vient de traverser.

Avec le concours de plusieurs capitalistes, il établit donc de vastes usines sur les bords d'une belle rivière, à quinze lieues de Paris; et il vit bientôt prospérer cette entreprise. Si de temps en temps les passions des hommes qu'il employait venaient lui prouver que l'exécution des meilleures et des plus saines idées était envahie par mille petits obstacles imprévus, il reconnaissait aussi que la vérité et la justice avaient un invincible empire, et que l'esprit de révolte chez les petits ve-

nait presque toujours de ce qu'ils manquaient de foi dans les grands.

XXIX

Quelques jours après le départ d'Ernest, le comte de Rhodes avait reçu de lui une lettre qui contenait les lignes suivantes :

« Je vous dois le seul bonheur que j'aie goûté depuis longtemps, je ne puis tarder davantage à vous en marquer ma recon-

naissance. J'ai trouvé ma mère bien vieillie, la pâleur de son teint est presque livide, le chagrin l'a usée, et ce sera un éternel remords pour moi; sa tendresse est sublime, et jamais plus douce indulgence n'a accueilli un misérable insensé. Je ne pourrais vous peindre ce que j'ai éprouvé dans cette voiture, qui me semblait rapide comme la foudre, tant j'avais peur d'arriver! Une heure avant d'apercevoir le haut clocher de D..... j'ai cru que j'allais perdre connaissance; tout m'effrayait, mon père, ma mère elle-même. Enfin, comme toujours, dans les circonstances graves, au moment de l'action, j'ai retrouvé quelque force; votre vie a été assez terriblement éprouvée pour que vous puissiez deviner le cri étouffé de ma mère; mon père a frémi, son œil était mouillé. Je ne l'aurais pas reconnu.

« Depuis que je suis de retour, je sens que je l'aime. Mon père a aujourd'hui les che-

veux blancs, son regard n'est plus le même; il me semble qu'il y a entre lui et ma mère une harmonie qui contraste avec ce que j'ai vu dans ma première jeunesse. Mon père avait été gâté par le succès, tout lui avait réussi : il avait acquis une belle fortune, était entouré d'honneurs municipaux, dont les bourgeois des petites villes sont très-avides; le chagrin seul a développé en lui les facultés aimantes. Dès qu'il a eu besoin d'être plaint, il a appris à plaindre les autres. Depuis quelques années il n'est plus reconnaissable, m'a dit ma mère. Je pourrais donc espérer de beaux jours encore, et réparer des torts qui m'apparaissent aujourd'hui dans toute leur gravité; mais je vous le dis en tremblant, la santé de ma mère m'effraye, et je redoute un malheur affreux. Puissent mes pressentiments me tromper! Rien n'égale la délicatesse exquise de cette tendre femme, elle est si ingénieuse dans ses soins, si bonne dans ses paroles et dans ses re-

gards; mes larmes coulent lorsque je songe au passé.

«Enfin vous m'avez dit qu'il y avait dans la vie des époques marquées pour de profondes révolutions morales, que l'âme alors entrait dans une phase nouvelle, qu'il s'y faisait des clartés soudaines, que c'était une sorte de renaissance. Dieu veuille que j'en sois là ! Il est certain que je sens l'orgueil s'éteindre en moi, je comprends aujourd'hui ce que vous m'avez dit sur le génie et sur sa destinée en ce monde; hélas ! j'ai pris l'ardeur de mon imagination pour de hautes facultés poétiques, et je me suis jeté en aveugle dans ce pêle-mêle intellectuel qui caractérise notre époque. Il va falloir organiser mon avenir, nous en causerons, car je sais que vos lumières me seront bien précieuses. Il y a en moi des remords de plusieurs natures, mais tous mes sentiments sont encore enveloppés d'une obscurité presque impénétrable.

« Voulez-vous bien dire à madame de Rhodes que j'ai retrouvé notre vieux Schurtz tout aussi bizarre que de coutume, fumant toujours comme un Turc, jouant de la guitare comme si l'on jouait encore de la guitare, et accablant de sarcames les saint-simoniens et les fouriéristes dont il n'a jamais lu une ligne. »

Quelques mois plus tard, Ernest fut employé dans l'établissement du comte, et Louise semblait parfois sourire à je ne sais quelle rêveuse espérance. Maria continua de correspondre avec la comtesse, les idées d'art s'emparaient de plus en plus de cette imagination puissante, qui ne pouvait pas vivre très-longtemps d'un souvenir ou d'un regret; il y avait en elle une pensée trop grandiose et trop vaste, un trop noble élan vers l'idéale beauté.

Pour Éliza de Rhodes, mélange charmant de cette grandeur et d'une douce raison, heureuse du présent, mais pleurant

toujours le passé, elle vécut près du comte dans une sorte de bonheur mélancolique, exerçant sur ses semblables, et par son époux, l'influence profonde et cachée qui appartient réellement à la femme, et que ne lui arracheront pas, j'espère, les doctrines brillantes d'une prétendue émancipation soutenue avec plus d'éclat que de bon sens peut-être.

FIN.

